

Mai 1967 2 F

Hitchcock magazine

la revue du suspense



Chers lecteurs,

J'ose espérer que la couverture de ce mois aura su attirer votre mâle regard (pardon, Mesdemoiselles et Mesdames) tandis que vous flâniez quelque part
entre Montparnasse et Saint-Michel
entre La Joliette et Saint-Charles
entre Bellecour et Saint-Jean.
(rayez la mention inutile).

L'éblouissant étalage de culture géographique qui figure ci-dessus est destiné à me remonter dans votre estime car je ne tiens pas à ce que vous croyiez, suite à mes précédentes confidences, que je ne suis qu'un Américain infantile-cinéaste-enfatué de-sa-personne-épicurien-anarchiste-obsédé-etc...

Donc, commençais-je, j'espère que la créature figurant en couverture réveillera en vous des souvenirs aussi doux et mélancoliques que ceux que je porte. Il faut vous dire que, lors d'une croisière avec un couple de mes amis, alors que le mari prenait un petit bain en pleine mer et que je me trouvais à la barre, je vins à manœuvrer maladroitement, ce qui eut pour effet d'amener l'étrave à heurter quelque peu le malheureux alors que nous filions à 35 nœuds. Bien entendu, j'ai assumé mon rôle de protecteur de la veuve...

Il est curieux de constater que ces choses-là n'arrivent qu'à des gens exceptionnels...

Votre grand menteur d'

Alfred Hitchcock

Le numéro : France, 2 F ; Algérie, 230 F ; Maroc, 2,30 HD ; Belgique, 28 FB ; Suisse, 2,70 F.
ABONNEMENTS (6 mois) : France, 11 F ; Etranger, 12,80 F
(1 an) : 21,60 F 25,20 F
C.C.P. OPTA Paris 1848-38

Hitchcock magazine

la revue du suspense

Publication mensuelle

7e ANNEE

MAI 1967

N° 73

2 F.

SOMMAIRE

Couverture de Gérard Aublé : « De quoi se distraire »

Roulette-billard

par Nicholas F. Savo

ILLUSTRÉ PAR G. DE Ste CROIX



La pièce était dans une obscurité presque totale. Seule était allumée une faible ampoule à abat-jour vert, suspendue au-dessus du billard. Sur ce dernier, devant les poches de côtés, se trouvaient deux revolvers et, devant chacun d'eux, un message dactylographié. Un plateau, garni d'une bouteille de scotch à demi-vide et de deux verres à whisky, était posé au centre.

Une pluie orageuse d'arrière-saison fouettait les fenêtres aux rideaux tirés. Des rafales de vent ébranlaient la charpente du petit bâtiment sans étage et l'ampoule tremblait au bout de son fil. Des doigts de lumière terne se tendaient, projetant leur ombre sur deux visages.

Deux hommes se faisaient face, assis sur des tabourets de part et d'autre du billard. Celui de droite respirait bruyamment et ses yeux semblaient lui sortir de la tête. La sueur qui ruisselait sur sa figure bouffie et ses joues plissées par les couches de graisse, avait marqué le col de sa chemise d'un cercle grisâtre. Il essuyait du revers de la main



son front dégarni par un début de calvitie.

L'homme assis à gauche, le visage décharné, le dévorait des yeux, sans même un cillement de paupière. Malgré son regard fiévreux il semblait avoir conservé la maîtrise de lui-même. Il tenait dans sa main gauche un hideux petit automatique noir braqué sur le ventre de l'autre.

— « Etes-vous *devenu* fou, John ? » balbutia le gros. « M'amener de force ici... et puis, à quoi rime tout ça ? » D'un geste de sa main boursouflée il montra les différents objets posés sur le billard.

— « Nous allons nous livrer à un jeu. Un genre de roulette russe. »

John Simms parlait d'un ton uni, sans bouger la lèvre supérieure mais en détachant bien ses mots. Il avait des yeux d'un bleu profond dans un visage bronzé aux traits tirés.

Le petit gros battit nerveusement des paupières. Il regarda autour de lui. « Si vous donniez un peu plus de lumière ? Cette lampe éclaire à peine. »

— « Vous me voyez et je vous vois. C'est suffisant. »

— « Je n'ai pas l'intention de me plier aux exigences et aux idiosyncrasies dont vos fréquentations douteuses vous ont donné l'habitude. Je m'en vais. » Furieux, il se souleva de son tabouret.

John arma d'un coup sec son automatique. « Tiré d'aussi près, le coup devrait vous projeter à un mètre cinquante avant que vous vous écrouliez à terre. »

Le gros s'immobilisa instantanément, hypnotisé par le revolver. Sa pomme d'Adam tressautait. « Pourquoi voulez-vous me tuer ? Je ne vous ai rien fait. »

— « Non. Pas à moi. Mais vous avez assassiné ma sœur... »

— « Suicide ! »

John abattit son poing droit sur le rebord du billard. « Crime ! » Il respira à fond, puis souffla doucement, rentrant les épaules et affaissant le dos. « Je ne vais pas vous tuer. L'un de nous deux va se suicider. »

La bouche de l'autre s'ouvrit toute grande, sa lèvre inférieure pendit, rose et luisante sous la lumière vacillante.

— « Prenez la feuille et lisez-la, Bernard. Elle explique que, devant faire face à des difficultés professionnelles croissantes, vous craignez pour votre raison et préférez en finir tout de suite. »

Les doigts bouffis levèrent la feuille vers la lampe. L'ayant parcourue des yeux, l'homme la rejeta sur le billard.

« La mienne dit que je suis fatigué de courir le monde et que je veux maintenant me reposer définitivement. » John tira un stylo de sa poche et signa le papier. Il fit un geste de la main qui tenait le revolver. « A vous, Bernard. Avec votre plume pour éviter toute contestation au cas où la police comparerait les encres. »

— « Tout de suite, » dit Bernard, sortant précipitamment son stylo. « Mais laissez-moi vous dire quelque chose. »

John se pencha en avant pour

s'assurer que son interlocuteur signait correctement.

Bernard leva les yeux et pointa l'index sur John. « Vous avez toujours été jaloux parce que votre père a légué l'usine à Elaine. »

— « C'est pour cela que vous l'avez épousée. »

— « Je l'aimais... »

— « Son argent, sa position sociale, tout ce qu'elle possédait et dont vous pouviez profiter grâce à elle. » Il s'agrippa au rebord de la table. « Vous avez abusé d'une pauvre fille qui avait besoin de prodiguer son affection à quelqu'un, ...n'importe qui. Vous n'avez pas eu trop de mal à la conquérir, n'est-ce pas, Bernard ? »

Un coup de tonnerre assourdissant ébranla la pièce.

— « Où sommes-nous ? » demanda Bernard, fouillant des yeux l'obscurité autour de lui.

— « Dans un bar des environs de la ville, fermé pour les vacances. Il est à un de mes amis. »

— « J'ai soif. »

John remplit deux verres.

Le gros vida son scotch d'un trait. John but le sien en trois gorgées, sans se presser.

— « Revenons-en à mon jeu, » dit-il enfin.

— « Je vous l'ai déjà dit, je ne joue pas ! »

Sans se soucier du refus de Bernard, John continua : « Ces revolvers sont deux Webley. 38 identiques, achetés à Hong-kong. Je vous préviens que personne ne pourra en découvrir l'origine. Chaque revolver est armé de cinq balles dont une seule est bonne. Une dans le vôtre, une dans le mien. J'ai fait tourner les deux barillets, aussi pouvons-nous commencer sans plus de cérémonies. »

— « Et vous croyez que je vais braquer une arme sur moi ? Vous êtes fou à lier ! »

— « Vous n'aurez pas à le faire. Ce n'est pas la vraie roulette, mais seulement une variante, un plaisant, je dois dire, si ma balle sort la première. La partie terminée, le survivant enlève sa feuille et l'automatique enregistré à mon nom, substitue l'arme du suicide — en ayant soin évidemment d'effacer ses empreintes, et repart dans sa voiture. Il n'a plus qu'à se débarrasser par la suite de l'autre revolver en le jetant au fond de l'eau, du pont d'un bâteau. Aucun problème... »

— « J'en vois pourtant un qui va peut-être donner à penser à votre esprit diabolique. »

— « Allez-y. »

— « Et les traces de poudre ? Si vous me tuez de votre place il n'y en aura pas. » Il afficha un sourire narquois.

Le revolver dans la main droite, John se pencha au-dessus du billard large d'environ un mètre vingt. Le canon s'immobilisa à une trentaine de centimètres du visage de Bernard. Le sourire narquois s'effaça.

— « Rien d'autre, Bernard ? Non ? Puisque c'est moi qui ai inventé le jeu, vous ne verrez pas d'inconvénient à ce que je tire le premier, donc... »

— « Attendez ! De l'argent, tout ce que vous demanderez. »

— « Je n'ai aucunement besoin

d'argent. Une chose, pourtant... »

— « Dites et vous l'aurez. » Bernard se retenait des deux mains au billard.

— « Avouez le meurtre de ma sœur. »

— « Je ne l'ai pas tuée ! »

John leva le revolver à la hauteur du nez de son adversaire qui, sans lâcher le billard, rejeta brusquement le buste en arrière, les yeux rivés sur l'arme.

— « Vous ne pouvez pas voir à l'avance si c'est la bonne, » dit John. « Elles ont toutes la même apparence, seulement la poudre a été retirée. »

John saisit l'automatique resté sur le billard. Il l'agita légèrement. « Ainsi vous ne serez pas tenté de jouer avant votre tour. »

Le Webley braqué entre les yeux exorbités de Bernard, John se prépara à appuyer sur la détente. « Quelque chose à dire, Bernard ? »

Son beau-frère secoua imperceptiblement la tête.

John pressa la détente avec une lenteur désespérante. *Clac !*

Bernard laissa échapper un long soupir, remplit son verre de scotch et but d'un trait. « A moi, maintenant, » dit-il à John qui fronçait les sourcils.

John posa le revolver. « N'oubliez pas, un seul coup. Si vous faites seulement mine de vouloir tirer encore, je vous abats. »

Cette fois le coup de tonnerre suivit l'éclair à une fraction de seconde d'intervalle. L'orage était directement au-dessus d'eux. Les rafales de pluie cinglaient les carreaux à la limite de leur résistance.

— « Je ne peux supporter la violence. Je veux bien déclarer forfait si vous êtes d'accord pour arrêter cette folie. »

— « Prenez cette arme et tirez. J'aimerais mieux mourir que de vous laisser repartir impunément. Le jour, j'ai sous les yeux les articles de journaux et la nuit je la vois, pendue, un doux sourire aux lèvres, comme si elle avait voulu vous aider pour vous faire une dernière fois plaisir. Monstre sans cœur, tirez. »

Bernard leva le revolver en le tenant à deux mains. John dardait sur lui des yeux fiévreux. *Clac !*

La terreur envahit son visage. Il rejeta le .38 sur le tapis vert comme si c'était un serpent et qu'il venait seulement de s'en apercevoir.

— « Je crève de soif, » haleta-t-il en se versant un autre scotch.

Au moment où il portait le verre à ses lèvres, John saisit le revolver et fit feu. *Clac !*

Le souffle coupé, Bernard laissa échapper son verre qui rebondit sur la table et roula en cercle. Après l'avoir redressé il essuya son menton et le devant de sa chemise. « N'importe qui aurait perdu son sang-froid ! »

— « Allez, faites vite, » cria John, hors de lui, en montrant l'arme.

— « Si nous parlions un peu ? » plaida Bernard.

— « Vous êtes encore plus bête que je le pensais. C'est votre tour, peut-être le bon, et vous voulez parler ! »

— « Vous l'aurez cherché, moi

j'étais prêt à discuter. » Bernard s'épongea la figure et desserra sa cravate. Sans quitter John des yeux il saisit l'arme, visa et, avec un petit sursaut nerveux, fit feu. *Clac !*

— « Nom de... » s'exclama-t-il en rejetant le Webley sur le billard.

— « Doucement, » gronda John. « N'abîmez pas le tapis. »

Bernard empoigna la bouteille de scotch presque vide, remplit son verre et but d'un trait.

— « La bonne balle approche, » fit John. « Trois chances contre une que votre prochain verre soit le dernier. »

— « Pourquoi ne pas me croire ? Elle était malade. Vous le savez. Son état a empiré et ses nerfs ont lâché. »

— « C'est ce que croit la police, mais nous savons tous deux que ce n'est pas vrai. »

Bernard dressa l'oreille. « Ecoutez. Vous n'avez rien entendu ? »

John posa la main sur l'automatique. « Inutile, ça ne prend pas. Je veux vous entendre dire que vous avez assassiné ma sœur. » Il saisit le Webley.

« L'usine... je vous en signe la donation. »

— « Ce ne sont pas les mots que j'attendais, » répondit John en braquant le canon du revolver sur le front de son adversaire.

Celui-ci leva la main pour protester.

— « Plus d'argent que... »

Clac ! Bernard ferma les yeux de toutes ses forces en serrant les mâchoires. Soudain il rouvrit convulsivement les paupières. « Là ! Cette fois, vous avez entendu ? »

— « Suffit, » lança John, le visage déformé par la haine. « Fichez-moi la paix avec vos bruits. Le jeu ne se terminera que par la mort de l'un de nous. »

Le petit gros pinça sa chemise trempée pour la décoller de sa peau. Allongeant le bras, sous le regard de l'autre qui surveillait chacun de ses gestes, il prit la feuille posée devant John et la parcourut des yeux. Apparemment satisfait du texte, il la reposa sur le billard et saisit du même coup le 38. Il se pencha en avant jusqu'à ce que le canon se trouve à quelques centimètres du sourcil droit de John. Clac ! Ses épaules se voûtèrent, l'air consterné il laissa retomber l'arme.

— « Vous aviez quelque chose à me dire, beau-frère. Parlez-moi un peu d'Elaine et de son « suicide ». John appuya ironiquement sur ce dernier mot. « Les journaux racontent qu'on l'a trouvée pendue à la tringle de sa baignoire avec la ceinture de sa robe d'intérieur en tergal. Le double nœud autour de la tringle laisse supposer qu'elle s'est dressée sur la pointe des pieds pour arriver à le faire, avant de nouer la ceinture une deuxième fois autour de son cou et de se laisser choir du rebord de la baignoire. C'est vous qui, l'ayant découverte, avez appelé la police. Pas de lettre d'explication, mais vous avez déclaré qu'elle souffrait depuis longtemps de dépression nerveuse. L'autopsie a conclu à la mort par strangulation

et a révélé une quantité d'alcool suffisante pour provoquer l'ivresse. Exact ? »

B e r n a r d acquiesça énergiquement.

« Plus hardi que les autres, le reporter d'un petit hebdomadaire a poussé la police à ouvrir une enquête en dévoilant votre liaison avec Lois Long, une danseuse de cabaret. Mais l'affaire n'est pas allée bien loin. »

— « Vous savez comment sont les journalistes. Ils insinuent des tas de choses à partir de riens. Des feuilles à scandales, ces journaux, t o u s autant qu'ils sont. »

— « En attendant vous allez épouser cette danseuse du ventre, à ce qu'on m'a dit. »

Bernard eut l'air penaud.

— « J'ai ma petite idée, comprenez-vous, sur la façon dont se sont passées les choses. Alors, vous ne voulez toujours pas avouer ? »

L'autre secoua énergiquement la tête. Il se versa un autre scotch. John leva le canon et visa.

La bouche de Bernard s'ouvrit mais aucun son n'en sortit.

Clac ! John j u r a entre ses dents. « Veinard, beau-frère. »

Bernard dut s'appuyer à la table. Les yeux brillants, la tête chancelante, il était comme un malade luttant contre l'évanouissement ou la nausée. Puis un sourire cruel se dessina peu à peu sur ses lèvres. Sortant un mouchoir blanc de sa poche, il se tamponna le visage et passa le tissu déjà maculé de crasse entre le col de sa chemise et sa nuque. « Vous savez, » dit-il. « J'en ai fini de plaider. Vos chances de vivre paraissent bien minces. »

La foudre tomba non loin de là et un coup de tonnerre assourdissant interrompit Bernard qui leva les yeux au plafond comme s'il s'attendait à le voir s'écrouler.

— « Lois et moi, nous nous aimons. »

John ricana.

Bernard s'essuya les m a i n s avec son mouchoir qu'il laissa ensuite tomber pour prendre le Webley. « Adieu, pauvre cloche ! » *Clac !* Bernard regarda le 38, incrédule.

— « Posez-le, » ordonna John.

Le doigt de Bernard se raidit sur la détente.

— « Vite ! » menaça l'autre.

Le doigt charnu se détendit et Bernard abaissa l'arme à regret.

— « Quelle coïncidence, » fit John. « Le hasard a voulu que les deux bonnes balles soient restées pour la fin. Cette fois-ci c'est fini, beau-frère. »

— « Attendez. Je parle sérieusement. Tout ce que j'ai, je vous le donne. Tout. »

— « Bernard, » fit John d'un ton exaspéré, « je suis actionnaire d'un puits de pétrole en Irak. Quand j'ai appris la mort d'Elaine, j'étais à Hong-kong où je dirige une affaire d'import-export. Vous le voyez, je n'ai aucunement besoin d'argent. La seule chose qui puisse vous sauver la vie, c'est de tout avouer. »

La paupière tombante, Bernard avala le restant de scotch. Vous prétendez avoir une idée de ce qui s'est passé. Dites. »

— « A Hong-Kong j'ai eu entre

les mains un numéro du *Times* vieux d'un mois. Rien qu'à lire l'histoire, j'ai compris que vous l'aviez tuée. J'ai sauté dans le premier avion en partance pour venir formuler mon hypothèse à la police. Mais il était trop tard pour la vérifier. Vous aviez incinérer Elaine. »

— « C'était ce qu'elle souhaitait. »

— « Allons donc ! Voyez-vous, Elaine avait une malformation congénitale de l'épaule gauche. Son bras paraissait normal, mais elle ne pouvait le lever au-dessus de sa tête même pour un court instant. A part Elaine, seuls notre docteur de famille, Maman, Papa et moi, étions au courant. Ils sont tous morts. Elaine ne l'as jamais dit à personne étant donné qu'elle était droitière et n'avait aucune difficulté à se servir de sa main gauche pour les gestes courants. Mais nouer quelque chose au-dessus de sa tête, jamais ! »

Bernard serra les lèvres. Sans penser à ramasser son mouchoir, il s'essuya le front d'un revers de manche. Le scotch qu'il avait absorbé le mettait en eau. Il leva les yeux. Le canon du Webley était braqué sur lui.

— « Je vous en prie, John... »

John ferma un œil, visa et raidit son doigt sur la détente.

— « Très bien, » balbutia Bernard, levant la main comme pour se protéger de la balle. « Posez le revolver. »

— « Faites vite. J'aimerais autant vous tuer tout de suite. »

— « Lois et moi avons tout manigancé, » lança d'une traite le petit gros. « Puis-je avoir encore du scotch ? »

John crispa la main.

Bernard se hâta de poursuivre « J'ai proposé à Elaine de passer la soirée à la maison à boire quelques verres. Il ne lui en fallait pas beaucoup pour tomber ivre-morte. Quand elle a perdu connaissance, j'ai fait entrer Lois et nous l'avons portée dans la salle de bains. » Il gardait les yeux baissés sur le billard. « Je voulais remplir la baignoire pour faire croire à une noyade, mais Lois a trouvé l'idée mauvaise. Elle a noué la ceinture autour de la tringle et j'ai hissé Elaine... » Il baissa le ton. « ...pendant que Lois faisait un nœud à l'autre bout. Puis je l'ai lâchée. »

— « Monstre ! » hurla John.

— « Emparez-vous de lui ! » cria une voix autoritaire du fond de la pièce. « Lumière ! » ordonna la même voix.

La pièce s'éclaira et quatre hommes se précipitèrent vers le billard.

Hagard, Bernard bondit sur ses pieds et saisit le revolver. « La police ! Cette fois je vous tue ! » et il tira. *Clac !*

Aussitôt maitrisé par des policiers en civil, il s'affaissa, bouche ouverte, langue pendante. « Vous m'avez bien eu. Les armes étaient vides. La police était ici depuis le début. »

Il n'y avait plus personne dans le bar, excepté deux policiers restés après les autres.

— « Sergent, » dit le plus jeune, tâtant la crosse du Webley de John, « supposez que le gros

ne se soit pas laissé prendre au bluff. Que serait-il arrivé ? »

— « Rien, je pense. Quand Simms m'a fait part de son projet saugrenu, je lui ai dit que ça n'avait aucune chance de marcher. Il a insisté et m'a supplié de lui faire confiance. Alors j'ai fini par dire oui, mais j'ai tenu à vérifier que les balles étaient vraiment inoffensives. » Il alluma une cigarette. « Rassemblez les autres pièces à conviction et nous pourrons partir. »

— « C'était vraiment dramatique, » fit le jeune policier, visant en l'air et singeant la scène. « Tiens, gros lard, voilà pour toi ! »

Une détonation retentit, une balle fusa du Webley et creva le plafond. Bouche ouverte, les deux policiers, médusés, regardèrent la pluie tomber par le trou en un filet régulier jusqu'au plancher.

Traduit par Michel Girard.
Titre original : A kind of roulette.



FAUX, FAUX ET FAUX

par

James Holding

C'EST curieux comme une petite chose, un mot ou un geste, par exemple, peut brusquement vous remettre en mémoire un incident de votre vie passée auquel vous ne pensiez plus depuis des années. Ce fut ce qui arriva quand je payai mon Negroni au patron du bar, chauve et bedonnant.

Ayant une heure à passer dans une ville inconnue, j entrai dans un bistrot près de la gare appelé Gallagher's Tavern. Il était désert. A deux heures et demi de l'après-midi il ne s'y trouvait pas une âme en dehors du patron chauve. Je m'assis sur un tabouret et commandai un Negroni.

— « Un Negroni, » répéta le patron avec une inflexion de voix que l'on eût pu prendre pour du mépris. Et il se mit à composer le mélange d une main experte.

Je ne pense pas que ce soit là une boisson très répandue de par le monde, mais c'est celle que je préfère, surtout depuis que j'en ai entendu parler comme étant un « marteau de velours ». J'aime cette expression, même si je ne suis pas fou de la saveur du breuvage. J'adore les phrases, les sonorités. Pour cette raison, la plupart de mes amis me donnent le nom de « Professeur » Carmichael. Ils prétendent que je parle vraiment comme un professeur. Ce n'est pas vrai mais ils estiment que cela revient au même. Je n'ai rien d'un professeur sérieux, naturellement. Je ressemble davantage à un étudiant... étudiant en pognon vite gagné.

Mais le patron du bar ignorait tout cela. Il dut simplement penser que j'étais un peu dingue pour commander un Negroni à deux heures et demi de l'après-midi.

Je bus une gorgée puis jetai un coup d'œil autour de moi. L'endroit était crasseux, sombre, déprimant. Mais je n'étais là que pour tuer le temps.

Lorsque je me retournai vers le patron je le vis qui me regardait. « Ça fera soixante-cinq cents, » dit-il.

Je fus surpris. « J'en prendrai peut-être un autre. Vous tenez à ce que je vous paie verre après verre ? »

— « Si ça ne vous ennuie pas, oui, » répondit-il. « C'est une règle de la maison. Avec une clientèle comme la mienne, on n'est jamais trop prudent. »

Je me trouvais être en fonds. Je sortis donc un billet de vingt dollars que je lui tendis d'un geste désinvolte.

Il le prit et l'emporta vers sa caisse enregistreuse située derrière le bar. Il eut alors un de ces petits gestes inattendus dont je parlais il y a un instant. Il tint un moment mon billet de vingt dollars sous une lampe électrique, l'examinant longuement de part et d'autre. Ce geste me remit instantanément en mémoire, même après quinze années passées, ma première timide aventure dans ce que l'on appelle le crime.

— « Qu'y a-t-il ? » demandai-je, amusé. « Est-ce là aussi une règle de la maison ? Je peux vous assurer que ce billet est bon. »

Il hocha la tête et fit sonner sa caisse enregistreuse. « D'accord, » dit-il. Et, sans s'excuser, il plaça ma monnaie devant moi sur le comptoir.

A présent, mes souvenirs, remués par la façon d'agir de cet individu, me revenaient en foule avec cette nostalgie qu'un libertin mûrissant doit éprouver à l'évocation de sa première idylle. Je demandai au gros patron, « Comment vous appelez-vous ? »

— « Bothwell. » Pour la première fois je sentis passer dans sa voix un léger trouble. « Drôle de nom pour un patron de bar, n'est-ce pas ? »

— « Pas le moins du monde. Je le trouve plutôt solide et, par un certain côté, plutôt représentatif. Peut-être vos parents aimaient-ils particulièrement Marie Stuart ? »

Mon érudition ne l'atteignit pas. « Je ne sais pas. Je ne les ai jamais connus. »

Je fis claquer ma langue. L'homme se mit à essuyer avec un torchon sale un verre de forme ancienne. « Savez-vous, Bothwell, » commençai-je en guise d'essai, « que ce que vous venez de faire avec mon billet me rappelle ce qui est arrivé à l'un de mes amis il y a plusieurs années ? »

Il leva un sourcil. « Ah ? »

— « Oui. Il portait le nom de Hank. Il est mort aujourd'hui. »

J'éprouvais un besoin presque invincible de parler de cela. Le héros de l'histoire ne s'appelait pas Hank, pas plus qu'il n'était

mort. Son nom était tout bonnement Carmichael et, pour l'instant, il essayait de tuer le temps dans une ville inconnue. « Vous voulez que je vous raconte ? »

Bothwell ne montra aucun intérêt particulier. « Si vous voulez. »

— « Eh bien, à en juger par votre réaction en ce qui concerne mon billet de vingt dollars, vous me paraissez capable de distinguer un vrai d'un faux. » Je décidai de pontifier un peu. « Connaissez-vous le montant approximatif des faux billets américains sortis, mettons en 1945, à la fin de la Deuxième Guerre Mondiale ? »

Il secoua négativement la tête. « 59.000 dollars. Et savez-vous que cette modeste production de fausse monnaie s'est élevée à 2.200.000 dollars en l'année fiscale 1961 ? »

Bothwell émit un grognement. Je n'aurais su dire si c'était parce que je l'ennuyais ou bien parce que mon avoir l'impressionnait.

Je continuai. « Et savez-vous, de plus, que ces faux billets atteignent maintenant la somme presque incroyable de plus de quatre millions de dollars par an ? Plus de quatre millions de dollars ! »

— « Qui êtes-vous ? » fit Bothwell en essuyant le bar avec le même torchon sale. « Un fédéral ? » Mais tout cela dit avec l'air d'un homme qui s'en moque de toute façon.

Je ris. « Non. Mais dans mon métier, j'amasse quantité d'informations curieuses. »

Je m'attendais à ce qu'il montrât quelque curiosité en cherchant à savoir en quoi consistait ce travail. Mais non. Aussi trouvai-je autre chose. « Vous rendez-vous compte que, durant la Guerre Civile, 33 % des billets émis par nos banques d'état furent soupçonnés de faux ? »

Il grogna de nouveau. Je commençai donc l'histoire. « De plus, Bothwell, saviez-vous que les progrès rapides de la technique en matière d'imprimerie fait de la contrefaçon une chose si facile qu'une gosse de seize ans peut parfaitement réussir s'il en a l'occasion ? »

— « Jusqu'à présent, » dit Bothwell, « je l'ignorais. »

— « Mon ami Hank aussi. Jusqu'au jour où il l'apprit en lisant le *Financial Journal* par dessus l'épaule de quelqu'un dans le métro. »

Je pensais que c'était là une introduction assez tentante pour la suite de mon histoire. Mais Bothwell demeura impassible. Il se contenta de lever son autre sourcil, ce fut tout.

Je continuai néanmoins : « Mon ami Hank était alors très jeune. Vingt-deux ans. Il travaillait pour la première fois après avoir obtenu ses diplômes à Darmouth. Un vrai travail de domestique. Garçon de course bon à tout faire dans une imprimerie. Il s'agissait de l'imprimerie universitaire d'un grand collège connu. Hank commençait par le bas, mais il entendait bien arriver le plus vite possible au sommet. Aussi étudia-t-il énormément tout ce qui avait trait à l'imprimerie

et ses divers procédés. Il posait à son patron, un type nommé Colbaugh, directeur de l'usine, autant de questions techniques qu'il le pouvait, et il observait d'un œil exceptionnellement perçant la façon dont les ouvriers menaient à bien leurs différents travaux. De ce fait, bien que sa condition dans cette imprimerie fût très modeste, il attira bientôt l'attention du directeur, Colbaugh, très satisfait de lui. »

— « Cela se comprend, » dit Bothwell. Je souris. Au moins, maintenant, il écoutait, et il me restait encore une demi-heure à passer.

— « Oui, » repris-je, « Hank eut un soir la preuve de cette satisfaction : Colbaugh l'invita chez lui pour lui montrer sa collections de pièces de monnaies anciennes, chose qu'il n'avait jamais faite pour un employé vieux seulement de six mois à l'usine. Colbaugh était un vrai collectionneur, spécialiste des pièces de cinq *cents* pour une raison qui demeurât obscure pour Hank. Celui-ci ne manqua pas cependant de remarquer l'attachement presque avunculaire, — il n'y a pas d'autre mot pour décrire exactement l'attitude de ce vieux garçon —, pour un lot de vieilles pièces très ordinaires et au pouvoir d'achat si bas qu'elles étaient indignes d'être remarquées par un adolescent ambitieux comme Hank. Malgrè tout, celui-ci montra un intérêt poli pour la marotte de Colbaugh qui continuait de lui donner de multiples détails sur une pièce particulière qu'il désirait désespérément pour sa collection : un cinq cents avec buffalo à trois pieds. Hank y prêta fort peu attention jusqu'à ce que Colbaugh fît remarquer en passant qu il lui faudrait payer cette pièce 360 dollars environ étant donné sa rareté. »

Je m'arrêtai, attendant que Bothwell dise quelque chose, qu'il manifeste peut-être quelque surprise devant le prix élevé des pièces de monnaie anciennes. Il se contenta de poser son torchon, et s'appuyant de ses deux bras raidis contre le bar, il me regarda. Visiblement, mon histoire l intéressait. Mais il ne dit rien.

— « Trois cent soixante dollars ! » dit Hank à Colbaugh. « Vous voulez dire qu'un cinq cents peut valoir aussi cher ? » Colbaugh confirma, ajoutant qu'il avait déjà payé à Goodblood & C°, ses marchands, beaucoup plus que cela encore pour certaines pièces de sa collection. Hank regagna ce soir-là sa chambre meublée de West Side vraiment très impressionné. Et ce fut le lendemain matin que, dans le métro, alors qu'il se rendait au travail, il lut l'article dont je vous ai parlé dans le *Financial Journal.* »

Après m'avoir demandé la permission d'un haussement de ses sourcils, Bothwell alluma une cigarette. Il exhala une longue bouffée de fumée avant de dire, « je me demandais quand vous reparleriez de cela. »

Il monta immédiatement d'un cran dans mon estime. Au moins semblait-il savoir reconnaître la compétence d'un conteur à cons-

truire une histoire. Je hochai la tête et bus une autre gorgée de mon Negroni.

— « Comme je vous l'ai dit, Bothwell, cet article du *Financial Journal* parlait de contrefaçon. Par lui, Hank apprit pour la première fois que les anciens monnayeurs étaient de véritables artistes. Ils devaient graver à la main le dessin d'un billet de dix ou vingt dollars sur des plaques d'acier, procédé délicat, difficile, long, puis imprimer quelques billets seulement à la fois à l'aide d'une presse à bras. Cela prenait des mois, parfois des années, pour réussir quelques milliers de dollars. Mais, disait l'article, le développement pris par l'offset avait tout changé. Les machines modernes d'imprimerie permettaient à présent aux faux-monnayeurs de faire des faux billets plus vite et avec une certaine précision aussi. Tout ce que vous avez à faire, continuait l'article, si vous voulez devenir faux-monnayeur aujourd'hui, c'est d'exposer quelques billets authentiques à l'action de plaques chimiquement pré-sensibilisées, — chose aussi simple que de prendre une photo, vous savez, Bothwell —, puis de monter ces plaques sur une presse, appuyer sur un bouton, et hop ! l'argent vous tombe littéralement dans la main ! Faux, bien entendu, mais assez bon et pouvant se monnayer. »

Bothwell, quant à lui, s'animait. « Vous plaisantez ? »

— « Absolument pas. Lorsque Hank eut lu cela par dessus l'épaule de son voisin dans le métro, il comprit soudain que se présentait à lui, sur une presse d'imprimerie pour ainsi dire, la grande chance de sa vie. Et savez-vous pourquoi, Bothwell ? »

Celui-ci haussa les épaules. « Vous ne le croirez peut-être pas, » dis-je en me souvenant de l'exquis petit frisson qui m'avait saisi quand, quinze ans plus tôt, j'avais brusquement c o m p r i s, « mais l'imprimerie universitaire dans laquelle Hank travaillait fidèlement depuis dix mois, s'occupait uniquement d'offset ! Vous saisissez, Bothwell ? Tout le matériel nécessaire à la fabrication de faux billets à la portée de sa main et cela tous les jours ! »

— « Une fameuse chance. »

— « C'est bien ce que pensa Hank. Et par là, il se crut choisi par le destin parmi des milliers d'autres. Sa tête se remplit instantanément de rêves dorés. Il allait fabriquer des millions de faux dollars et deviendrait l'un des hommes les plus riches et les plus influents du monde. Il en était sur. Aussi, sans perdre de temps, il décida de faire le premier pas dans cette direction le jour même. Sous un prétexte quelconque, il emprunta la clé de la porte de service et en fit faire une copie pendant l'heure du déjeuner. Le soir, il commença de faire ce qu'aujourd'hui il est convenu d'appeler, je crois, des heures supplémentaires. Vous savez ce que c'est Bothwell ? »

Bothwell répondit d'un hochement de tête.

« Et bien, ce soir-là vers minuit, en pénétrant dans l'usine avec la clé de la porte de der-

rière, Hank institua une équipe de nuit, — équipe composée d'un seul homme : lui. Seul dans l'imprimerie, il fit appel à tout ce qu'il avait appris au sujet de l'offset, et il ne lui fallut que quelques nuits pour se prouver que l'article du *Financial Journal* avait dit l'exacte vérité. Durant la cinquième, il imprima quatre cents dollars en billets de vingt, très convenables, et le tout réalisé en six minutes. »

Je fis une brève pose. Bothwell passa son torchon sale sur le bar devant moi et regarda mon verre comme pour voir si j'étais prêt à en commander un autre. Je ne l'étais pas. Je bois les Negronis assez lentement parce que je n'aime pas tellement leur goût. Mais ne l'ai-je pas déjà dit ? Bothwell leva de nouveau un sourcil en me regardant. Je pris cela pour une invite à continuer.

— « Ainsi Hank possédait quatre cents dollars et il avait la perspective d'en avoir des millions d'autres. Comme le serait n'importe quel garçon de vingt-deux ans, il se sentait terriblement impatient de commencer à dépenser cette richesse si facile à acquérir. Et que croyez-vous qu'il voulut acheter pour écouler ses premiers faux billets ? »

De l'air d'un homme qui répond aux questions stupides d'un enfant, Bothwell dit complaisamment : « Quoi donc ? »

— « Vous ai-je dit que mon ami Hank était de ceux qui aiment les ironies de la vie ? Non ? Eh bien, il était ainsi. Et il décida de dépenser son premier argent fait de ses propres mains, en achetant l'une des pièces de cinq cents que son patron, Colbaugh, désirait tellement acquérir pour sa collection. Hank trouva très amusant en somme de payer trois cent soixante dollars en faux billets une pièce n'ayant une valeur authentique que de cinq cents. Surtout que cette pièce de cinq cents, à cause de sa rareté, s'échangerait sans aucun doute facilement chez n'importe quel marchand ou collectionneur contre trois cent soixante dollars en billets *véritables*, que Hank pourrait alors dépenser sans aucune crainte. Vous me suivez, Bothwell ? »

La bouche de Bothwell se pinça. Il fit un geste de la main.

Adouci, je continuai. « Dans un sens, c'était là une idée amusante. Vous ne trouvez pas ? Et tout à fait exploitable aussi, comme s'en assura Hank en allant chez un marchand nommé Petrarch dont il avait remarqué la boutique qui se trouvait près de chez lui dans West Side. Quelque chose en ce Petrarch, homme mince et brun, inspira tout de suite confiance à Hank. Aussi lui commanda-t-il une pièce de cinq cents en bon état. Petrarch accepta vingt dollars d'avance. Pas un billet de vingt dollars fabriqué par Hank ; naturellement. Et il promit d'avoir la pièce sous huitaine. Il semblait espérer la trouver dans la collection d'un client collectionneur récemment décédé que l'on allait

vendre pièce par pièce pour payer les droits de succession. »

Bothwell jeta un nouveau coup d'œil vers mon verre. Je couvris celui-ci de ma main et continuai,

— « Hank retourna à son travail de nuit et imprima avec bonheur un million de dollars pendant la semaine qui suivit. Cette semaine-là aussi, il lui vint une certaine prudence. Il décida qu'une fois sa pièce de cinq *cents* convertie en authentiques dollars, il se servirait de cet argent pour s'en aller, lui et sa fortune de faux billets, dans une autre ville où personne ne le connaîtrait et où il serait plus facile de trouver un moyen sûr et facile de dépenser cette fortune. » De façon à maintenir le suspense, je me tue pour finir mon Negroni.

— « Très habile, » remarqua Bothwell à contrecœur.

Ostensiblement je regardai mon bracelet-montre. « Naturellement, quand, au bout de la semaine, Hank retourna chez Petrarch, la précieuse pièce l'attendait sous un papier cristal et l'indication de son prix : 360 dollars. Hank remit à Petrarch dix-sept faux billets de vingt dollars, le remercia, et quitta le magasin. Il se sentait la joie au cœur. Il venait de passer avec succès son baptême du feu. Une impression d'euphorie le gagnait.

— « Qu'est-ce que cela veut dire « euphorie » ? » demanda Bothwell. Mon histoire l'avait accroché, je le voyais nettement, et il écoutait de ses deux oreilles.

— « Une immense satisfaction, » expliquai-je. « Pas étonnant, n'est-ce pas ? »

Bothwell, d'un geste lent, essuya une tache imaginaire sur le bar.

— « Je suppose, Bothwell, que vous pouvez deviner ce que Hank fit ensuite ? » dis-je.

— « Bien sûr. Il essaya de vendre la p i è c e chez Goodblood & C°. »

Je fis tourner mon verre vide sur le comptoir et laissai monter la tension. Quand je levai les y e u x, Bothwell me regardait. « Exactement. Mais je parie que vous ne devinerez jamais ce qui s'est ensuite passé. »

Le torchon de Bothwell s'arrêta. « Vous voulez que j'essaie ? »

J'acquiesçai d'un hochement de tête. Et je crains bien que mon geste fût un peu protecteur.

— « Eh bien, » fit Bothwell, votre ami Hank offrit sa pièce chez Goodblood & C° pour trois cent soixante dollars, mais on la lui refusa. C'est juste ? »

Je lui jetai un coup d'œil de côté. Etait-il plus intelligent qu'il ne le paraissait ? « C'est juste, » répondis-je, un peu piqué au vif. « Mais je vous donne en mille quelle en fut la raison. C'est là que réside toute l'histoire. »

— « J'accepte le pari, » répondit Bothwell sans l'ombre d'une hésitation. « La pièce était fausse. Petrarch avait tout simplement transformé une pièce ordinaire en une pièce ancienne de façon à la vendre un bon prix à une poire nommée Hank. »

Je restai bouche bée devant Bothwell comme si celui-ci avait eu brusquement deux t ê t e s.

« Comment, » arrivai-je enfin à murmurer, « comment pouvez-vous le savoir ? »

Il eut un large sourire qui découvrit deux rangées de dents brillantes. « Vous parliez des petites ironies que se permet parfois la vie. Pourquoi pensez-vous que j'aie si bien examiné votre billet de vingt dollars quand vous m'avez payé votre verre ? J'ai perdu mes cheveux et pris vingt-cinq kilos de poids, mais je m'appelle toujours Petrarch. Un autre Negroni, Hank ? C'est la maison qui vous l'offre. »

Traduit par Simone Millot-Jacquin.
Titre original : The moonlighter.



Poupée vivante

par Richard O. Lewis

La raison pour laquelle je m'étais offert une bonne détente devant un verre de bière au Patti était que ça avait été une longue et rude journée chez Tafney ; longue à cause des quatre heures supplémentaires que j'avais dû faire ; et rude, à cause d'un certain Mr Teems, directeur général, qui n'avait pas cessé de s'agiter dans ma salle des stocks toute la journée, véritable fléau vivant, donnant des ordres lorsque personne n'en avait besoin, et n'en donnant pas là où ils auraient été de quelque utilité.

Mr Teems, comme beaucoup d'égoïstes aux maigres talents, prenait son métier avec une mortelle ferveur qui ne souffrait pas le moindre humour. Impeccablement habillé, il allait d'étage en étage et de rayon en rayon, un sourire figé sur le visage pour les clients et un froncement de sourcils mal dissimulé pour tout employé qui semblait ne pas faire preuve d'une suffisante « conscience - de - la - vente - au - client », expression qu'il avait découverte tout seul dans un de ses moments de loisirs.

Pendant la plus grande partie de l'année, Mr Teems n'était pas trop embarrassant et n'empêchait pas outre mesure le cours régulier des affaires, mais dès qu'on entamait décembre, il entrait dans une phase de métamorphose accélérée. Sa démarche affectée devenait plus rapide et saccadée. Il frottait plus souvent le dos de son index sur la fine moustache qui ornait sa lèvre supérieure et faisait de plus en plus fréquemment courir cet index vers sa tempe, manifestation externe du processus créatif qui était censé mettre son esprit en branle dans les confins de son crâne étroit.

Tout le monde dans le magasin, naturellement, savait exactement ce qui se produisait : Mr Teems était en train d'élaborer mentalement le traditionnel étalage de Noël d'un million de dollars de bijoux et de pierres précieuses, étalage prétentieux pour lequel la Maison Tafney était depuis longtemps renommée.

A la première semaine de travail mental pour Mr Teems faisait généralement suite une autre semaine de travail en groupe déli-

rant. Les plans du fameux étalage étaient dressés à la hâte et aussi hâtivement éparpillés. D'innombrables projets voyaient le jour et étaient enterrés ou changés au point de perdre leur apparence première, jusqu'à ce que, en fin de compte, Mr Teems luimême donnât le jour à un rejeton de son cerveau qui avait le seul mérite d'être acceptable pour sa vanité. Assez curieusement, le projet final ressemblait toujours point pour point, comme par hasard, à celui qui avait été adopté les années précédentes, à l'exclusion de certaines innovations telles que : nouvelle peinture pour les étais et nouveaux équipements pour les nains.

Je ne sais pas si l'étalage valait le million de dollars qui lui était accordé, mais je sais en tout cas que l'étoile qui décorait le sommet du sapin au centre de l'étalage en valait plusieurs centaines de mille sans aucun doute ; une jolie petite fortune pour quiconque aurait la chance de l'avoir entre les mains.

Je ne suis pas voleur de nature, mais chaque homme a son prix, et quelques milliers de dollars pourraient m'être bougrement utiles. Plusieurs fois au cours des cinq années depuis lesquelles j'étais responsable de la salle des stocks de Tafney (et j'étais par conséquent le bras droit de Mr Teems dans la composition finale de l'étalage, tâche qui absorbait à présent de longues heures) mes pensées s'étaient portées vers cette tentante babiole de pierres incrustées. Maintenant, tandis que j'étais assis au Patti couvant ma seconde bouteille, les mêmes pensées continuaient d'occuper mon cerveau avec l'obstination du corbeau morbide de Poe.

Quoi qu'il en soit, toute l'installation offrait un étonnant défi. Le côté rue de la vitrine était protégé par un grillage décoratif relié à un dispositif d'alarme qu'on avait réglé pour entrer en action à la moindre tentative. En plus de cela, des voitures de police patrouillaient dans les rues à intervalles réguliers, et les spectateurs s'arrêtaient pour admirer la vitrine la plus grande partie du jour et de la nuit. De l'intérieur du magasin, on ne pouvait accéder à la vitrine que par deux doubles portes d'acier, portes qui pouvaient être solidement verrouillées et fermées en temps voulu à toute intrusion.

Quoique la vitrine où se trouvait l'étalage fût imprenable, la Société Tafney s'était toujours couverte jusque là en faisant assurer les bijoux pour leur valeur intégrale ; et chaque année la compagnie d'assurances, pour se couvrir à son tour, plaçait un gardien armé dans le magasin pendant les heures où l'établissement était fermé au public.

Oui, c'était un défi intéressant, et je ne pouvais m'empêcher de me demander ce qui arriverait à l'orgueilleux, l'égocentrique Mr Teems si, malgré toutes les précautions prises contre toute éventualité possible, cette étoile s'évanouissait dans les airs, une nuit, du sommet de l'arbre. En fait, la probabilité d'une telle éventualité était bien vague...

Ma rêverie fut interrompue tout

à coup par le son d'un piano et, comme je regardais dans cette direction, une petite fille apparut et se mit à danser sur la petite scène. Elle portait un tablier par dessus une robe courte qui arrivait seulement aux genoux de ses petits pantalons. Son chapeau qui penchait lui cachait un œil, et un long boa de plumes blanches s'enroulait autour de ses épaules et tombait jusqu'à ses pieds.

Après avoir traversé la scène dans les deux sens, elle s'arrêta, fit une pose, et commença à chanter avec une voix de contralto étonnament basse et rauque.

Je ne veux pas grandir pour être une dame...

Elle ne paraissait pas plus de cinq ans.

Les dames doivent porter tellement de choses encombrantes...

Elle ôta son chapeau et le jeta de côté, révélant une coiffure dense de boucles dorées.

Elles sont serrées et elles ont chaud et elles sont si mal à l'aise...

Son tablier alla bientôt rejoindre le chapeau.

Donnez-moi plutôt des choses plus légères, comme des bagues de diamants...

Elle étendit une main gauche scintillante et étincelante sous les lumières.

Quand elle eut enlevé presque tous ses vêtements excepté le boa de plumes, qu'elle manipulait avec grande dextérité, je me rendis compte que ce n'était pas une petite fille de cinq ans que j'étais en train de regarder. Ayant terminé sa chanson, et dans le plus simple appareil, elle entama une danse acrobatique.

Ce fut quand je la vis exécuter une série de contorsions qu'une idée me vint. Elle me frappa même si soudainement que je bondis à moitié de ma chaise, renversant ma bière sur la table. Eureka !

Un garçon se précipita. « Quelque chose qui ne va pas, mon vieux ? »

— « N-non, » dis-je. « Je-je viens juste d'avoir une idée lumineuse. »

— « Eh bien, essayez de ne pas en avoir trop comme ça, » maugréa-t-il, essuyant les dégâts. « Une seule dans la soirée, c'est suffisant. »

Je sortis son carnet et son crayon de la poche de sa veste, et ayant trouvé un coin sec sur la table, je griffonnai quelques mots. « Comment s'appelle-t-elle ? » demandai-je en désignant la scène.

Il haussa les épaules. « Elle est enregistrée au nom de Minneta, La Poupée Vivante. »

— « Donnez-lui ceci, » dis-je, lui rendant son carnet avec une feuille pliée, « et dites-lui où elle peut me trouver. »

Quelques minutes plus tard, La Poupée Vivante vint à ma table. Je remarquai qu'elle avait un visage de lutin tandis qu'elle me scrutait d'un air inquisiteur. Elle était vêtue d'une robe de soie attachée sur le côté qui faisait peu pour cacher ce qu'elle avait révélé il y a quelques instants. Elle ne paraissait pas plus grande que les petits personnages de Noël de Tafney.

— « Etes-vous celui qui parle de gros sous ? » demanda-t-elle.

— « Très gros sous ! » dis-je.

Dans un mouvement gracieux, elle s'assit sur la table juste en face de moi. Ses yeux étaient maintenant presque au niveau des miens, et je pus voir qu'ils étaient verdâtres avec de petites taches marron. Diaboliquement malicieux !

— « Quel âge avez-vous ? » demandai-je, plus par curiosité que tout autre chose.

— « Je suis assez vieille pour avoir envie d'un verre, » dit-elle, faisant signe au garçon.

Je commandai une autre bière, et elle prit un gin-quelque chose. Elle but une longue gorgée d'un air satisfait.

— « Si gros que ça, ces sous ? » interrogea-t-elle, me lorgnant par-dessus son verre.

— « Très, très gros, » lui assurai-je.

— « Du grand théâtre dramatique ? » Elle but une autre longue gorgée.

— « Une représentation unique, » lui exposai-je. « Le plus grand rôle de votre carrière. »

— « Racontez. »

Je réalisai soudain que je n'avais pas vraiment de plan. Tout ce que j'avais était une idée nébuleuse qui pouvait être exécutée — ou aussi bien ne rien donner du tout. Ça demanderait de la réflexion, et pour ça j'avais justement besoin de son aide.

Deux couples s'étaient assis à la table à côté. « Je n'ai pas encore tous les éléments, » dis-je. « Partons d'ici. Allons ailleurs. »

— « Ecoute, mon vieux, » dit-elle en se reculant. « J'ai entendu parler d'un tas d'affaires qui présentaient mieux que ça. Maintenant, si t'es à la hauteur, on y va. Sinon, appelle-moi un de ces jours quand tu seras prêt. » Elle vida son verre et le posa sur la table.

Je lui pris le poignet, que je trouvai étonnament robuste pour sa taille. « Non ! » suppliai-je. « Ne partez pas ! Ecoutez-moi ! Cette affaire ne peut pas attendre ! Ça doit commencer à se faire demain matin, et il faut que nous le préparions ensemble. Ce soir-même ! »

Je la sentis se détendre un petit peu, et je me souvins d'un des passages de sa chanson : *...donnez-moi des choses plus légères comme des bagues de diamants...*

J'élevai sa main. « Regardez, » dis-je. « Qu'est-ce que vous penseriez d'avoir toutes les pierres taillées qui pourraient aller à ce mignon petit poignet, et plus encore ? »

Cela fit son effet. Elle regarda sa main, puis me fixa, et je pus voir que la chanson avait eu une signification pour elle au-delà des simples paroles.

— « Vous parlez sérieusement ? » demanda-t-elle finalement.

— « Parole de scout ! Nous allons chez moi. »

— « Un instant. » Elle retira son poignet de ma main. « Il y a une chose que vous devez savoir, juste au cas où vous seriez un escroc. J'ai un frère, et il n'est pas tout à fait ce qu'on pourrait appeler un nabot ! »

— « Nous allons discuter, » lui assurai-je. « Vous pourrez partir quand vous voudrez. »

Je me levai, la pris et la posai par terre. « Vous feriez mieux de

prendre vos affaires, » suggérai-je. « Si tout marche bien, vous n'aurez peut-être plus envie de revenir ici. »

Une heure et une demi-bouteille de gin plus tard, nous avions mis sur pied presque tous les détails de l'opération. Très curieusement, le plan avait pris forme presque de sa propre initiative. Elle envisageait alors un partage moitié-moitié, prétendant qu'elle courrait tout le risque.

Je lui offris un autre verre de gin et lui expliquai que le risque que moi je courais était aussi grand que le sien et, également, que c'est moi qui avais trouvé l'idée. « Un partage 65/35 % serait assez équitable, » dis-je, « en tenant compte de toutes les circonstances. »

Elle se renversa en arrière, laissant reposer sa tête contre mon épaule, et m'adressa un malicieux sourire de lutin. « D'accord, » dit-elle.

Le lendemain matin, je l'emmenai avec moi à la salle des stocks où Mr Teems était déjà en train de s'agiter, donnant des ordres superflus, et je la lui présentai. « Mr Teems, » dis-je, « je vous présente Alice, ma petite nièce. »

Elle fit une révérence maladroite qui amena le bas de sa robe presque jusqu'au sol.

Mr Teems baissa vers elle son nez fin d'une manière qui indiquait clairement qu'il était bien trop occupé pour être dérangé par des enfants.

— « Je l'ai avec moi pour quelques jours seulement, » expliquai-je, « pendant que ma sœur est partie. »

A la manière d'un enfant, la petite « Alice » fut immédiatement attirée par les septs nains qui se tenaient là en ligne, attendant d'être transportés à l'étalage dans la vitrine. Elle toucha l'étoffe de leur costume, fit une remarque sur leur petit chapeau, et attacha une attention particulière à leur visage peint. Puis elle alla s'asseoir à côté d'une boite vide, toute décorée, qui était aussi destinée à faire partie de l'étalage.

Pendant l'heure du repas je l'emmenai à toute allure dans un magasin à quelque distance de là et je lui achetai les étoffes qu'elle me montrait, en même temps que des ciseaux, des aiguilles, du fil et quelques autres articles, puis je la ramenai chez moi en taxi et la laissai là à ses préparatifs.

Elle revint avec moi l'après-midi suivant, un sac bourré en bandoulière. Les nains et la plupart des autres sujets avaient été déjà mis à la place qui leur avait été réservée dans la vitrine où Mr Teems était en train de pérorer.

J'apportai le reste de l'étalage — jouets, poupées, boîtes décorées et vides de toutes tailles, ballons en caoutchouc gaiement peints — et les disposai sous l'arbre selon le graphique de Mr Teems. Quand tout fut définitivement en place, Mr Teems resta seul dans la citadelle pour donner à la scène sa touche finale, l'étalage de un million de dollars de bijoux, après quoi les portes d'acier furent verrouillées et fermées à double tour et la clef re-

mise à un représentant de la compagnie d'assurances.

Avec l'aide de Robbie, mon jeune assistant, je débarrassai la réserve des gravats qui s'y étaient accumulés pendant les derniers jours de fièvre, jetai les débris dans l'incinérateur qui occupait le mur du fond, l'allumai, établis un courant d'air, et fermai la porte de fer. Puis je me lavai les mains et me rendis à la cafeteria, de l'autre côté de la rue.

A vingt heures, Mr Teems et moi, avec une demi-douzaine d'autres employés du magasin, nous étions rassemblés dans la rue, à l'extérieur de la vitrine protégée par un rideau. Un vent d'hiver s'était levé, et de petits flocons de neige s'éparpillaient sur le sol.

Mr Teems fit un signe au préposé à la porte qui fit un signe au préposé du magasin qui, à son tour, fit un signe à un autre préposé qui appuya enfin sur un bouton pour mettre en branle le lourd rideau de fer. Le reste du groupe émit une respectable série de « oh » et de « ah » pour satisfaire la vanité de Mr Teems à mesure que l'étalage était lentement dévoilé à tous ceux qui voulaient bien le contempler.

Au centre de la scène faiblement éclairée il y avait l'arbre de Noël avec des jouets et des boîtes arrangés à son pied. Sur le côté droit, au fond, il y avait une porte au-dessus de laquelle avait été peint le mot *atelier*. Un nain avançait d'un pas saccadé le long d'un rail caché. Dans ses mains tendues il tenait une boîte en velours contenant un solitaire et un diadème incrusté de diamants, inclinée de façon que les spectateurs dans la rue puissent en avoir une vision parfaite. Après avoir parcouru toute la longueur de la vitrine, le nain s'arrêtait devant un énorme Père Noël qui remuait trois fois la tête en signe d'approbation. Puis, tournant sur lui-même et suivant un autre rail caché, le lutin disparaissait derrière l'arbre de Noël, manifestement pour envoyer le cadeau vers sa destination.

Un autre nain puis un troisième suivaient à intervalles réguliers, chacun proposant un cadeau scintillant à l'approbation mécanique du Père Noël, jusqu'à ce que les sept aient parcouru le trajet. Et la scène recommençait alors.

Des poupées mécaniques étaient assises çà et là, mais elles ne faisaient guère plus que remuer la tête d'un côté et de l'autre en clignant leur œil de verre.

Dominant le tout : l'étoile au sommet de l'arbre. Au centre de sa surface de velours, il y avait un rubis rouge-sang. Entourant le rubis, un cercle de saphirs, et s'étendant à partir du cercle en chacune des cinq pointes de l'étoile, trois rangées convergentes de diamants en dégradé. L'autre face de l'étoile était à peu près identique. Des lumières rouges et bleues dissimulées étaient braquées sur l'étoile de telle sorte que, au fur et à mesure qu'elle tournait lentement sur son axe, présentant d'abord un côté puis l'autre, les milliers de facettes des pierres agglomérées inondent la scène d'une pluie scintillante de

lumières réfractées qui retombaient par-dessus les pierres dans l'arbre et dans les mains des nains.

Oui, c'était un étalage étincelant et coûteux, et nous serrâmes tous, chacun à notre tour, la main de Mr Teems, ce génie, en bavant nos félicitations.

Une fois dégagé de la foule qui s'était rapidement rassemblée, je relevai le col de mon manteau, rabattis le bord de mon chapeau, avançai dans le vent et entrai dans le premier cinéma qui se présentait.

Environ trois heures plus tard, j'étais assis près des larges baies d'une cafeteria, une tasse de café et un journal plié sur la table devant moi, jouissant d'une vue parfaite sur l'étalage de Tafney, juste de l'autre côté de la rue.

Il était à présent près de minuit, l'orage était devenu un petit peu plus fort, et il n'y avait que quelques passants attardés dans la rue. De temps en temps, il s'en trouvait un pour accorder à l'étalage de Tafney l'attention qu'il avait bien mérité.

J'allumai une cigarette, sirotai mon café, dépliai mon journal, et j'attendis là, aussi excité que le producteur d'un grand spectacle de Broadway le soir de la première.

Tout à coup, et sans préliminaires, le couvercle d'une grande boîte à cadeau se releva et une figure de lutin apparut. Le personnage portait le même genre de costume que les nains mécaniques et avait le même visage peint et le même nez pointu. Il resta figé et immobile quand quelqu'un s'arrêta pour admirer la vitrine.

Je regardai très vite autour de moi. Il y avait seulement un autre client assis près de la vitre, un livre ouvert devant lui sur la table. Il était extrêmement douteux qu'il fût même conscient de l'existence de l'étalage Tafney.

Mon regard se reporta vers la scène. Le badaud était parti, et le lutin était maintenant sorti de la boîte et marchait d'un pas mécanique saccadé, le long du rail caché, vers le Père Noël, en apparence exactement comme un des nains. Il ne s'arrêta pas pour recevoir l'approbation du Père Noël, mais fit un demi-tour très bref et disparut derrière l'arbre de Noël.

Je voulais rire mais je me retins. Je savais ce qui allait arriver aux bijoux de chaque nain quand il serait hors de vue derrière l'arbre, de sorte que je ne fus pas surpris quand, le cycle commençant à se répéter, la boîte à cadeau dans les mains de chaque nain sortant de l'atelier apparut fermée... et vide.

Mais par contre je fus surpris quand l'un des nains quitta le rail d'une démarche saccadée, alla se mettre sous l'arbre, et fit un demi-tour pour faire face à la rue. Je n'arrivais plus à distinguer le réel de l'irréel.

Trois femmes, emmitouflées dans des manteaux de fourrure, s'étaient arrêtées pour admirer l'étalage. Une voiture de police passa lentement sans s'arrêter ni changer de direction. Personne n'accordait une attention particulière au lutin qui faisait maintenant partie du décor, la tête se

balançant d'un côté à l'autre à la manière d'un automate, un œil se fermant et se rouvrant de temps en temps en un clignement mécanique.

Oui, Minneta, La Poupée Vivante, était vraiment en train de donner la plus belle représentation de sa carrière !

Quand les trois femmes se furent éloignées, Minneta rentra en action. Elle semblait mue par un dispositif interne d'engrenages. En quelques minutes, les articles qui se trouvaient sur les branches basses de l'arbre — colliers, broches, bagues, montres ornées de diamants — eurent disparu dans les poches dissimulées de son petit costume.

Ensuite, lentement et avec des gestes mécaniques, se figeant sur place quand quelqu'un passait ou s'arrêtait devant la vitrine, elle commença à gravir tout doucement la pyramide de boîtes décorées près de l'arbre. Comme elle s'approchait du sommet, je retins mon souffle. C'était la scène finale du drame, le point culminant de la production. Là, devant les yeux de tout le monde, le plus audacieux vol de bijoux de tous les temps était en marche, un vol qui resterait dans les annales comme un classique et brillant chef-d'œuvre de mystère.

Une main de poupée se tendit vers l'étoile et marqua un temps d'arrêt. Le visage d'elfe était tourné juste dans ma direction, et je suis sûr d'avoir vu un œil se fermer en un clignement diabolique. Puis la main détacha l'objet convoité de son axe, et la tourbillonnante pluie de neige de lumières bigarrées cessa brusquement.

Je jetai un coup d'œil rapide autour de moi et mon cœur s'arrêta tout à coup de battre. L'homme au livre avait choisi ce moment précis pour lever les yeux de sa lecture. Je ne pouvais pas voir son visage, mais d'après l'inclinaison de sa tête il semblait impossible qu'il ne se fut pas rendu compte d'un changement dans la scène de l'autre côté de la rue.

J'attendis, puis mon souffle retenu se libéra de nouveau en un long et frémissant soupir tandis que l'homme tournait soigneusement une page et baissait lentement la tête vers son livre.

Deux minutes plus tard le lutin était retourné dans sa boîte, et le couvercle rabattu.

Je me levai tout engourdi de ma table, les jambes presque paralysées par la tension à laquelle j'avais été soumis. Je n'avais maintenant rien de plus à faire que de reprendre mon travail le lendemain matin à l'heure habituelle. A ce moment-là le vol aurait été constaté, il y aurait une enquête, une certaine confusion. Je n'aurais qu'à me mêler à l'agitation générale et, au moment propice, qu'à faire réapparaître tout naturellement ma « nièce » à mes côtés, son sac rempli suspendu à son épaule. Je la prendrais alors très affectueusement par sa petite main et l'emmènerais gentiment. Et ce serait tout.

Mais cela ne se passa pas tout à fait ainsi. Quand je passai devant la vitrine le lendemain matin, je vis que les rideaux avaient été tirés, ce qui voulait dire, bien

entendu, que le vol avait été découvert. Mais quand j'entrai dans le magasin, il n'y régnait aucune effervescence, aucune confusion. Les portes d'acier de la vitrine étaient à moitié ouvertes, et un policier en uniforme se tenait tranquillement près d'elles. Il y avait quelques employés par-ci par-là, le visage pâle et les traits tirés, la tête basse. Exactement comme si un enterrement était en train de se dérouler.

Miss Prentis, du rayon bonneterie, m'aperçut et accourut vers moi, en se tordant les mains. « Oh ! Mr Jones ! » sanglotait-elle. « Il est arrivé quelque chose de terrible ! La vitrine ! Les bijoux ! Disparus ! Envolés dans les airs ! »

Je laissai mon visage exprimer ce que j'espérais être la quantité adéquate de stupéfaction et d'intérêt compatissant.

» La ronde de police a vu qu'il y avait quelque chose de pas normal ce matin très tôt dans la vitrine et ils ont appelé Mr Teems et les gens de la compagnie d'assurances, et il y a eu une enquête très minutieuse et... »

— « Le voleur ! » dis-je, interrompant son bavardage. « Ont-ils pris le voleur ? »

— « Le voleur ? Mais voyons, Mr Jones, vous savez bien que personne ne pouvait entrer ni sortir de cette vitrine ! Et les bijoux ont disparu ! Exactement comme... comme par enchantement ! »

Eh bien, tout allait bien jusque là. Du moins Minneta n'avait-elle pas été découverte jusqu'à présent. A présent tout ce que j'avais à faire était de me débarrasser de Miss Prentis et d'attendre le moment opportun.

Je me dirigeai vers les portes d'acier, Miss Prentis sur les talons. Le policier s'écarta et un bref coup d'œil me fit comprendre clairement pourquoi il n'avait même pas essayé de m'arrêter. Ce qui avait été une scène de beauté n'était plus maintenant qu'une vision de champ de bataille. Le sapin était couché sur le flanc, deux nains gisaient lamentablement, la porte de l'atelier avait été complétement arrachée, le Père Noël avait disparu, et presque tous les cadeaux sous l'arbre — y compris une certaine grande boîte — manquaient. C'était comme si un ouragan avait dévasté les lieux. Je sentis un frisson de crainte me traverser le corps.

— « Mr Teems ! Pauvre homme ! » C'était Miss Prentis de nouveau. Elle avait passé la tête à la porte. « Il est entré dans une colère ! Il s'est arraché les cheveux ! Il s'est mis à hurler ! Il a tout déchiré ! Il a tout emporté ! »

Je me retournai vivement, en la renversant presque. « Où les a-t-il emmenées ? Où a-t-il emmené toutes les boîtes ? »

— « A la réserve, » dit-elle en se débattant pour retrouver son équilibre. « Il a tout emmené là et... »

Je me dirigeai vers la réserve. Peut-être les choses s'étaient-elles bien passé après tout.

« Et il les a jetées dans l'incinérateur ! »

Je m'arrêtai net et fis un demi-tour.

— « Il a fait *quoi* ? »

— Pauvre homme ! » Miss Prentis leva les deux mains vers les tempes. « Il était absolument privé de raison, un véritable fou ! Tout dans l'incinérateur ! Ils l'ont emmené en ambulance il y a tout juste quelques minutes. Dans un état de choc complet... »

Je n'écoutais plus. Je me précipitai au fond du magasin, poussai la porte de la réserve et me ruai à l'intérieur. Le sol était jonché d'aiguilles de pin, de paillettes, de quelques morceaux de papier et de ruban. Rien d'autre.

Je bondis vers la porte de l'incinérateur et l'ouvris violemment. Une rafale de flammes me rugit au visage. Je claquai la porte. Soudain la pièce pencha dans une direction, mon estomac dans une autre, et j'allai en titubant m'appuyer contre un mur.

Je fus finalement vaguement conscient d'avoir traversé le magasin à tâtons pour me retrouver dans la rue.

— « Pauvre homme ! » disait quelqu'un pendant que je sortais. C'était probablement Miss Prentis. « Je ne sais pas ce que nous allons tous devenir ! »

Chez moi j'ouvris une bouteille de gin, m'assis sur le divan, et perdis mon regard dans le vague. Finalement, je me retrouvai contemplant le vêtement de soie étalé sur le divan à côté de moi. Je le pris, trouvai la petite valise et y jetai le vêtement, en même temps que quelques autres pièces et quelques morceaux d'étoffe qu'elle avait laissés là. Je fourrai la valise sous le divan, hors de vue. Tôt ou tard, il faudrait que je m'en débarrasse. Je me demandai combien de temps passerait avant que quelqu'un découvre sa disparition et se mette à sa recherche. Elle avait parlé d'un frère.

Je ne quittai pas l'appartement de deux jours, sauf le temps d'aller acheter un journal et faire une nouvelle provision de gin.

Les journaux avaient consacré à cette affaire presque la moitié de la une. Une fortune en bijoux disparaît pendant que des badauds sont entrain de regarder et que des voitures de police font leur ronde ! Le crime parfait ! Et Mr Teems, en observation au City Hospital, avec dépression nerveuse probablement...

Je jetai le journal sur le divan. Que Mr Teems aille au diable ! Ce vaniteux qui ne valait rien. Rien du tout !

Il se passa presque deux semaines avant que je puisse me forcer à retourner travailler dans ma salle de stocks, et même alors je ne pouvais plus regarder dans la direction de l'incinérateur.

Heureusement, il y avait beaucoup de travail en cours. Robbie avait pris du retard pendant mon absence, et le tableau d'affichage était rempli de demandes des différents services. J'en pris une, puis je choisis une boîte et me mis au travail.

— « C'est moche ce qui est arrivé à Mr Teems, » dit Robbie, qui tapait à coups de marteau sur une caisse derrière moi.

Je ne répondis pas. Je m'en fichais de ce qui était arrivé à Mr Teems, aussi longtemps que cela allait mal.

« Dépression nerveuse. Les mé-

decins lui ont ordonné de prendre un repos complet, loin de tout, quelque part dans un endroit ensoleillé. »

Rien ne pouvait m'être plus égal.

« Quelques-uns d'entre nous sont allés à l'aéroport la semaine dernière pour son départ pour Mexico, » poursuivit Robbie. « Il était avec son petit neveu. »

Mon marteau s'arrêta en l'air.

« Un joli petit gosse, ce neveu. Une vraie poupée. »

J'avais cessé d'écouter. Mon cerveau s'était transformé en maison de fous remplie d'un tumulte de questions.

Que ferait un grand vaniteux à la première de son chef-d'œuvre ? Rentrerait-il tranquillement chez lui se mettre au lit ? Ou bien resterait-il dans la rue à surveiller les réactions émerveillées des passants ? Et le déroulement d'un certain drame remplirait-il tout à coup son être égoïste de cupidité et d'avarice ?

Mr Teems avait-il été réellement pris d'une crise dans le magasin le lendemain matin ? Avait-il réellement tout jeté dans l'incinérateur ?

Ou bien Mr Teems avait-il provoqué délibérément une certaine confusion pendant laquelle il avait soigneusement vidé le contenu d'une grande boîte à cadeau, menacé ce contenu de le dénoncer, fait une rapide transaction, et laissé le contenu s'éclipser tranquillement par la porte du fond de la réserve ?

Je m'assis lentement sur le bord d'une caisse d'emballage et laissai glisser le marteau de mes doigts. Je secouai la tête, soupirai, et regardai la porte fermée de l'incinérateur. Il était tout à fait possible que je ne sache jamais vraiment...

Traduit par : Maxime Didier Barrière.
Titre original : The living Doll.



A table !

par Betty Ren Wright

La journée avait commencé comme toutes les autres, bien que ce fût une journée spéciale puisqu'elle marquait un anniversaire. Aucun mauvais présage n'était venu l'assombrir. Mrs. Conroy savait bien qu'elle avait tendance à voir les choses en noir, mais elle s'efforçait honnêtement de ne pas donner libre cours à ses sombres pensées et, par cette belle matinée ensoleillée, elle croyait y être parvenue.

— « Qu'est-ce que vous diriez d'un d î n e r d'anniversaire, ce soir ? » demanda-t-elle au petit déjeuner. « Une petite fête à trois pour célébrer cet événement ? » Tout en parlant, elle tournait et retournait entre ses doigts son coquetier et son rond de serviette. Ces objets, qui faisaient partie de sa vie passée, constituaient pour elle de véritables talismans dont le simple contact devait lui porter bonheur.

Posant sa tasse de café sur la table, Tony lui adressa le sourire circonspect que, pensait-elle, il réservait pour elle seule. Mrs. Conroy accueillit ce sourire avec un mélange d'irritation et de joie : il prouvait en tout cas que Tony ne se désintéressait pas complètement des sentiments de sa mère.

— « Ce serait épatant, maman. Seulement, voilà... Tina et moi avions l'intention de sortir ce soir. C'est notre premier anniversaire de mariage, tu sais, et... » Il regarda avec espoir le journal derrière lequel, de l'autre côté de la table, se cachait le visage de Tina. Mais ce journal déployé semblait dire : *Ne me demande pas mon avis. Nous avons fait nos projets ; à quoi bon en discuter ?*

Mrs. Conroy serra convulsivement les doigts de son fils, qui avait posé sa main sur la sienne. Il y avait des moments, comme celui-ci, où elle se sentait trop seule — où le coquetier, le rond de serviette, le bureau en noyer, la couverture de laine, toutes ces petites choses qui avaient fait partie de sa vie d'autrefois ne lui étaient plus d'aucune utilité. Elles appartenaient à une autre femme, une femme qui avait eu un mari, un petit garçon, un vieux chien amusant, un foyer agréable et bien à elle. Mais cette femme avait eu des malheurs : Joe, son mari, était mort après une coûteuse et pénible maladie ; le chien était mort aussi ; la maison avait été vendue et, désormais, c'était Mrs. Conroy qui vivait à la place de cette femme.

— « Une autre fois, maman, si tu veux. Nous ferons un bon petit dîner et, ensuite, nous irons au spectacle. Qu'est-ce que tu en penses ? »

Elle approuva de la tête. C'était



le moment de se montrer compréhensive. Le docteur lui avait dit souvent que tout irait mieux si elle apprenait à maîtriser ses sentiments. Cependant, malgré elle, ses yeux se mouillèrent de larmes et sa tasse de café heurta violemment la soucoupe.

Tony retira brusquement sa main de la sienne en s'écriant : « Allons bon ! Voilà que tu recommences à pleurer ! »

Mrs. Conroy se mit à trembler en entendant le vacarme qui suivit cette explosion de colère : bruit de pas furieux dans le couloir, claquements de portes... Une fois de plus, elle n'avait pas su se dominer et, avec les meilleures intentions du monde, elle avait gâché cette journée qui aurait dû être pour tous les trois une journée de fête. Et que se passerait-il si, dans sa colère, Tony traversait la rue sans regarder ? Ou s'il conduisait trop vite ? S'il avait une discussion avec son directeur ? Si...

Le journal s'abaissa lentement et Tina adressa à sa belle-mère un long regard en demandant : « Vous êtes contente de vous ? »

Dans l'intimité de sa petite chambre, entourée de ses objets familiers, Mrs. Conroy attendit la fin de la journée. Le médecin n'aurait pas approuvé cette attitude. Il lui avait donné l'adresse de plusieurs agences qui avaient besoin d'une aide bénévole, en l'exhortant vivement à « prendre une activité ». Rester chez elle en proie à ses idées noires ne lui valait rien, avait-il expliqué. Mais il ne mesurait pas la profondeur de son désespoir ni l'inexprimable lassitude dont souffrait Mrs. Conroy et qui rendaient ces conseils ridicules. Elle était malade ; elle le savait bien, et elle savait aussi que, dans l'intérêt de Tony, elle devait s'efforcer d'aller mieux. Mais, pour aller mieux, il lui fallait d'abord comprendre ce qui se passait en elle.

Ces idées noires dont elle était la proie se comportaient comme des animaux hargneux, montrant les dents, prêts à la dévorer. Puis ils retournaient dans l'ombre où ils dormaient, grossissaient, se préparaient pour la prochaine attaque. Elles étaient plus fortes qu'elle-même, ces colères, ces haines, ces frayeurs animales que le docteur lui conseillait d'apprendre à dompter. Peut-être, si elle y pensait assez longtemps, avec persévérance, parviendrait-elle à leur échapper. Là, dans cette chambre qui était la sienne, du moins en partie, peut-être trouverait-elle la solution.

En bas, la sonnerie du téléphone retentit ; l'aspirateur se tut et Mrs. Conroy se représenta Tina, assise dans le grand fauteuil près du téléphone, les jambes repliées sous elle, souple comme une enfant. La vieille dame demeura immobile, retenant son souffle, sachant bien qu'elle n'aurait pas dû écouter.

La voix de Tina n'était qu'un murmure. Consciente de commettre une faute, Mrs. Conroy se leva et alla, sur la pointe des pieds, ouvrir la porte. Puis elle se mit à ranger des affaires dans la commode car elle ne pouvait supporter de rester derrière la porte à écouter.

La conversation n'était pas difficile à suivre, même lorsqu'on n'en entendait que la moitié. Ce n'était pas la première conversation de ce genre que Mrs. Conroy surprenait.

— « ...Hmm... Bien sûr... Naturellement, elle va bien... Dans sa chambre... Je ne sais pas, nous n'en avons pas parlé, Tony... »

Maintenant, le ton allait monter au fur et à mesure que Tina se rendrait compte, avec colère, de la façon dont les choses se passeraient. Mrs. Conroy pouvait suivre le cours des pensées de sa belle-fille d'après chacune des inflexions de sa voix. Elle passa les doigts sur le portrait de son mari, sur le plat de faïence, sur le miroir cerclé de nacre. Elle savait ce qui allait venir à présent.

— « ...Mais oui, je veux *vraiment* sortir. Il y a un mois que nous l'avons décidé ! » Il y eut une pause suivie d'un soupir très facile à interpréter. Puis la voix de Tina reprit : « Oh, ne te tracasse pas ! Inutile d'en dire davantage : je sais où tu veux en venir et je sais très bien ce que nous ferons... Je l'ai compris dès qu'elle a parlé de sa petite soirée... Mon Dieu, Tony, j'aimerais tant que tu deviennes adulte ! »

Il y eut un long silence, suivi — oui, c'était bien cela — d'un sanglot. Les larmes avaient toujours eu un grand pouvoir sur le père de Tony et Mrs. Conroy se demanda si son fils y était également sensible. (Elle alla jusqu'à se demander si Tina n'avait pas pleuré pour qu'il l'épousât.) Elle attendit, la main posée sur le plat de faïence, en priant tout bas : « *Mon Dieu, faites qu'il sache lui résister ! Ce n'est pas pour le dîner d'anniversaire : Ça n'a pas tellement d'importance, au fond. Mais, je vous en prie, faites que ce soit lui qui ait le dessus !* »

— « Oh bon... très bien... » reprit la voix. « Non, chéri, ça va... Seulement, j'en ai assez... Oui... » Puis, dans un murmure : « Oui. »

C'était fini.

Merci, ô mon Dieu, merci, pria Mrs. Conroy. Elle alla s'asseoir au pied de son lit, les mains pressées contre ses genoux. Elle avait gagné : son fils l'aimait et l'aimerait toujours. A chaque nouvelle épreuve, son cœur fléchissait, elle était prise de doutes ; et puis, comme par miracle, son fils bien-aimé lui était rendu. *Je ne suis pas digne de lui,* pensait-elle, *non, je ne suis pas digne de lui.*

Elle se représenta la façon dont se déroulerait la soirée. Tous trois devraient, bien entendu, se mettre sur leur trente-et-un puisqu'il s'agissait d'une fête. Au repas, il y aurait d'abord une soupe délicieuse dont Mrs. Conroy tenait la recette de sa mère ; puis du homard, des asperges, une salade bien assaisonnée. Mrs. Conroy se voyait déjà servant à table, s'occupant des deux jeunes gens, aux petits soins pour eux puisque c'était *leur* fête. Ils seraient contents d'être restés à la maison, même Tina qui ne voulait jamais reconnaître quand elle avait tort. Ce serait une soirée dont ils se souviendraient toute leur vie...

Il y eut un coup frappé à la porte, puis celle-ci s'ouvrit brusquement et Tina entra, les joues roses d'excitation.

— « Nous devons avoir une pe-

tite conversation ensemble, Mère, » dit-elle. « Il le faut. »

— « Asseyez-vous, » répondit Mrs. Conroy en désignant d'un geste timide le fauteuil placé près de la fenêtre. « Je réfléchissais, » ajouta-t-elle.

Tina ne bougea pas. « Je l'aurais parié, » dit-elle d'un ton dur, « et je parierais que je sais à quoi vous pensiez. Vous avez entendu le coup de téléphone de Tony. Vous écoutiez : n'essayez pas de le nier, et vous savez qu'il veut rester à la maison ce soir parce que vous l'avez proposé. Eh bien, moi aussi j'ai réfléchi. A la fin de notre première année passée ensemble, je me rends compte que nous ne sommes pas mariés, pas *vraiment*, du moins. Et, si la première année s'est passée de cette façon, que seront les autres ? »

Mrs. Conroy frissonna. Elle n'avait pas d'endroit où se réfugier, aucun moyen d'échapper aux paroles destructrices de Tina. Comprendre, avait dit le médecin. Essayez de comprendre, et tout ira bien. Comprendre...

— « Que me voulez-vous ? » demanda-t-elle. « Que voulez-vous que je fasse ? »

Tina hésita et, un instant, Mrs. Conroy espéra que ce qu'elle avait craint n'allait pas se produire. Les battements de son cœur se calmèrent. Mais elle s'était réjouie trop vite.

— « Je veux que vous partiez, » prononça lentement Tina. « Je suis désolée : c'est affreux à dire, mais je veux que vous alliez vivre ailleurs et que vous nous laissiez seuls. Et c'est aussi ce que veut Tony. »

Elle aurait pu tout pardonner, excepté ces derniers mots. Tina se sentait peut-être fatiguée ; elle était de mauvaise humeur parce qu'on avait bouleversé ses plans ; Tony la gâtait parce qu'elle était jeune et jolie. Mrs. Conroy acceptait tout cela. Mais, que sa belle-fille vînt lui dire qu'elle parlait aussi au nom de Tony, c'en était trop. Elle ne *voulait plus* vivre avec eux — elle ne voulait plus *vivre* tout court. C'est ce qu'elle avait dit au docteur la première fois qu'elle était allée le voir, et ce que toute son attitude n'avait cessé de lui répéter malgré les paroles d'encouragement qu'il lui avait prodiguées. En fait, elle avait toujours eu la certitude que Tina chercherait à la faire partir.

Et j'aurais quitté la maison bien tranquillement si elle n'avait pas dit cela au sujet de Tony, pensait Mrs. Conroy en versant une cuillerée d'oignons hachés dans la soupe. *J'aurais pris une chambre quelque part. Mais, maintenant ? Ce sera différent. Pendant tout le reste de sa vie, en pensant à moi, elle se rappellera quelle chose terrible elle m'a obligée à faire. Et Tony...* Mrs. Conroy avait presque envie de sourire à la pensée non pas que Tony éprouverait de la peine de sa mort, mais qu'il saurait par la faute de qui il n'avait plus de mère.

Elle prit dans la poche de son tablier la boîte de pilules, incolores, inodores, qu'elle avait utilisées pour mettre fin aux souffrances du chien lorsqu'il était tombé malade. *Quelles drôles de petites pilules* ! se dit-elle. Puis tout se mit à tourner autour d'elle et la cuisine lui parut devenir sombre. Com-

me c'était étrange qu'une seule petite pilule blanche eût le pouvoir de réduire au silence tous les animaux furieux qui luttaient en elle.

La soupe était prête. Dans le salon, où la radio jouait en sourdine, elle entendait les voix joyeuses de Tony et de Tina. Mais ils faisaient seulement semblant d'être gais, bien sûr : Tony devait savoir maintenant ce qui s'était passé l'après-midi. Il ne dirait rien ; il essayerait de faire entendre raison à Tina plus tard dans la soirée. Et demain... Mais, demain, il serait beaucoup, beaucoup trop tard... *C'est bizarre,* pensa Mrs. Conroy, *mais je suis contente. J'imagine que je dois être trop lasse pour lutter.*

Elle lissa ses cheveux et se dirigea vers la porte pour appeler les deux jeunes gens. Tony parlait. On distinguait bien le son de sa voix malgré la musique de danse.

— « ...Pas de cette façon, » disait-il. « J'aurais préféré que tu me laisses faire. Moi non plus, je ne veux pas qu'elle reste ici... Je sais bien qu'elle t'a rendu la vie impossible. Mais, tout de même, nous aurions pu trouver un moyen plus délicat de le lui dire... »

La main sur la poignée de la porte, prête à ouvrir, Mrs. Conroy attendait que les bêtes hurlantes qui peuplaient son esprit se fussent calmées. Mais elles étaient déchaînées, ce soir, ces bêtes impitoyables. Mrs. Conroy ne put en supporter davantage. *Je le hais,* pensa-t-elle. *Mon Dieu, maintenant, je les hais tous les deux !*

Les hurlements s'étaient tus ; les bêtes, à petits bonds, s'étaient éclipsées : Mrs. Conroy retourna à son fourneau, se déplaçant avec soin car le moindre mouvement brusque aurait pu troubler ses projets. Lentement, elle versa la soupe dans la charmante vieille soupière qui lui venait de sa mère. Puis elle prit la petite boîte dans la poche de son tablier, l'ouvrit et fit tomber les pilules — six en tout — une à une dans la soupière. Elles disparurent dans les profondeurs dorées et fumantes.

Mrs. Conroy prit la soupière à deux mains et entra dans la salle à manger. « A table, mes enfants, » dit-elle d'une voix calme, « la fête va commencer ! »

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : Animals : black and leaping.



A trop pomper...

par L. Oliver

ILLUSTRÉ PAR MICHEL DESIMON

BART FARNSWORTH secoua la clé de tirage de la cheminée de la chambre à coucher, la maudissant doucement. Après tout, c'était de sa faute à lui si le vieux tuyau fonctionnait mal, mais un homme ne dépense pas d'argent pour une maison qu'il est sur le point d'abandonner.

« Cette vieille bicoque va vous griller autour un de ces jours, » lui avait dit le fumiste, « à moins que vous acceptiez de dépenser deux, et peut-être trois mille dollars pour ces cheminées. » Curieux comme cette simple remarque avait pu pousser Bart à agir. Et puis aussi ce qu'avait dit



Jane : « Pourquoi divorcerai-je d'avec Chet ? Il ne m'achète peut-être pas de visons, mais si j'attends que toi tu dévalises la banque, je serai trop vieille pour les porter. »

C'était ces deux remarques-là qui, il y avait de cela un an déjà, l'avaient décidé à agir. Le fumiste quittait à peine la maison cet après-midi d'automne que Bart s'était mis à exercer ses talents sur les livres de la banque. Et maintenant la petite pile de papiers brûlait joyeusement. Bart souriait en regardant disparaître sous ses yeux les preuves de ses malversations.

Cela avait été presque trop facile, parce qu'il avait mis un point d'honneur à soigner chaque détail. En même temps qu'il faisait ses coupables prélèvements à la banque, réinvestissant discrètement le capital ailleurs, il se faisait élire trésorier municipal. De cette façon il était en mesure de dévaliser non seulement la Banque de Farnsworth mais aussi Bayton Village. Il était venu à bout de ces deux tâches avec brio.

Les pertes de la Banque ne seraient pas découvertes avant l'arrivée du Commissaire aux Comptes de l'Etat ce qui ne se produirait pas avant les cinq prochaines semaines. Le bilan complet des pertes de la commune serait très certainement découvert au même moment. Et quel bilan ! Car, en donnant à son acte de la prévoyance, il s'était arrangé pour faire anticiper le nouveau versement au Collège. Tout l'argent des coffres — pour lui tout seul ! Afin de prévenir la moindre critique ouvertement mal intentionnée il s'était même opposé avec succès à l'installation du réservoir d'eau que la ville avait décidé de construire l'été précédent.

— « On ne peut faire fonctionner correctement un système de lutte contre l'incendie avec une citerne à pompe montée sur camion, » avait avancé Mac Donohue, le chef des pompiers. « Pensez qu'on doit retourner à la crique pour refaire le plein de cette citerne toute rafistolée au moins une demi-douzaine de fois à chaque incendie. »

— « Ouais, c'est bon pour toi, Bart, » avait renchéri Pete Smith. « Tu as un réservoir d'eau derrière chez toi, mais sans canalisation ni bouches d'incendie, ce serait aussi bien pour nous autres de faire la chaîne avec des seaux. »

Mais quand on était passé au vote immédiatement mais avec augmentation des impôts ou ajournement de la question, Bart l'avait emporté. Les travaux d'adduction d'eau du village attendraient et les fonds communaux resteraient intacts — pour lui seul !

Ainsi Barton Farnsworth pouvait maintenant disparaître de Bayton Village pour céder la place quelque part ailleurs au riche Martin Craig vivant dans l'opulence en compagnie de sa ravissante et blonde épouse.

Il sourit en regardant sa montre : cinq heures et quart. Vendredi après-midi. A cinq heures et demie, Jane franchirait la porte de la maison mitoyenne après

avoir laissé un mot à Chet pour lui dire qu'elle avait reçu un appel urgent de sa sœur, Marge, que les enfants étaient malades et qu'elle partait aider Marge pour le week-end. Avec de la chance, Chet ne soupçonnerait rien avant dimanche dans la nuit. A ce moment-là, Bart et Jane auraient quitté le pays. Il avait pensé à tout.

Il grimaça légèrement quand il vit Jane fermer la porte à l'arrière de sa maison et commencer à traverser la cour. Elle avait quinze minutes d'avance. Il était nerveux sans raison. Il plaça un écran devant la cheminée et se prépara à aller à la rencontre de Jane. Il fit une pose à la porte, revint vers une commode et en sortit un petit revolver avant de quitter la chambre à coucher. Il descendait les escaliers au moment où elle faisait irruption par la porte de derrière.

— « Bart ? » Le soleil de cette fin d'après-midi mettait des reflets dans ses cheveux blonds.

— « Tu es en avance, chérie. »

— « J'ai téléphoné à Chet, je savais qu'il appellerait chez Marge si je me contentais de lui laisser un mot.

— « Pour l'amour de Dieu, bon sang, je t'avais dit... »

— « Nous n'avons pas le temps de discuter. Il a insisté pour venir me chercher à la maison et venir me conduire là-bas. »

— « Tu aurais dû l'en empêcher. »

— « Nous devons partir tout de suite. J'ai laissé un mot disant que le mari de Marge venait me chercher. »

— « Oh, ce que tu peux être stupide. »

— « Ne te mets pas en colère contre moi, je t'en prie. J'ai si peur, Bart. »

— « Chérie ! » Il la serra dans ses bras. Elle était la seule chose qui pouvait faire fondre sa froideur. Il l'embrassa rapidement, puis plus lentement. L'attente avait été si insupportablement longue. Tout était si proche. Avant de relâcher son étreinte, il entendit prononcer son nom.

— « Bart ! Bart Farnsworth ! » C'était la voix de Chet, forte et toute excitée.

— « Bart, il arrive ! »

— « Tais-toi. Il ne peut pas être au courant. »

— « J'avais peur qu'il devine. Il avait des doutes. »

— « Reste ici. Je vais m'en occuper. »

Il réfléchit froidement même quand il entendit Chet heurter violemment la porte, s'engouffrer dans le salon et en ressortir pour appeler en direction du haut de l'escalier. « Bart ! »

Bart s'avança du fond de la maison vers le large hall d'entrée. « Oui, Chet ! »

Celui-ci se retourna, le visage déjà décomposé avant même d'avoir aperçu l'éclat du revolver. Une lueur de saisissement, il n'y eut rien de plus avant que son corps ne se torde sous l'unique impact.

Bart attrapa son trench-coat dans la penderie et en enveloppa l'homme avant que le sang ne touche le tapis. Son esprit allait

très vite. « Jane, monte dans la voiture. Je vais m'occuper de ça. » C'était autant de gagné. Qu'il arrive à se débarrasser du corps de Chet et il se passerait des semaines avant que l'absence de Jane ne soit remarquée. Mais où mettre le corps ? Certainement pas dans la maison. Quand on s'apercevrait de sa disparition à lui, on viendrait perquisitionner chez lui et on trouverait Chet. Mais où alors ?

Le vivier, bien sûr. On avait bien nettoyé une fois le grand bassin ovale tout démodé, le récurant à fond. Mais personne n'irait se préoccuper d'un vivier qu'on était en train de laisser à l'abandon. C'était une chance de plus. L'eau était maintenant sale et couverte de feuille morte. Sans effort apparent, Bart transporta le lourd corps jusqu'à la porte du fond. On ne le verrait pas à travers les arbres. Il y avait deux bancs de métal blanchi tout tarabiscotés sur chaque bord du vivier. Il installa Chet sur l'un d'eux, souleva ses jambes et, avec la ceinture du trench-coat, arrima rapidement mais sûrement le corps au banc. Avec une force qu'il ne se soupçonnait pas, il balança par dessus le bord du vivier le « banc pour amoureux ». Celui-ci coula. Les eaux noires se refermèrent sur lui. Presque aussitôt, la couverture de feuilles commença à se remettre en place. Des mois, peut-être des années, s'écouleraient avant que le vivier, alimenté par les pluies et neiges de l'hiver, révèle son horrible secret.

Bart jubilait. C'était presque trop parfait.

Il rentra en courant dans la maison, fermant toutes les portes. Quant à la porte qui séparait la maison du garage, elle se fermait automatiquement. Il la claqua derrière lui, monta dans la décapotable foncée et sortit du garage. La femme à côté de lui était assise silencieuse, tremblante mais sans larmes, son visage aussi pâle que ses cheveux. Elle était maintenant prise au piège et ne pourrait plus jamais le quitter. Oh, c'était parfait !

Il arrêta la voiture et revint sur ses pas pour baisser la porte du garage. Ne t'énerve pas, aucune raison de te presser, se dit-il. Deux heures pour faire le trajet jusqu'à Chicago et prendre leur avion — largement le temps. Il retourna à la voiture et s'engagea en marche arrière dans le chemin qui contournait la maison. Ce faisant il faillit entrer en collision avec la voiture des pompiers de Bayton qui reculait en sens inverse.

Il bondit de la décapotable en même temps que Mac Donohue et plusieurs pompiers sautaient de l'auto-pompe.

— « Que faites-vous ? Ecartez-vous. J'ai un avion à prendre. » Autant essayer de faire plus de bruit que le vent. Personne n'entendit ni ne répondit.

Deux hommes harnachés se précipitaient vers la maison avec un tuyau d'incendie. Deux autres avaient déjà atteint le vivier avec le tuyau d'alimentation de l'auto-pompe.

— « Ne m'avez-vous pas entendu ? Je vous ai demandé de par-

tir d'ici ! » Le bruit du moteur de l'auto-pompe couvrit sa voix. Il regarda autour de lui. Le chemin ne menait nulle part ailleurs qu'au garage ou au camion.

« Mac ! Pete ! écoutez-moi. »

— « Ne t'énerve pas, Bart. » C'était Pete Smith, surgissant au coin du camion. « Nous allons faire de notre mieux. Tu as une drôle de veine, mon vieux, que Chet ait pu apercevoir les flammes sur le toit depuis la route de sa maison. Ça doit avoir pris dans la cheminée. »

— « Chet ? »

— « Il t'a averti, n'est-ce pas ? Il a raccroché après avoir dit qu'il c o u r a i t ici au cas où tu serais peut-être endormi chez toi. »

— « Chet ! Chet venait parce qu'il avait vu le feu ? »

— « Allons, remets-toi. Je sais bien ce que cet endroit signifie pour toi, mais comme je l'ai dit, tu as de la chance. Nous pourrons la sauver s'il y a assez d'eau dans le vivier. »

Bart sentit le tremblement naître au bout de ses doigts, puis remonter à travers ses mains, le long de ses bras, descendre à travers son corps, jusqu'à ce qu'il soit secoué violemment de la tête aux pieds, son corps tout entier palpitant, battant, cognant au rythme du moteur de la pompe.

Traduit par Claude-Alain Barrière.
Titre original : The glutton.



JE NE BRICOLE PAS

par Jack Dillon

ILLUSTRÉ PAR BERNARD AUJOGUE

« EH bien ? » dit le gros inspecteur.

Je ne savais que répondre. Dans le dernier tiroir de droite de mon bureau, il venait de découvrir le sac à main rouge.

On avait trouvé deux autres porte-monnaie dans mon appartement, disait-il. Il y avait un mois que durait cette vague de vols de sacs à main dans notre bureau. Je les avais à peu près oubliés. A présent j'étais confondu. « Ecoutez-moi... je... je ne comprends rien à toute cette histoire. » Je me sentais devenir cramoisi.

— « Vous avez mené un train de vie un peu au-dessus de vos moyens, n'est-il pas vrai, fiston ? » dit l'inspecteur.

— « Mais bon dieu, c e l a ne prouve rien ! »

— « Vraiment ? »

Je me sentais pris de nausées et je m'assis. Qu'allez-vous faire ? M'arrêter ? »

— « S'il ne tenait qu'à moi, vous seriez déjà à mi-chemin du poste de police, dans une voiture radio. Vous devez avoir un certain succès auprès des donzelles si j'en juge par la façon dont elles vous défendent. »

— « Que voulez-vous dire ? »

Le coin de sa bouche se contracta de dégoût. « L'une d'elles prétend que vous étiez absent du bureau lorsqu'on a volé son sac. Comme si l'on pouvait garder des souvenirs aussi précis à six semaines de distance ! Quoi qu'il en soit, elles ont convaincu votre patron, Holmes, de ne pas ébruiter l'affaire, tant que nous n'aurions pas tiré cette question au clair. »

Je lui lançai un regard de colère. « Personnellement, vous n'avez pas le moindre doute, j'imagine ? »

— « Nous vous a u r o n s, mon petit bonhomme, » dit-il d'un ton désabusé. » Il sortit sans ajouter une parole ni jeter un regard en arrière.

Je demeurai cloué sur mon siège. Un voleur à la tire ! Ce qu'il y avait de pire dans mon cas, c'est que j'avais effectivement vécu au-dessus de mes moyens, mais que je ne pouvais prouver com-



ment. Une vieille amie, aujourd'hui acheteuse dans un grand magasin de San Francisco, m'avait offert une tournée des grands ducs sur ses notes de frais, durant son séjour à New York. Elle serait jetée à la porte, si elle avouait.

Durant tout le reste de la matinée, j'accomplis les gestes de ma profession, mais sans mener à bien une seule opération. Leur conviction était faite. Un comptable de vingt-six ans jouant les playboys avec un salaire de famine ! Que devaient-ils penser de moi ?

Il semblait néanmoins que, jusqu'à présent, l'affaire ne s'était pas ébruitée. Nous avions 150 employés. Toute la matinée, les gens allaient et venaient avec des feuilles de frais à vérifier, des factures et des notes à timbrer et des comptes de dépenses à régler. Ils plaisantaient en passant, comme ils le font toujours, tandis que je sentais mon estomac se nouer, sachant que le scandale éclaterait un jour ou l'autre. En supposant qu'ils ne parviendraient pas à réunir suffisamment de preuves contre moi, je serais de toute façon mis à l'index. Ce qu'il y avait de plus tragique dans cette histoire, c'est qu'un inconnu s'était arrangé pour me faire endosser la responsabilité des vols, pour mieux rester à couvert. Cela signifiait qu'à tout moment la police pouvait tomber sur un indice qui me mettrait la corde au cou pour de bon.

Ce qui me mortifiait le plus, je crois, c'est qu'on ait pu me prendre pour un chapardeur de bas étage. Dieu me pardonne, je n'ai rien d'un voleur, mais si l'envie me prenait un jour de faire main basse sur le bien d'autrui, ce n'est certainement pas sur des sacs à main que je jetterais mon dévolu. Cela vous a un petit air miteux qui vous fait assimiler à un clochard.

C'est à ce moment que l'idée me vint pour la première fois. C'est bien cela que je voulais leur démontrer : tant qu'à être un voleur, que le jeu en vaille au moins la chandelle.

Chose curieuse à constater, votre subconscient ne s'arrête jamais de fonctionner. Je me souvins presque aussitôt d'une aventure qui m'était arrivée plusieurs mois auparavant. Je n'y avais guère prêté attention à l'époque, mais à présent j'étais à la fois fasciné par la preuve qu'elle me permettrait d'administrer et effrayé par l'énormité de l'acte.

Les jours de paye, notre trésorier, Mr. Foster, nous remettait le compte exact de nos salaires sous enveloppe fermée. La veille, il avait prelevé la somme nécessaire à la banque. Pour ce faire, il avait établi un chèque au nom de la société, au bas duquel il avait apposé sa signature, l'avait fait contre-signer par Mr. Holmes et s'était simplement rendu à l'Eastern Exchange Bank où il avait encaissé 13.795 dollars 50.

Supposons, pensais-je, que je pénètre dans le bureau de Holmes et que je dépose cette somme sur sa table ! « Voilà ce que j'appelle voler, Mr. Holmes, » dirais-je. « Si vous cherchez un chapardeur, tournez plutôt vos regards sur un pauvre diable qui se contente de sacs à main ! » Ne

serait-ce pas une bonne leçon à leur donner ?

Ce qui m'effrayait, c'était la facilité de l'opération. Nous étions au 9 février. Le jeudi suivant était le jour anniversaire de la naissance de Lincoln, chômé par la plupart des sociétés, mais pas la nôtre.

Le jeudi était également notre jour de paye, de manière que nous puissions déposer notre argent à la banque le vendredi, au cas où nous aurions des chèques à tirer.

Donc, le mercredi, Mr. Foster allait toucher son chèque à la banque, afin de pouvoir préparer les enveloppes du personnel pour le jeudi midi. Mais si nous avions congé comme les autres sociétés, ne toucherait-il pas le chèque le mardi pour nous payer le mercredi ? Certainement !

Et qui serait chargé d'aller prendre l'argent, si Mr. Foster était immobilisé à son domicile par une indisposition ? Mais son assistant, naturellement, c'est-à-dire moi-même !

Le même après-midi, j'affectai de travailler au-delà de cinq heures. Aucune des filles qui avaient eu vent que les sacs avaient été découverts à mon appartement n'était plus dans le bureau. Lorsque la comptabilité fût pratiquement déserte, je me rendis au coffre et je l'ouvris en répétant, autant que possible, mes gestes habituels, sous le prétexte d'y déposer des documents avant de rentrer chez moi.

Aucun des employés présents n'y prêta attention. Je sortis le chéquier et rédigeai l'habituel chèque de 13.795 dollars 50. Puis avec mon stylo, je copiai la signature de Mr. Foster sur une lettre et enfin celle de Mr. Holmes sur une note de service, en utilisant un stylo à bille. Mes mains tremblaient en refermant le coffre. Maintenant il ne me reste plus qu'à glisser le chèque dans une enveloppe et l'enveloppe dans ma poche, me dis-je. Ce que je fis, mais au cours de l'opération je laissai tomber l'enveloppe. « *Je vais la ramasser, Mr. Tanner,* » dit l'une des dactylos. Je restai bouche bée en la regardant. Elle mit un genou en terre, ramassa l'enveloppe et me la tendit. A ce moment, mes mains tremblaient tellement que je faillis de nouveau la laisser choir, mais je réussis néanmoins à la remercier et à introduire l'objet dans ma poche de veste.

La nuit suivante, c'est tout juste si je pus fermer l'œil. Je me tournai et me retournai dans mon lit si bien que je finis par me lever. Que se passerait-il si l'affaire tournait mal ? Cette idée me donna un goût de cendres dans la bouche. J'irais en prison. Mais je préférais encore le cachot à ce stigmate qui me suivrait toute ma vie. Je ris intérieurement à la pensée que je serais probablement le premier au monde à cambrioler une banque pour éviter la prison ! Et je me rendis compte que toute l'affaire avait été mise sur pieds par l'effet d'une impulsion quasi-irrésistible.

Puis il me vint l'idée de prendre une mesure qui m'innocenterait à coup sûr si une anicroche venait à se produire. Pourquoi ne

pas simplement écrire à Holmes une lettre qu'il recevrait peu de temps après l'accomplissement de mon pseudo-forfait ? Ensuite, si tout se passait bien, je serais à même de leur démontrer, une fois pour toutes, que si j'étais effectivement un voleur, j'avais néanmoins suffisamment de cran, d'imagination et de chance pour tenter un gros coup et que je ne n'étais pas homme à chaparder des sacs dans un bureau. D'autre part, si j'étais pris, il me suffirait d'attendre que Holmes ait reçu ma lettre où je lui exposais mes intentions à l'avance.

Je finis par somnoler aux environs de l'aube.

A l'heure où j'entrai au bureau, il ne me restait plus que deux démarches à accomplir. Téléphoner à la banque en imitant la voix graillonneuse de Holmes, et le prévenir qu'en raison du jour chômé, nous prendrions l'argent à la banque aujourd'hui, au lieu de demain, et que Mr. Tanner remplacerait Mr. Foster indisposé ; ensuite la démarche ellemême. Vers onze heures du matin, je devrais être de retour dans le bureau de Mr. Holmes, mon aventure terminée, et chacun serait incrédule, mais sûrement convaincu.

La conversation téléphonique était la partie la plus délicate. Si je la menai à bien ce fut en grande partie en raison de la terreur intense qui me permettait à peine de parler. Elle me donna exactement la voix graillonneuse qui conduisit le vice-président de la banque à répondre : « Parfait, Mr. Holmes. Nous attendrons donc Mr. Tanner aux environs de dix heures. »

J'emportai ma serviette, exactement comme le faisait Mr. Foster. Pourquoi attirer l'attention des bandits par un déploiement de gardes du corps alors qu'une simple serviette vous permettait de passer inaperçu ?

Je prix un taxi pour me conduire à la banque, distante d'une dizaine de blocs de notre bureau, sur la 57ᵉ rue ; le temps d'y parvenir, mon mouchoir était à tordre pour avoir épongé la sueur qui ruisselait sur mon visage. Et si la banque s'avisait de rappeler ? Si Foster téléphonait à la banque, ou Holmes ?

Il y avait toujours la lettre que j'avais déjà postée pour me disculper, mais en cette minute suprême, cette bouée de sauvetage me semblait assez dérisoire.

Puis nous fûmes devant la banque et j'étais en train de payer le chauffeur de taxi avec des mains moites. A l'intérieur, il faudra que tu te tiennes un peu mieux, mon garçon, si tu veux t'en tirer ! me dis-je.

Tout se passa pourtant comme si nous avions déjà répété la scène. Le vice-président inclina la tête, sourit et demanda des nouvelles de Mr. Foster, et le caissier voulut savoir si, à mon avis, l'équipe des *Giants* reviendrait un jour à New York et ce fut tout. C'était terminé. Je quittai la banque dans un brouillard, la serviette à la main. *Je venais de dévaliser une banque.* L'opération s'était déroulée sans anicroche ! Je traversai le trottoir et fis signe à un taxi, pensant qu'en somme

j'avais réussi un coup digne de John Dillinger lui-même. Près de quatorze mille dollars ! Plus de trois années de salaire !

Le taxi vint se ranger au bord du trottoir et je pris place à l'intérieur. Le plus curieux de l'histoire, c'est qu'à ce moment je prononçai une phrase qui ne m'était même pas venue à l'esprit auparavant : « A l'aérodrome, je vous prie. »

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : No small-time thief.



L'OR DE SILLINGER

par Robert E. Alter

ILLUSTRÉ PAR PIERRE KŒRNIG



La maison Yost, abandonnée, demeurait dans un isolement que tout le monde fuyait depuis près de deux cents ans. Comme une chose morte laissée là à la fin de l'epoque silurienne et attendant l'éternité, elle s'élevait au fond de bois épais, non loin du lac Oneida.

Une superstition l'avait toujours prétendue hantée. Mais quelques-uns de nos esprits malins, plus modernes, en parlaient comme d'une « maison malade ». Quoi qu'il en fût, presque jamais personne n'en approchait. Les enfants en avaient peur, et Hon Schuyler répétait que même les renards et les lapins en évitaient les parages.

Bâtie en 1768, par Hans Yost, son architecture était d'un style colonial populaire. Vaste toit pointu avec un étage et un grenier sans lucarne, porte d'entrée georgienne aux colonnes ioniques. Yost et les siens jouirent de leur belle demeure pendant sept ans. Puis, au moment de la Révolution, ils s'enfuirent vers Albany pour échapper aux Indiens. Ils ne revinrent jamais.

Deux ans plus tard, au moment où Sillinger mena l'aile droite de Burgoyne à l'attaque de flanc de la Mohawk Valley, son officier d'intendance s'appropria la maison déserte pour en faire un dépôt de vivres. Et ce fut de là que naquit la légende de l'Or de Sillinger.

Benedict Arnold mit le commandant britannique et son armée en déroute par un stratagème classique et ce fut la débandade. Tous s'enfuirent, pris d'une telle panique, qu'ils laissèrent l'intendant et ses hommes derrière eux. La nuit suivante, une bande de Continentaux ivres et leurs alliés Senecas cernèrent la maison Yost et massacrèrent la poignée d'Anglais.

Ce fut une affaire regrettable. Les Britanniques, sans armes, voulurent se rendre, mais les sauvages tenaient à leurs scalps et les Continentaux étaient trop ivres pour y prêter attention. Ecoutez les histoires que racontent les vieilles femmes dans cette contrée et vous finirez par croire que, certaines nuits, lorsque le vent du nord ouest gémit, on peut encore entendre, dans les bois solitaires, les cris pitoyables de l'intendant Sillinger et de ses hommes implorant la pitié de leurs tortionnaires.

Mais, racontars ou pas, la légende de l'Or de Sillinger se basait sur des faits presque réels. Tout le monde savait qu'une armée britannique voyageait, à cette époque-là, avec de l'argent confié à l'intendant. Manifestement, ni cet intendant ni ses hommes ne s'étaient échappés avec la caisse, et les Continentaux et les Indiens qui les avaient massacrés et avaient aussi volé les vivres, ne s'étaient pas aperçus de la présence de cet or. Alors qu'était-il devenu ?

— « Il est toujours là, » disaient les vieilles femmes et les vieillards aux jeunes enfants. « Là, au fond des bois, dans la maison Yost, gardé par les fantômes des hommes de Sillinger assassinés. Ecoutez ! Vous entendez ? Ils crient dans le vent. »

Le soir, parfois, quand j'étais petit garçon, j'aurais juré en effet les entendre. Et un jour, j'avais

alors onze ans, je crus bien percevoir autre chose que le cri d'un fantôme. Le bruit que faisait un tomahawk en frappant... Ce fut la première fois où j'entrai dans la maison interdite.

Mon meilleur copain, Joe Turpin, sa sœur Gert, et moi, étions partis pêcher dans la crique que bordaient les bois Yost. Mais le poisson ne mordait pas ce jour-là et nous ne savions quoi faire de nous-mêmes. Alors, brusquement, Joe proposa : « Si on allait voir de près cette vieille maison Yost ? »

— « Heu... » fis-je, hésitant.

Gert porta sa main à sa bouche et nous regarda, les yeux ronds. « Oh, on n'oserait pas ! » murmura-t-elle, l'air théâtral.

Ce dut être sa présence qui me poussa à agir. Elle avait dix ans, des cheveux couleur de miel, un nez épaté. Je la trouvais belle. Son frère disait toujours qu'elle était embêtante, aussi ne lui racontais-je jamais ce que je ressentais. En réalité, je ne me sentais pas très sûr de ce que j'éprouvais pour elle, mais j'étais bien convaincu qu'il fallait me mettre en valeur à ses yeux.

— « Et pourquoi pas ? » déclarai-je. « Je me moque de tous ces vieux fantômes. »

Nous y allâmes donc. Je montrais le chemin à travers l'enchevêtrement des broussailles, en me disant que je devais ressembler à l'intrépide Henry Stanley partant à la recherche du Dr. Livingstone dans la brousse africaine.

Soudain nous aperçûmes la maison derrière les vieux arbres noueux entrelacés. Les mauvaises herbes avaient poussé de façon étrange et désordonnée dans la grande cour à l'abandon. Immédiatement, l'extravagance morbide de cette végétation sinistre et l'atmosphère effrayante de la maison délabrée nous frappèrent tous les trois telle une gifle. Nous nous arrêtâmes pile.

— « Pourquoi n'avances-tu pas ? » demanda nerveusement Joe.

— « Et toi ? »

— « Les fenêtres sont toutes barricadées. Nous ne pouvons pas entrer. »

J'étais au fond soulagé, mais je sentis malgré tout que je devais donner à Gert une autre preuve de mon courage. « Mais cette cave, là, est ouverte. Allons voir. »

La double porte de l'escalier de cette cave était depuis longtemps démolie. Debout à l'entrée, dans la cour pleine d'herbe, nous essayions de voir au fond du trou noir et tranquille.

— « Je parie dix cents que tu n'as pas le courage d'y descendre seul, » dit Joe.

Je n'avais pas les dix cents à parier et ne tenais pas à les gagner de cette manière. Seulement, Gert me regardait toujours de ses yeux à fleur de tête en murmurant : « Oooh, non, Phil ! Tu n'oseras pas. »

Je me devais donc d'y aller.

— « Eh bien, regardez, » murmurai-je. Et je commençai de descendre les marches de pierre moussues, les poings serrés, les tempes battantes.

Cette cave, pleine de toiles d'araignée, n'était éclairée que par les petits carreaux en partie cassés de fenêtres donnant au niveau

du sol, et l'on y voyait un monceau de débris de caisses pourries, tonneaux défoncés, et autres choses comme des roues de rouets que deux cents ans de repos avaient enveloppées et festonnées de formes monstrueuses.

L'air immobile et froid avait une odeur humide malsaine. D'effrayantes pousses qui ressemblaient à des champignons, sortaient du sol en terre battue. Des centaines d'entre elles, en pourrissant, devenaient légèrement phosphorescentes et brillaient tels des feux de sorcières tandis que tout autour, sur ce sol humide et sombre, s'étendait une épaisse couche de moisissure blanchâtre.

Je ne restai là qu'un instant, mais suffisamment cependant pour jeter un regard peureux autour de moi. Et, à ce moment-là, j'entendis quelque chose faire *t-chok*.

Ce fut un léger bruit qui résonna et sembla venir d'un vide lointain, comme s'il fût sorti de ce terrifiant sol gluant. Quelques secondes plus tard, ce *t-chok* retentit de nouveau. Et je pensai aussitôt aux vieux tomahawks fendant le crâne des hommes de Sillinger hurlants.

Je jugeai alors être resté assez longtemps dans la cave. Je remontai les marches branlantes, retrouvai la lumière du jour, et, passant devant mes deux amis à l'air niais, je me mis à courir, à courir à me faire éclater les poumons, tout droit vers les bois. Joe et Gert se lancèrent derrière moi. Joe hurlait. Gert poussait de petits cris haletants. Et moi je m'égosillais.

— « Je les ai entendus ! Je les ai entendus se fendre le crâne les uns les autres avec leurs tomahawks ! »

Nous ne nous arrêtâmes pas de courir avant d'avoir atteint la crique. Nous nous laissâmes tomber sur la rive caillouteuse pour reprendre notre souffle. A ce moment-là, un coup de fusil éclata quelque part en aval.

— « ...doit être Hon Schuyler, » haleta Joe.

C'était lui. Il arriva en traînant les pieds, deux minutes plus tard, son fusil sur l'épaule, un lapin mort suspendu à sa ceinture. Hon avait vingt-quatre ans environ à cette époque. Long et mince, le visage tanné, énergique, pas très instruit parce qu'il n'était jamais allé beaucoup à l'école. Mais, dans les bois, il devenait un vrai sorcier, et il eût fait un excellent éclaireur indien s'il y avait eu encore besoin d'un tel anachronisme.

— « C'est vous, les gosses, que j'ai entendus crier dans les bois ? » nous demanda-t-il avec une grimace souriante. « Vous m'avez envoyé ce lapin juste dans les jambes. »

— « Hon, Phil a vu les fantômes de la maison Yost ! » dit Gert.

Je rectifiai. « Je n'ai pas dit les avoir vus. J'ai entendu quelque chose. »

Hon nous ordonna d'attendre là, et il s'enfonça dans les bois en direction de la maison. Il revint au bout de vingt minutes. Il n'avait, dit-il, rien vu ni rien entendu, que des rats.

— « Vous autres gosses feriez bien de ne pas vous approcher de cet endroit-là, » grogna-t-il.

« La plupart des poutres et des planches sont pourries. Elles peuvent tomber à chaque instant. Votre père ne serait sûrement pas content, Phil, s'il vous savait par ici. »

C'était vrai. Mon père, shérif du comté, disait souvent que l'on devait abattre la maison Yost avant qu'un enfant ne se rompe le cou en y jouant.

— « Je ne le lui raconterai pas, si personne d'autre ne le fait. »

Hon fit une grimace. « D'accord. Oue ce soit un secret entre nous quatre. Mais trouvez maintenant autre chose pour vous amuser. »

Joe et moi ne retournâmes à la maison Yost qu'à l'âge de quinze ans. Et encore, ce fut à cause d'Harold Edmonds.

Il arrivait de New York. A cause de cela, il se croyait supérieur aux autres. Joe et moi ne l'aimions pas beaucoup. Il prenait toujours de grands airs parce qu'il venait d'une grande ville, et, à côté de lui, nous nous sentions comme deux paysans lourdauds.

Aussi, un jour, lui déclarâmes-nous : « Ouais, en ville, vous n'avez pas de maison hantée vieille de deux cents ans. »

L'affaire l'intéressa aussitôt. Il voulut tout savoir. Nous lui racontâmes alors l'histoire du massacre et du trésor perdu de Sillinger. Il s'esclaffa, déclarant que ce n'était là que sornettes de vieilles gens tout juste bonnes à faire peur aux petits enfants. « Tu ne crois vraiment pas avoir entendu un tomahawk ? » me dit-il. « Je veux dire, *réellement* ? »

— « Je ne sais pas ce que j'ai entendu, » répliquai-je, sur la défensive. « Tout ce dont je suis sûr c'est d'avoir entendu *quelque chose*, et c'était quelque part dans cette cave. Puisque tu es si brave, pourquoi n'irais-tu pas y voir toi-même ? »

— « Bien sûr, je vais y aller. Et, si vous avez du cran, vous me montrerez l'endroit. »

Il nous provoquait. Nous retournâmes à la maison Yost. Nous le conduisîmes à travers les bois jusqu'à cette cour étrangement pleine d'herbes folles où, arrivés en haut des marches conduisant à la cave, nous lui dîmes : « C'est là, en bas. »

Harold mit un pied sur l'une des pierres branlantes et fit la grimace.

— « Vous venez avec moi ou vous restez là à vous tenir par la main ? »

Je ne regardai pas Joe, mais sans doute éprouvait-il le même sentiment que moi. J'aurais fait n'importe quoi plutôt que de me laisser humilier par ce citadin trop malin.

Je le repoussai de l'épaule, et, passant devant lui, je descendis sans un mot.

C'était toujours la même cave humide avec ses champignons repoussants sortant du sol fangeux. Et pourtant, je m'étonnai de ne pas trouver son air de désolation aussi sinistre que la première fois. On ne voit jamais les choses sous le même angle quand on a onze ans et quand on en a quinze. Et puis, ne pas me sentir seul, créait aussi une différence.

Joe s'intéressa, en botaniste, aux champignons qu'il appela « herbes de cadavres ». Il erra dans les coins les plus sombres de l'énorme cave, les passant en

inspection. Je croyais à moitié à la légende de l'Or de Sillinger. Aussi avançais-je au milieu des débris de caisses, de tonneaux, de meubles aux pieds cassés, soulevant avec précaution des lambeaux de vieux vêtements moisis, pourris, et autres choses visqueuses et sans forme abandonnées dans la cave depuis plusieurs siècles par la famille Yost.

J'étais parvenu à un vieux coffre délabré qui portait, sur l'un des côtés, quelques lettres gravées. D'un revers de main j'enlevai suffisamment de saleté pour arriver à lire *Saint-Leg...* A ce moment-là, Harold cria.

— « Eh, venez voir ! Il y a un passage secret derrière ce meuble. »

Joe et moi marchâmes du côté nord de la cave où Harold se tenait, une allumette de cuisine allumée à la main. Il venait de déplacer péniblement un grand meuble à rayonnage placé contre le mur de pierres grossières, découvrant une étroite ouverture d'un mètre cinquante environ de haut. La flamme tremblante de l'allumette nous montra des parois de terre soutenues par des madriers et d'épais poteaux de chêne.

— « La sortie de secours, probablement, » dit Joe.

— « La sortie de secours ? » répéta Harold.

— « Tu ne sais donc rien ? Les gens en faisaient toujours creuser sous leurs maisons, autrefois, de crainte d'être attaqués par les Indiens. S'ils ne pouvaient chasser ceux-ci, il leur restait la ressource de s'échapper par le souterrain aboutissant quelque part dans les bois, derrière les attaquants et leurs scalps. »

— « Je me demande où peut conduire celui-ci ? » dit Harold en scrutant le passage sombre propre à créer en vous une véritable claustrophobie. « Si nous le suivions ? J'ai une quantité d'allumettes. »

Joe et moi ignorions où allait ce souterrain aux allures spectrales. Nous ne tenions d'ailleurs pas à le savoir. Suivant la légende, quelques-uns des hommes de l'intendant avaient voulu fuir par là, la nuit du massacre, mais les Continentaux qui entouraient la maison étaient des gens du pays connaissant l'existence du passage secret. Certains attendaient les fugitifs à la sortie, dans les bois, et ils repoussèrent les vestes rouges dans le souterrain avec leurs baïonnettes, les obligeant à refluer vers les tomahawks des Indiens ivres et déchaînés.

— « Heu, heu, » fis-je. « Ces vieux passages sont en général peu sûrs. Les poutres, toutes pourries, risquent de s'effondrer. »

Harold eut alors ce sourire ironique qui avait le don de me rendre furieux. « Pas de cran, hein ? Tous les deux, vous faites une jolie paire de poules mouillées. »

— « Eh bien, vas-y donc, esprit supérieur, » lui criai-je. « Fais-nous voir ce dont tu es capable. »

— « Vous croyez que je n'irai pas ? Regardez ! »

Nous le vîmes se glisser derrière le vieux meuble branlant, se pencher, entrer dans l'étroit passage. L'allumette qu'il tenait jetait une lumière orange spasmodique sur les murs sales et en ruine. Cette lumière s'éloigna.

Elle devint de plus en plus faible, puis disparut.

Joe et moi restâmes à tourner dans la cave pendant une vingtaine de minutes en attendant qu'il revînt. Mais, ne le voyant pas réapparaître, nous décidâmes en fin de compte de nous en aller.

— « Ce grand nigaud de la ville pense probablement nous avoir bien attrapés, » dit Joe. « Il se cache dans les bois pour essayer de nous faire peur. Sortons d'ici. »

Je n'avais nulle envie de rester plus longtemps. La poussière et les toiles d'araignée commençaient de me rendre mal à l'aise. J'avais l'impression que mes vêtements, ma peau, devenaient visqueux, que j'étais sale de la tête aux pieds.

Nous sortîmes et commençâmes de battre les buissons à la recherche d'Harold. Nous cherchions à droite, à gauche. Nous criions son nom. Cela dura trois heures. Puis la nuit tomba sur les arbres. Nous rentrâmes chez nous. Joe continuait de soutenir qu'Harold nous avait joué un tour, qu'il était maintenant bien à l'abri, et qu'il riait en pensant que nous tournions en rond dans les bois pour le retrouver.

Je n'en étais pas si sûr. Je sentais vaguement que quelque chose allait mal. Mais je ne savais quoi faire. Aussitôt de retour à la maison, je téléphonai aux parents d'Harold. Ils s'inquiétaient déjà. Aussi leur appris-je ce qui s'était passé. Je ne racontai pas que nous avions perdu de vue Harold dans la cave de la maison Yost, mais simplement qu'il s'était égaré dans les bois.

Le soir même, mon père organisa des recherches. Des hommes, des jeunes gens, se mirent à fouiller les alentours avec des lanternes et des lampes électriques. Je les accompagnais. Hon Schuyler était parmi nous, naturellement. Il connaissait les bois comme sa poche. Vers neuf heure j'eus la chance de pouvoir lui parler seul à seul. Je lui appris qu'Harold était entré dans le souterrain.

Il grommela : « Ne vous a-t-on pas répété, à vous autres gosses, de ne pas vous approcher de cette vieille maison ? »

— « Je sais, Hon, mais Harold a insisté. Vous croyez qu'il peut s'être fait prendre sous un éboulement ? »

— « C'est possible. Mais inutile de le raconter à tout le monde avant d'être sûr. Je vais aller y jeter un coup d'œil. »

Le lendemain, il y avait école. Les hommes nous envoyèrent donc coucher à minuit. C'est alors que je revis Hon. Il me prit à part. Il avait, me dit-il, parcouru tout le souterrain sans voir Harold.

— « Il sera sorti dans les bois, » ajouta-t-il. « J'ai relevé ses empreintes à l'extrémité du passage, mais elles se perdent dans les feuilles. De toute façon, à votre place, à Joe et à vous, je ne me vanterais pas d'être allé dans la maison Yost. Si votre père l'apprend, il vous passera un savon. »

— « Bien sûr, » répondis-je. « Joe et moi ne dirons rien. »

On découvrit Harold Edmonds le lendemain. C'est-à-dire que l'on découvrit son corps dans la rivière. Il s'était noyé. Il avait une bosse sur le sommet du crâne. Le coroner estima que cette bosse

provenait d'une souche d'arbre ou d'un rocher qu'Harold aurait heurté dans l'eau.

Les dix ans qui suivirent la mort d'Harold Edmonds passèrent pour moi comme l'éclair. A dix-huit ans j'entrai au collège. Ensuite, je fis mon service militaire. Je venais d'avoir vingt-cinq ans lorsque, finalement, je revins chez moi.

Mon père voulait me faire entrer au bureau du District attorney dans le but d'amorcer quelque carrière politique. Je ne désirais pas vraiment cette situation, je décidai pourtant de la prendre pour un temps parce qu'elle me donnerait l'occasion de prendre certains contacts, et aussi de mieux comprendre les aspects plutôt ambigus d'une loi régissant une entreprise privée à laquelle je songeais.

J'étais donc l'assistant du District attorney depuis près d'un an quand une seconde tragédie se produisit dans notre ville. Mon camarade d'enfance, Joe Turpin, fut assassiné.

Des enfants découvrirent son corps au bord de la crique que bordaient les bois Yost. Nous ne doutâmes pas un seul instant qu'il s'agît bien d'un crime. Il avait la gorge largement tranchée, la blessure le décapitant presque.

— « Il ne s'agit pas d'un simple coup de couteau, » déclara le coroner. « Le meurtrier s'est servi d'un instrument large et plat, et il a frappé horizontalement et fort. Cela peut être avec une hache, ou même une pelle. »

J'allai voir la sœur de Joe, Gert, mariée à un garçon du pays. Le couple louait une chambre à Joe demeuré célibataire.

— « Sais-tu, Gert, si ton frère avait des ennemis ? » demandai-je.

— « Il n'en avait certainement aucun. Tout le monde l'aimait. Tu le sais bien, Phil. »

— « As-tu quelque idée sur ce qu'il allait faire dans les bois hier ? Chasser ? Pêcher ? »

Gert baissa les yeux et regarda ses mains croisées sur ses genoux. Elle se mit à trembler.

— « Je trouve cela terrible maintenant que j'y pense. Joe m'avait dit aller faire un tour dans les bois Yost, et, histoire de plaisanter, je lui ai répondu : « Tu ferais bien de ne pas approcher trop près de la maison Yost, sinon les tomahawks t'attraperont ». Il s'est mis à rire en me répondant qu'il ne ferait que voir s'il ne pouvait pas trouver l'Or de Sillinger. »

Elle porta son poing à sa bouche, l'y tint un moment, puis commença de pleurer doucement. Je passai mon bras autour de ses épaules.

— « Et voilà, » sanglota-t-elle, « qu'il lui est arrivé cette chose horrible... comme si c'était vraiment... »

— « Calme-toi, Gert, » dis-je gentiment. « Essaie de ne plus penser à cela. Laisse-nous seulement faire. Nous trouverons certainement la solution. »

Je sentais que je touchais celle-ci de très près. Je retournai au bureau, pris un revolver calibre 38, mis une lampe électrique dans ma poche, et pris le chemin de la maison Yost.

Rien de la vieille demeure ne

semblait avoir changé. La porte d'entrée, battue par les intempéries, son imposte brisée et son fronton mangé par les vers, était toujours là, gardant farouchement ses secrets. Je m'enfonçai dans les herbes, gagnai l'escalier de la cave.

Le faisceau lumineux de ma lampe éclairant le sol humide devant moi, j'avançai au milieu des restants pourris de tonneaux, caisses et meubles délabrés, et suivis les pierres suintantes du mur nord jusqu'au meuble à rayonnage vermoulu qui gardait l'entrée du souterrain semblable à un terrier. Là, je m'arrêtai pour écouter.

T-chok... t-chok...

Il creusait, comme il le faisait depuis des années. Je ne pus m'empêcher de sourire en pensant aux heures innombrables qu'il avait passées à chercher quelque chose qui n'était pas là. Je me glissai derrière le meuble, me courbai, et pénétrai dans le souterrain où je marchai avec précaution, en aveugle, n'allumant que rarement ma lampe de peur qu'il ne la vît.

C'était horrible. J'avais l'impression d'être une taupe avançant dans une terre sans fond. Les coups de lumière rapides que je donnais de temps en temps avec ma lampe brillaient étrangement dans le tunnel de terre compacte qui s'allongeait, se courbait, montrait par endroits les trous peu profonds qu'il avait creusés tout au long du sol dur teinté de rouille.

Brusquement, à un tournant, une lumière parut au fond, face à moi. J'enfonçai ma lampe dans ma poche et sortis mon revolver, puis j'avançai de quelques pas prudemment.

Une lanterne allumée était posée sur le sol. Hon Schuyler, courbé en deux, creusait la boue avec une pelle à manche court. Je parus dans la lumière.

— « Je vous avais toujours soupçonné, Hon. »

Il releva brusquement la tête et se heurta presque à l'une des traverses basses. La lanterne jetait une lueur rouge démoniaque sur son visage aux yeux fous, tandis qu'il se ramassait sur lui-même en face de moi, tenant sa pelle comme un fusil dans un port d'arme. Avant de parler il s'humecta les lèvres.

— « Mauvais pour vous, Phil, de vous mêler de ça. »

— « Vous voulez dire que vous allez me faire subir le même sort qu'à Joe et Harold Edmonds ? Pourquoi n'avez-vous pas essayé de faire passer la mort du premier pour un accident aussi ? »

Il grimaça. « Parce que ce ne fut pas aussi facile avec lui qu'avec le gosse Edmonds. » Il fit, avec sa pelle, un geste significatif. « Il a fallu m'en servir avec Joe. Je ne le voulais pas, mais comment faire autrement ? Il m'avait entendu creuser, et il m'a surpris ici. J'ai passé trop d'années à rechercher l'Or de Sillinger pour le partager un jour avec quelqu'un, Phil. Et j'en suis tout près maintenant, vous entendez ? Tout près. Je le *sais*. »

— « Non, Hon. Vous vous trompez, » dis-je.

— « Qu'est-ce que cela signifie ? Il faut bien qu'il soit ici puisque j'ai fouillé cent fois le reste de

la maison sans l'y trouver. Les hommes de l'intendant sont passés par ici la nuit du massacre, n'est-ce pas ? Quand ils ont vu qu'ils ne pouvaient pas sortir, ils ont dû cacher l'or quelque part dans le souterrain. »

— « Non, Hon, cet or n'est plus là. Il n'y est plus depuis des années. »

Ses yeux devinrent encore un peu plus fous. « Vous mentez ! Vous essayez de m'avoir ! Vous le voulez pour vous ! »

J'ouvris la bouche pour lui répondre mais il ne m'en laissa pas le temps. Il donna brusquement un coup avec sa pelle sur le revolver que je tenais. Je bondis en arrière, me cognant le dos et la tête contre un clou d'une poutre. Je ne pus même pas lever mon arme. Il se précipitait sur moi, sa diabolique pelle carrée au niveau de ma gorge, prête à trancher celle-ci. Je tirai à bout portant.

Le coup de feu dut se répercuter jusqu'aux entrailles de la terre. Je me tapis, pensant que le souterrain allait s'effondrer. Des morceaux de terre tombèrent sur moi, mais les vieilles poutres tinrent bon. Lorsque la fumée se dissipa, je vis Hon étendu sur le dos, la tête près de la lanterne. Il ne semblait pas réaliser ce qui venait d'arriver.

— « Il... il *est* ici, je le sais, » haletait-il. « Une fois je... j'ai même trouvé deux vieux souverains en or, ici, dans le passage. »

Je m'agenouillai près de lui. Ses yeux prenaient un étrange regard vitreux.

— « Ils seront tombés de la caisse de Sillinger quand j'ai commencé de la traîner par ici, il y a dix ans, Hon. Elle était toute délabrée, à moitié ouverte. Je craignais que vous ne rôdiez dans les parages, aussi ai-je préféré passer par le souterrain et gagner ainsi les bois. Mais je n'ai quand même pas eu le courage d'aller jusqu'au bout. En fin de compte, je me suis risqué à la monter dans la cour. »

Hon faisait des efforts pour me regarder, mais déjà ses yeux commençaient de ne plus rien voir.

— « Vous... vous... »

— « Oui, Hon. J'ai caché l'Or de Sillinger dans les bois quand j'avais quinze ans. Je ne savais quoi en faire. La loi qui régit les trésors découverts est si vague que je craignais devoir en donner la moitié à l'Etat. Mais, il y a deux mois, j'ai rencontré un homme qui me prendra cet or à bon prix et sans poser de questions. »

— « Vous mentez... vous mentez ! »

— « Non, c'est la vérité. J'ai trouvé ce trésor dans la cave le jour où vous avez tué le fils Edmonds. Joe ne remarqua rien. Je préférai me taire. Le lendemain, je revins pendant que tout le monde recherchait le jeune garçon. L'or était là depuis 1777, au milieu des débris de toutes sortes. Il portait même un nom. »

— « Non ! » jeta Hon d'une voix rauque. « Non ! Je... j'ai tout fouillé pendant des années. Il n'y avait aucune caisse portant le nom de Sillinger. Rien que des vieux vêtements et... »

— « Vous auriez dû aller plus longtemps à l'école, Hon. Vous

sauriez ainsi, depuis la huitième, que « Sillinger » n'est que la contraction locale du nom de celui-ci : Barry Saint-Leger. »

Mais ce détail arrivait trop tard pour Hon. Il n'avait plus désormais aucun intérêt en ce bas monde.

Traduit par Simone Millot-Jacquin.
Titre original : The shunned house.

L'homme du passage

par Joan Gray

ILLUSTRÉ PAR MICHEL ALCALARENO

Il y avait au bout de notre jardin un haut mur de brique, de l'autre côté duquel se trouvait *Le Passage*, un étrange no man's land. *Le passage*, profondément mystérieux, nous paraissait aussi éloigné que les jungles d'Afrique. On ne nous avait jamais permis d'y aller, et nous n'avions jamais pu y jeter un coup d'œil. Même si nous grimpions sur le pommier, tout ce que nous pouvions voir était le sommet de deux murs de brique. Le nôtre et celui du fond du jardin qui se trouvait de l'autre côté du Passage.

D'étranges b r u i t s provenaient du Passage — ferraillements et détonations, frottements et bruissements.

— « Pourquoi ne pouvons-nous aller dans le Passage, tantine ? » demandions-nous.

— « C'est dangereux, » était sa seule réponse.

Dangereux. Une fois J o h n et moi nous nous rendîmes dans l'obscurité au fond du jardin, nous tenant au pied du mur pour écouter si quelque chose venait du Passage. Rien. Puis, tout à coup, s'éleva un cri terrible, une plainte qui alla en s'affaiblissant jusqu'au gémissement. Nous filâmes vers la maison, poursuivis par les échos du cri.

Puis vint le temps de l'homme à l'imperméable. On ne nous avait rien raconté à son sujet, excepté que si nous voyions s'approcher de nous un homme portant un imperméable d'un marron sale, nous devions faire demi-tour et courir. Mais nous étions tout ouïe quand les adultes en parlaient. Nous ne comprenions rien, sauf que cet homme à l'imperméable faisait quelque chose d'effroyable.

Après cela nous avions tendance à le voir partout ; en bas de la rue, en face de l'école, devant le magasin. Et comme nous courions ! Nos pieds semblaient à peine toucher le sol. Finalement



nous devions nous arrêter de courir, vaincus par l'épuisement.

Puis Mary dit que sa mère avait vu l'homme à l'imperméable dans le Passage derrière notre maison. Nous évitions le fond du jardin. L'après-midi, après l'école, nous préférions emprunter l'entrée principale plutôt que celle de derrière.

Elsie, la bonne, était très contrariée. « Si vous croyez que je vais venir tout le temps de la cuisine uniquement pour vous ouvrir la porte à tous les deux, vous feriez bien de changer d'idée. Demain, vous passerez par derrière, c'est compris ! »

Une nuit, Pat ne rentra pas à la maison. Pat était notre chien. Il était toujours rentré à la tombée de la nuit.

John dit : « Allons jusqu'à la grille de l'entrée pour jeter un coup d'œil. » Nous nous éclipsâmes et, comme nous tournions le coin, nous vîmes cette silhouette sombre de l'autre côté de la grille.

Dans notre folle retraite vers la lumière et la sécurité, nous piétinâmes les précieux bégonias de l'Oncle. La porte d'entrée était fermée. Nous tirâmes la cloche et fîmes claquer plusieurs fois le heurtoir. Nous pûmes entendre le crissement de la grille qui s'ouvrait, et des pas lourds qui craquaient sur le gravier.

Elsie était furieuse. « Je vais tout raconter à votre tante. »

— « Mais, Elsie, c'est l'homme à l'imperméable, il arrive par la grille. »

Elsie rouvrit la porte. « Oh, c'est vous Mr. Chard. C'est la seconde fois que le garçon nous a oubliés cette semaine. Toujours aussi aimable à vous, bien sûr. Oh, Mr. Chard, vous êtes formidable. Eh bien, à mardi si je peux. Mardi, c'est mon soir de sortie. Et, bien sûr, à chaque autre dimanche. »

Les joues d'Elsie étaient toutes roses quand elle referma la porte et posa le journal du soir sur la table du hall d'entrée. Elle chantonnait en retournant à la cuisine. Elle nous avait complétement oubliés. Ce qui ne fut pas le cas pour l'Oncle. Il fut très en colère quand il vit l'état de ses bégonias le lendemain.

Il dit qu'il ne nous autoriserait pas à aller à la vente de charité. Ce n'est pas que cela nous ennuyât beaucoup, parce que les ventes de charité de l'église ne nous plaisaient pas tellement, avec toujours une grande personne pour vous dire : *Chut*, et *Sois Sage* et *Arrête de courir, mon petit*, mais j'aurais quand même bien voulu jouer dans la pièce. Nous devions nous barbouiller le visage de brun et jouer les cannibales sur une île, et quelque missionnaire devait venir à nous pour nous apprendre à lire ; pas un vrai missionnaire, bien sûr, mais le père d'Hazel Swanson avec sa moustache rousse. Hazel devait venir chanter dans la pièce, « O heureux jour ! » et John s'apprêtait à lui lancer des boulettes de derrière les cannibales. Car John, estimant qu'Hazel était prétentieuse, se figurait que quelques boulettes devaient suffire à la remettre à sa place.

Au lieu de tout cela, nous dûmes rester avec Elsie et souper

dans la cuisine près du feu. Nous eûmes des œufs pochés et de la marmelade et nous fîmes des toasts en présentant du pain au coke rougeoyant. Oncle disait toujours que le coke était assez bon pour la cuisine, et en effet le coke convenait mieux que le charbon pour faire les toasts. Elsie nous autorisa même à lire ses magazines, ce qui prouvait qu'elle était de bonne humeur. Tantine demandait toujours à Elsie de conserver « ces affreux magazines », dans sa chambre, de façon à ce que nous ne puissions pas les voir, mais quand elle et l'Oncle sortaient le soir, Elsie nous confiait parfois une pile entière d'entre eux.

Les histoires concernaient toutes ce que font les grandes personnes. Une en particulier : « Les Aventures épouvantables de Vera Delaney ». Véra était bonne, avec des yeux pleins de mystère et un visage dur. J'avais l'habitude de me demander si j'aurais moi aussi des yeux pleins de mystère quand je serais grande, mais je n'étais pas bien sûre en ce qui concernait le visage dur. Le mien était toujours doux au toucher.

Vera avait une amie, une fille douce et charmante nommée Barbara Leslie, mais que tout le monde appelait Babs. Babs était fiancée à Jim Fenwick, dont Vera était aussi follement éprise au point de lui raconter des mensonges au sujet de Babs, mensonges qu'il ne croyait évidemment pas. Et puis, une nuit, par une pluie battante, Vera poussait Babs dans un bassin et lui maintenait la tête sous l'eau noire...

John dit tout-à-coup : « Il y a quelqu'un dans l'entrée. »

Nous y jetâmes un coup d'œil. C'était Elsie et Mr. Chard : lui la bousculait et elle tentait de le repousser. Les adultes ont une conduite étrange. Nous regardâmes pendant quelque temps.

Nous ne pûmes entendre ce qu'ils disaient jusqu'à ce que Elsie s'écrie : « Pour qui me prenez-vous, dites donc ! Chut, les enfants vont vous entendre. Mr Chard, vous me faîtes mal ! » Et puis ils nous aperçurent. « Rentrez dans la cuisine ! » cria Elsie.

Nous refermâmes rapidement la porte. Quand nous la rouvrîmes, le hall était dans l'obscurité. « Ils sont là-bas, » dit John. « Dehors. »

La porte d'entrée était ouverte, laissant pénétrer un vent froid. Je me glissai jusqu'à elle et la fermai sans bruit. « Maintenant, il faudra qu'elle fasse le tour par derrière. » Nous riâmes tout le temps en revenant dans la cuisine.

Il se trouvait que Mr Chard avait coutume de venir tous les jeudis soirs. Tous les jeudis, Tantine et l'Oncle avaient une réunion à l'Eglise. Nous ne notions pas la coïncidence. Elsie nous confiait des magazines à lire, et Mr Chard, après avoir fait tinter sa monnaie dans sa poche, nous donnait une pièce avant que nous montions nous coucher.

Parfois j'avais des rêves bizarres. Une nuit, je rêvai que, étant assoiffée, je me levais et descendais dans la cuisine pour boire un verre d'eau. Les marches craquaient dans mon rêve tout comme dans la réalité. Il faisait très sombre dans la cuisine, avec seu-

lement la pâle lueur rouge provenant de l'âtre.

Et puis, comme cela arrive toujours dans les rêves quand vous savez d'avance ce qui va se passer, je sus que quelqu'un arrivait. C'était Oncle George. Il était muni d'une lampe de poche, et il me regarda droit dans les yeux en passant devant moi. Il continua sa route, franchissant la porte de derrière et s'avançant dans le jardin. Je lui emboitai le pas, parce que j'avais toujours eu envie de sortir en robe de chambre et pantoufles, ma chemise de nuit traînant sur le sol. Je pouvais voir la lampe de poche danser le long de l'allée. Oncle George continua à descendre jusqu'au bout du jardin, escalada le mur et disparut. A cause de l'obscurité, je faillis buter sur l'échelle appuyée contre le mur. J'avais à peine commencé à grimper que des sons étranges provinrent du Passage : bruit de bousculade, forts chuchotements, puis un bruit sourd comme si l'on frappait le sol avec une chaussure.

Frénétiquement je sautai à bas de l'échelle et tentai de la renverser. En tombant, elle racla bruyamment le mur. Elle mit un temps interminable à tomber. Je pus entendre le bruit de sa chute tout le temps que je mis à rejoindre la maison. Arrivée à la porte, je pus voir en me retournant un petit rond de lumière fouillant les ténèbres. Voilà tout mon rêve.

Le lendemain matin, il y avait des personnages inconnus dans le hall d'entrée. John et moi pénétrâmes dans la salle à manger, où il faisait froid. Le feu n'avait pas été allumé. Les cendres grises de la veille étaient encore dans la cheminée.

Dans la cuisine Tante Mary préparait le petit déjeuner. « Elsie n'a pas allumé le feu dans la salle à manger, » annonça John.

— « Elsie n'est pas là, » dit Tante Mary. « Elsie est... Elsie est partie. » Elle avait les yeux rouges, ce qui était bizarre chez une grande personne. Un policeman franchit la porte. John a envie d'être policeman plus tard.

— « Eh bien, maintenant, nous le savons, tu vois, » dit John.

— « Que sais-tu, mon garçon ? » demanda le policeman.

— « Betty disait toujours que les agents de police ôtaient leur casque quand ils sont à l'intérieur, mais je lui demandai comment ils pouvaient le faire puisque le casque fait partie de l'uniforme. »

Oncle George entra dans la cuisine avec les deux hommes du hall. « J'aimerais poser quelques questions aux enfants, » dit l'un d'eux. « Non, » dit Tante Mary avec brusquerie. « Ils n'ont rien à voir là-dedans. »

— « Je regrette, Madame, mais il se peut qu'ils aient entendu quelque chose. »

Par la fenêtre, je pus apercevoir un autre policeman dans le jardin. J'eus tout-à-coup l'heureux pressentiment que nous n'irions pas à l'école ce jour-là.

L'un des hommes dit : « Mes enfants, je vais vous poser une question. Réfléchissez soigneusement avant de répondre. C'est très important. »

Tante Mary dit très vite : « C'est au sujet d'Elsie. Il lui est arrivé un accident la nuit dernière... dans Le Passage. Mais on ne permet pas à Betty et à John d'y aller. De toute façon, ils étaient déjà au lit et profondément endormis. »

L'homme répéta patiemment : « Réfléchissez soigneusement avant de répondre. Nous croyons qu'il peut y avoir eu quelqu'un avec Elsie, un homme. Sauriez-vous le nom d'un homme qu'Elsie connaissait et qu'elle ait pu rencontrer dans le Passage la nuit dernière ? »

J'étais en train de casser mon œufs. « C'était Oncle George, » dis-je, les yeux pleins de mystère et le visage dur. L'œuf était dur, lui aussi.

Il y eut un si grand silence que je pensai qu'ils n'avaient pas entendu, mais quand je levai la tête, ils me regardaient tous avec des yeux écarquillés. « J'étais en train de me verser un verre d'eau au milieu de la nuit et Oncle George est sorti et a grimpé à l'échelle pour aller dans le Passage. Et alors je les ai entendu parler, Oncle George et Elsie. Elle ne cessait de répéter. « Tout est de votre faute. Il faut absolument que vous m'aidiez. Ne comprenez-vous donc pas ? »

« Et alors Oncle George s'est fâché terriblement. Et alors j'ai renversé l'échelle... »

Tante Mary dit d'une voix aiguë : « Il n'y a pas d'echelle au fond du jardin. N'est-ce pas, George ? »

Oncle George ne dit rien.

Tante Mary continua alors lentement : « Nous n'en avons pas, au cas où les enfants... »

Oncle George s'éclaircit la voix. « Je la laissais posée par terre, derrière les buissons. »

Tante Mary dit : « Oh, George, pourquoi... »

Il dit lentement, « Il m'en fallait une... pour les arbres. »

Je dis : « Puis-je avoir un autre toast, s'il vous plaît ? » Ils semblaient aimer mon rêve.

Oncle George partit avec les hommes et nous ne le revîmes plus jamais. Nous ne revîmes jamais non plus Elsie, ni l'homme à l'imperméable marron. Mais nous voyons souvent Mr. Chard. Il est toujours aussi gentil. Il nous donne tout le temps de l'argent.

Traduit par Claude-Alain Barrière.
Titre original : The Alley.


PLAN

par Jack Ritchie

19

ILLUSTRÉ PAR

BERNARD AUJOGUE

« Vous vous rendez parfaitement compte, j'en suis sûr, » disait Brincker, le directeur du pénitencier, « de ce que représentent six mois de réclusion ? Durant cette période, vous aurez perdu tous vos anciens privilèges. Notamment celui d'assister à la séance hebdomadaire de cinéma... »

— « Oh ! Epargnez-moi l'accueil solennel et les jérémiades ! » grogna Big Duke.

Brincker soupira.

— « Après tout, Duke, vous avez réussi à vous évader de cette prison et à vous maintenir au large pendant près d'un an. Que je le veuille ou non, je suis tenu de vous rappeler la chose en tant que motif de la sanction qui vous frappe. Le règlement, c'est le règlement. »

— « Bien sûr, bien sûr, » admit Duke. « Sans rancune. »

— « Content de ne pas vous voir plus amer, » dit Brincker.



« Je désirais vous faire comprendre que je n'y mets aucune animosité personnelle. »

Big Duke contempla le plafond.

Alors Brincker se tourna un instant vers moi :

— « Veuillez m'apporter le dossier de Duke, Fred. »

— « Bien, Monsieur le directeur, » fis-je.

Onze mois auparavant, Big Duke et quatre détenus de sa bande étaient parvenus à s'évader de notre prison. De ces cinq hommes, seul Duke avait été repris. Il avait commis la lourde erreur de se faire arrêter, à San Fransisco, pour agression et voies de fait. De sorte qu'après la formalité routinière des empreintes digitales, la police avait eut tôt fait d'identifier en lui l'un des cinq évadés, et son retour au pénitencier n'avait plus été qu'une question d'heures.

Au bourdonnement de l'interphone, le directeur abaissa la manette : « Oui ? »

— « Le médecin désire vous voir au sujet de certaines réquisitions, » dit la voix émanant de la boîte.

— « Je suis fort occupé en ce moment, » objecta Brincker. Mais après deux secondes de réflexion : « C'est entendu. J'y vais. »

Il quitta le bureau, y laissant trois personnes : Big Duke, le gardien et moi.

Ostensiblement, Big Duke me toisa.

— « Ma parole, on jurerait que ton uniforme de taulard a été coupé sur mesure par un maître tailleur, » râilla-t-il.

Je rectifiai l'alignement d'une liasse de papiers sur mon pupitre.

— « J'ai des copains à l'habillement, » répondis-je. « A l'occasion, ils me font une fleur. »

— « Et il est toujours aussi propre ? Comment que tu t'arranges pour le faire laver assez souvent ? Un costard immaculé comme celui-là risque vingt fois par jour d'être sali par un accident, non ? »

D'un revers de main je balayai de mon pupitre quelques menus déchets de gomme.

— « J'ai des copains à la blanchisserie également. »

Big Duke s'esclaffa.

— « Un vrai débrouillard hein ? Vous autres, les anciens, vous seriez assez ficelles pour vous rendre la vie pépère au purgatoire ! Y a longtemps que tu crèches ici ? »

— « Vingt-deux ans, » répondis-je.

— « Ça te laisse combien de berges à tirer ? »

— « Environ un siècle trois quarts : j'ai été condamné à 199 ans. »

— « T'as jamais risqué la belle ? »

Je considérai le gardien avant de répondre :

— « Si fait. Qui n'aurait pas risqué le coup ? »

A ce moment le directeur Brincker reparut.

— « Maintenant, Duke, » dit-il, « nous désirons éclaircir certains points pour les consigner au dossier... Il nous faut notamment des détails sur les circonstances qui ont entouré votre évasion d'ici. »

— « Ça va de soi, » fit Duke, avec un haussement d'épaules.

— « A en croire les apparences, ce fut tout simple, hein ? Vous avez tout bonnement attaché au bout d'une corde un grappin fabriqué dans cette prison ; vous l'avez lancé par-dessus le mur et, tous les cinq, vous avez grimpé à la corde pour reprendre votre liberté ? »

— « En gros, c'est bien ça. »

Brincker fronça les sourcils.

— « Naturellement, c'est la découverte du grappin qui nous a permis de reconstituer votre évasion. A cet endroit de l'enceinte, il existe en effet une zone partiellement invisible pour les gardiens de service aux deux tours de surveillance les plus proches. Mais s'ils ne peuvent voir *le pied* du mur, il leur est toutefois possible d'en surveiller *la crête.* Or ils sont prêts à jurer qu'ils n'ont vu *aucun* détenu franchir le mur. »

— « Vous oubliez qu'il pleuvait à verse, » rappela Big Duke. Il tâta sa poche de chemise, probablement avec l'intention d'y prendre une cigarette, mais n'en trouva aucune. « Et puis, vos surveillants sont des êtres humains, pas vrai ? »

— « Ma foi... oui. »

— « Et vous croyez qu'ils roulent les yeux avec une vigilance inlassable pour balayer du regard un secteur de 180 degrés ? Des clous ! Ils reluquent fixement un seul point à la fois, durant un moment — et peut-être qu'ils se mettent à rêver... C'est justement ce que nous avons attendu pour lancer le grappin au bout de la corde et sauter le mur. »

Le directeur se massa la nuque.

— « Certes, ce mode d'évasion n'est pas à exclure puisque, selon toute apparence, *il a été réalisé.* Néanmoins, je persiste à trouver que vous avez eu une chance inouïe. »

— « Y a de ces hasards dans l'existence, » ricana Big Duke.

Lorsque le gardien eut emmené le prisonnier au cachot, le directeur émit un soupir à fendre l'âme.

— « A mon avis, Fred, je fais trop de sentiment, » me confia-t-il. « Il semble que je sois affecté quand un de mes détenus s'évade. » Il étendit le bras pour prendre un cigare dans le saturateur posé sur son bureau. « Ne fais-je pas de mon mieux pour bien mener ma barque, Fred ? »

— « Si fait, monsieur le directeur, » répondis-je. « Du reste, vos collègues d'autres prisons vous ont maintes fois cité à l'ordre du jour ; on vous a décerné de nombreuses distinctions et même, la semaine dernière, le grade de docteur en droit *honoris causa* vous a été conféré comme le proposait la Compagnie agricole et minière du Colorado. Alors ? »

— « Je sais, je sais. Mais j'estime qu'en réalité, l'on devrait mesurer mon succès aux sentiments qu'éprouvent envers moi les détenus *ici même.* »

— « Notre respect unanime vous est acquis, monsieur le directeur, » affirmai-je. « Nous savons tous combien vous prenez nos intérêts à cœur. »

Il acquiesça d'une inclination de tête.

— « Je puis pratiquement circuler sans arme et sans garde du corps dans tout le pénitencier. Partout j'y suis en parfaite sécurité, tant aux cantines que dans la cour, aux ateliers et même dans la salle obscure du cinéma. »

— « Sans contredit, monsieur le directeur. Les hommes se rendent comptent que les films projetés dans la salle sont choisis par vous comme étant les meilleurs et les plus récents. Ils vous en savent gré. A propos, que donne-t-on ce soir ? »

— « *Mary Poppins,* » répondit Brincker. « Et pour corser le programme, on joue également du haricot. »

J'allai reclasser le dossier de Big Duke dans la petite annexe aux archives.

— « Du haricot ? Quel haricot, monsieur le directeur ? » demandai-je à mon retour presque immédiat.

— « Invariablement, peu après l'extinction des lumières, on me lance un haricot à la tête. Je sais que c'est un haricot parce qu'une fois le projectile a rebondi sur le dossier du siège devant moi et que, par ricochet, il a terminé sa trajectoire sur mes genoux. Fred, il y a là, parmi les spectateurs, un type qui ne m'aime pas du tout. »

— « Il y a toujours une brebis galeuse dans le troupeau, monsieur le directeur, » philosophai-je.

Brincker opina du chef.

— « Mieux vaut être réaliste et se rendre à l'évidence : la perfection n'est pas de ce monde. »

Au réfectoire, ce soir-là, le menu se composait d'une tranche de viande, de tomates cuites à l'étuvée, de pêche en boîte, de pain et de café. Jadis, à l'époque de mon entrée au pénitencier, je n'aimais guère les tomates cuites. Mais à présent j'en raffole.

Après qu'on nous eut enfermés pour la nuit, Hector, mon compagnon de cellule, ôta sa casquette, de toile et la pendit au crochet individuel.

— « Encore un jour de passé et un dollar de plus au pécule, » soupira-t-il. Il emplit d'eau un gobelet en plastique pour arroser nos pétunias en pot.

J'enlevai mes godasses et les remplaçai par des mocassins.

— « Sais-tu qui vient de revenir ? Big Duke ! » signalai-je à mon compagnon de captivité. « Il soutient mordicus que, tous les cinq, ils ont pu sauter le mur à l'aide d'un grappin au bout d'une corde. »

Hector secoua la tête. « Rien de scientifique comme méthode. »

— « J'en conviens. Quand notre tour viendra, nous n'userons certainement pas d'un moyen aussi primitif. »

Notre cellule faisait partie du pavillon dit « extérieur ». Hector leva les yeux pour examiner le ciel crépusculaire à travers la vitre et entre les barreaux. « Encore des giboulées en perspective, » prédit-il.

J'opinai du bonnet. « Le printemps est en retard cette année. »

Hector loucha vers une bande d'oies sauvages qui traversaient le ciel.

— « Voici revenue l'époque de l'année où j'aspire le plus ardemment à la liberté, » confessa-t-il. « Quand je vois ces oiseaux, ivres d'espace et d'indépendance, foncer à tire-d'aile vers le sud. »

— « Hector, » lui fis-je observer, « je crois que c'est plutôt en direction du nord que les oies émigrent au printemps. »

— « Quoi qu'il en soit, c'est la vue de leur libre vol qui me déprime par comparaison avec ma vie en cage. »

— « Ne te laisse pas abattre, mon vieux. A moins que je ne sois mauvais prophète, nous sortirons d'ici avant longtemps. »

Il abaissa le minuscule abat-jour sur l'ampoule.

— « Tu as raison, Fred. Et je crois que la meilleure combine, c'est notre Plan nº 18. »

— « J'en suis sûr. L'ennui avec les dix-sept autres, c'est que la réussite dépend de trop de conditions spécifiques. Sous peine d'échec, tout doit correspondre exactement aux données du plan, et nous n'avons vraiment pas eu de veine sous ce rapport. »

— « C'est vrai. Mais je suis certain qu'en définitive ça ne pourrait foirer avec le Plan 18. Il sera d'une exécution simple et directe. Le succès ne dépendra d'aucun impondérable. »

Big Duke sortit de réclusion à fin mai. Le directeur le fit amener une nouvelle fois à son bureau.

D'une manière générale, Brincker avait humanisé le régime des réclusionnaires. Ce n'était plus pour eux le « trou » obscur de jadis. Ils avaient à présent de la lumière dans leur cachot et y recevaient une nourriture convenable — mais évidemment sans dessert. En outre, la faculté leur était donnée d'emprunter à la bibliothèque deux livres et une revue par semaine. Bon nombre de prisonniers anciens trouvaient que, dans ces conditions, la solitude n'en était plus une et que la terrible réclusion, telle qu'elle avait sévi autrefois dans toute sa rigueur, appartenait à des temps révolus.

Big Duke avait bonne mine et l'air dispos.

— « Comment allez-vous, Duke ? » lui demanda Brincker.

— « Chouettement r e q u i n q u é. Quand est-ce que je reprends mon job à la menuiserie ? »

— « Eh bien, voilà justement où je voulais en venir, Duke, » répondit le directeur. « Je crains fort, en effet, que la chose ne soit pas aussi simple que vous semblez le croire. Comme vous le savez, j'ai le devoir d'observer les différents articles du règlement en la matière. A commencer par le stage obligatoire de six mois à la blanchisserie. C'est la filière immuable par où doivent passer tous les entrants, catégorie dans laquelle vous retombez de par votre évasion suivie, à onze mois de distance, d'un retour au pénitencier. »

— « D'accord, d'accord, » admit Duke. « Six mois d'étuve à la buanderie. Et ensuite je pourrai

me remettre au *travail* du bois ? »

Brincker sourit, d'un sourire qui était comme une excuse informulée.

— « Il faut considérer également le degré de priorité parmi l'ensemble des détenus, Duke. Après votre stage à la blanchisserie, votre nom pourra figurer au Rôle, une liste d'attente dont la tenue à jour incombe au Bureau du Travail pénitentiaire. Autrement dit, ce service administratif vous assignera un travail — quel qu'il soit — là où le besoin de main-d'œuvre se fera temporairement sentir. De sorte que le lieu et le genre de travail varieront indubitablement de temps à autre. Et c'est seulement après avoir été porté et reporté au Rôle deux années durant, qu'il vous sera permis de *choisir* votre travail dans cette prison. »

Big Duke ne parut guère enchanté :

— « En tout deux ans et demi avant d'avoir le choix ! »

Brincker confirma d'une lente inclinaison de tête. Puis :

— « De toute façon, je ne pourrais vous *garantir* qu'il y ait pour lors une place vacante à l'atelier de menuiserie. Car je crois savoir que la plupart des hommes qui travaillent là sont des condamnés à vie. »

Brincker avait ouvert sur son bureau le dossier de Big Duke. Il en parcourut quelques feuillets. « Vraiment, Duke, » reprit-il au bout d'un moment, « je ne comprends pas pourquoi vous aspirez tellement à retourner à la menuiserie. »

— « Ça, alors... Qu'est-ce que ça veut dire ? »

— « D'après les tests d'aptitudes générales et d'aptitudes particulières auxquels vous avez été soumis — et suivant l'interprétation de leurs résultats par notre nouveau computeur — nous avons nettement l'impression que vous seriez bien mieux à votre place parmi les électriciens. »

Le regard de Big Duke dériva vers la fenêtre.

— « Si vous croyez tout ce que raconte cette sacrée machine ! » grogna-t-il « Je ne sais qu'une chose, c'est que j'aime travailler le bois. »

Trois semaines plus tard, Duke fut encore une fois amené devant le directeur. Suivant rapport établi à sa charge, il comparaissait maintenant pour avoir tenté de s'introduire en fraude dans l'atelier de menuiserie à l'aide d'un laissez-passer de sa confection.

Le directeur Brincker fit entendre une quinte de claquements de langue agacés.

— « Franchement, Duke, vous me décevez. Faux et usage de faux, c'est un délit grave. »

Duke ne parut nullement contrit.

— « Je voulais tout simplement renouer connaissance avec ce bon vieil atelier, » déclara-t-il.

Sur le bureau, le téléphone sonna. Brincker décrocha le combiné et prêta l'oreille un moment. Puis il se tourna vers moi :

— « C'est le service du Personnel. Qui était-ce encore, l'homme

que vous avez recommandé pour un poste à la bibliothèque ? »

— « Peterson, monsieur le directeur. »

— « Etes-vous bien sûr qu'il possède les capacités nécessaires ? »

— « Oui, monsieur le directeur. C'est un élément très capable. »

Reparlant dans le micro, Brincker autorisa le transfert, à la bibliothèque, du détenu Peterson qui était précédemment affecté à la corderie.

Quand il eut raccroché, il refit face à Duke.

— « Je regrette, Duke, mais il semble que votre retour en réclusion s'impose. »

La sanction n'émut pas Duke outre mesure. Ou, si elle le fit, il n'en laissa rien voir. Il me scruta longuement du regard avant de tourner les talons pour précéder le gardien vers la sortie du bureau directorial.

La fin de juin marqua l'ouverture de notre saison de base-ball avec, comme premier match, nos joueurs contre ceux du Pénitencier Wickman. Hector et moi occupions une place de choix à la tribune, près de la première base. Bientôt nous vîmes Big Duke abandonner son siège rustique et se frayer un passage dans notre direction... Il vint s'asseoir à côté de moi et, sans mot dire, suivit des yeux la partie qui se jouait sur le terrain.

Le batteur de l'équipe Wickman parvint à cueillir de volée une balle en rase-motte. Son coup de batte était capable d'envoyer la balle assez loin dans les limites du losange, mais Leoni, notre renvoyeur infaillible, l'intercepta de justesse et la relança vers la première base afin d'éliminer le batteur adverse qui avait commencé à marquer une course.

Bige Dukè dégagea d'entre ses crocs le cure-dents dont il avait mâchonné la pointe : « Bien joué, » apprécia-t-il.

J'opinai du bonnet : « Leoni est une bonne batte. Heureusement pour notre équipe, il en a encore pour un bail à rester parmi nous. »

Duke me dévisagea.

— « T'as beaucoup d'influence dans la boîte, hein ? »

— « Il y a des chances que nous ayons encore le pompon dans les deux années à venir, » dis-je d'un ton évasif, « si nous pouvons maintenir la composition actuelle de l'équipe. »

— « Combien que t'as pris à Peterson pour goupiller son transfert de la corderie à la bibliothèque ? »

— « Peterson est cultivé et méritant. Et je crois que le directeur se fie à ma jugeote. »

Duke se remit à travailler du cure-dents.

— « Au tarif, ça vaut combien, un transfert dans ce goût-là ? »

Hector, qui avait écouté nos propos, intervint à ce moment :

— « De quel Peterson parle-t-il, Fred ? De celui qui fabriquait à la main les portefeuilles que tu vendais aux visiteurs moyennant une commission de soixante pour cent ? »

Duke sourit. « Je n'ai pas le

rond et je ne connais que dalle en maroquinerie. Mais j'ai peut-être un tuyau intéressant pour vous, les gars : le moyen de sortir de cabane. »

— « Voilà quinze ans que Fred et moi partageons la même cellule, » dit Hector, « et nous avons élaboré jusqu'à présent dix-huit plans d'évasion absolument parfaits. »

— « Mince alors ! Et tout ça pour moisir bouclés ? »

— « Bien sûr que non. Mais pour que la réussite soit certaine, il faut que l'occasion réunisse exactement toutes les conditions favorables, » répondit Hector. « Ainsi, par exemple, six de nos plans ne peuvent être mis à exécution que par temps pluvieux. »

— « Y pleut donc jamais dans ce bled ? » s'enquit Duke.

— « Oh ! si, » répliqua Hector. « Toutefois, il faut qu'il pleuve *l'après-midi.* Et pas n'importe lequel, mais bien celui *d'un jour de congé légal.* »

D'une pichenette Big Duke se débarrassa du cure-dents.

— « Ainsi donc, en quinze piges y n'a jamais plu dans l'après-midi d'un jour de congé ? »

Hector secoua négativement la tête.

— « J'ajoute, » précisa-t-il, « que ce jour de congé doit tomber *obligatoirement un vendredi,* c'est-à-dire au début d'un long week-end. C'est là un point essentiel, faute de quoi tout le plan s'écroule. Une fois, il a plu dans l'après-midi d'un jour de congé légal — mais c'était un jeudi. Ce fut là, au cours de ces trois lustres, la circonstance la plus proche des conditions idéales. »

Avec une lenteur affectée, Duke ricana :

— « Et des tunnels, y en a sur votre liste ? »

— « Deux, » répondit Hector. « Mais outre qu'il faudrait se donner beaucoup de mal pour les creuser, ça devrait se faire par une nuit sans lune, et la température... »

— « Suffit, Hector, » coupai-je. « Pas besoin de dévoiler tous nos secrets. »

Duke tourna toute son attention vers moi :

— « Je peux vous faire sortir d'ici, » affirma-t-il, « sans devoir attendre le vendredi 32 où y pleuvra par une journée de congé légal et une température de couveuse. »

— « En lançant un grappin par-dessus le mur, peut-être ? » ironisai-je avec un demi-sourire. Je secouai la tête. « Très peu pour moi. »

— « Au diable, le grappin ! » riposta Duke. « Ça, c'était du bidon. »

Je le dévisageai longuement. Puis, m'adressant à Hector :

— « J'ai soif. Je m'en vais boire un coup au distributeur d'eau. Observe bien la partie, mon vieux. Tu me la résumeras à mon retour. »

— « Entendu, Fred. Tu peux compter sur moi. »

Je me glissai le long de la rangée de sièges et descendis de l'estrade pour me diriger vers le distributeur d'eau. Après m'être désaltéré, je gagnai l'isole-

ment relatif d'un petit endroit aménagé au flanc de la tribune. Duke, qui était allé se rafraîchir le gosier à son tour, vint me rejoindre à la sortie de l'édicule.

Nous suivîmes des yeux le vol errant d'un papillon emprisonné dans l'enceinte du terrain de base-ball. Duke me dit alors en confidence :

— « A cinq, nous avions turbiné pendant six mois pour forer le tunnel (un véritable ouvrage d'art) et l'étançonner sur toute sa longueur. Même que nous l'avions équipé d'un fil électrique pour amener le courant, et du nombre d'ampoules nécessaire pour un bon éclairage d'un bout à l'autre. Tout fiers du résultat, on s'est mis à réfléchir au moyen de le garder secret même *après* notre évasion. Car à ce moment-là, on s'est dit : *Si jamais on avait la poisse de se faire agrafer encore un coup, le tunnel pourrait nous resservir.* C'est pourquoi, juste avant d'enfiler ce passage sous terre, on a lancé le grappin par-dessus le mur : ça donnait à croire qu'on s'était tiré par escalade. »

C'était bien ce que j'avais pensé.

— « Je suppose, » dis-je alors, « que le tunnel prend son départ du côté de la menuiserie ? »

De la tête, il fit un signe affirmatif.

— « Fais-moi transférer là, et on se taillera ensemble. »

De droite à gauche je parcourus du regard une ligne fictive à sens unique.

— « Un transfert pareil demande beaucoup de tintouin. Je ne le crois pas réalisable avant un an. »

— « Tant que ça ! Alors, autant faire une croix dessus ! » éclata Duke. « Refile-moi un laissez-passer en règle. Avec ça, y me faudra pas plus de cinq minutes pour me barrer. »

L'entrée du tunnel se trouvait probablement dans le débarras attenant à l'atelier. A mon avis, c'était logiquement sa place.

Duke sembla lire dans ma pensée.

— « Comme tu t'en doutes un peu, le tunnel part de la menuiserie. Mais rien n'en indique l'entrée. Aucun repère Ici, je suis le seul à connaître l'endroit exact. Personne ne pourrait filer par là sans me mettre dans le coup. »

— « Loin de moi l'intention de monopoliser ton tunnel, Duke. Je ne m'y engagerais pas sans toi. Et vice versa... »

— « D'accord, » fit Duke, satisfait. « Plus vite tu me fourniras le papelard, et plus vite nous serons dehors. »

— « Ne t'emballe pas, Duke. Si nous risquons la belle, mieux vaut dresser un plan précis et le mettre minutieusement au point. Ce qui va prendre un mois, sinon deux. Cela exige de ma part une certaine organisation. »

— « Quelle organisation ? Y nous suffira de cavaler comme des rats d'un ouverture à l'autre du tunnel... »

— « ...Et de nous carapater à la sortie, vêtus avec distinction d'un terreux uniforme de prisonnier ? » Je hochai négativement

la tête. « L'autre fois, c'est grâce à un fameux coup de pot que vous avez réussi à vous échapper, toi et les quatre autres. Moi, je ne veux rien laisser au hasard. Je pense qu'une fois dehors, les choses nous seraient considérablement facilitées si nous portions des vêtements civils dans lesquels chacun de nous trouverait un portefeuille contenant des pièces d'identité qui paraissent officielles. »

Duke voulut bien admettre ma façon de voir. Mais alors une autre idée lui traversa l'esprit :

— « Dis donc, on s'évaderait rien qu'à nous deux ? Personne d'autre ? » interrogea-t-il, l'air intrigué.

— « Hector en sera, » répondis-je.

Les yeux de Big Duke se rétrécirent :

—« Quoi ! Ce bavard ? Si tu le mets au parfum, ça embaumera dans toute la pension en moins de quarante-huit heures ! »

— « Je n'ai pas l'intention de lui révéler quoi que ce soit... avant l'heure H. »

Au cours des journées suivantes, j'eus des conciliabules avec mes copains de l'habillement et ceux de l'imprimerie. Les uns et les autres me promirent d'examiner la question respective.

Néanmoins, ce fut seulement trois mois plus tard que je jugeai les préparatifs suffisants pour amorcer notre tentative d'évasion.

Cet après-midi-là, le directeur quitta son bureau à une heure trente. Il devait assister à une conférence en ville et ne rentrerait pas avant le début de la soirée.

De la fenêtre du cabinet directorial, je vis sa voiture franchir le portail de la grille. Quand elle eut disparu au tournant, je m'installai au bureau de Brincker et me mis en devoir d'établir une série de documents officiels. Tout d'abord un laissez-passer de Catégorie A, libellé à mon nom. Puis deux sauf-conduits autorisant une circulation limitée : l'un destiné à Hector, l'autre à Duke. Ensuite je remplis deux formules intitulées *Réquisition.* Au fil de mes longues années de secrétariat au pénitencier — et avec la permission de Brincker — j'avais signé de son nom tant de pièces officielles que, finalement, si une signature venait à paraître suspecte, ce serait plutôt celle tracée de sa propre main.

Je trouvai Hector sarclant autour d'un carré de choux dans le potager de l'établissement. Le gardien préposé à la surveillance de cette corvée ne prit pas la peine d'examiner mon laissez-passer. En revanche, il lut très attentivement la « Réquisition » en bonne et due forme que je lui présentais.

— « Ainsi, le directeur veut qu'on affecte un homme au sarclage de son jardin privé ? »

Je confirmai d'un signe de tête.

— « Je pense que le consciencieux Hector fera l'affaire. »

Hector parut se réjouir à cette perspective cependant que nous nous éloignions du gardien.

— « Sarcler le jardin privé du Directeur ? » jubila-t-il. « Quelle tâche honorifique ! »

Je ne pipai mot jusqu'au moment où nous eûmes tourné le coin d'un bâtiment. Et là, hors de vue du gardien, je m'arrêtai pile :

— « Hector, on calte — et tout de suite ! »

Ses paupières battirent et, un instant, il demeura bouche bée. Puis il balbutia :

— « Tu... tu veux dire qu'on *s'évade* ? »

— « Ni plus ni moins, mon vieux. C'est l e moment ou jamais. »

Hector consulta dubitativement le ciel :

— « Ma foi, on dirait vraiment qu'il va pleuvoir et la température est à peu près convenable... mais quelle date sommes-nous ? Ce n'est pas un jour de c o n g é lég... »

— « Ne t'occupe pas de ça. Ecoute bien, Hector. » Je lui tendis le sauf-conduit libellé à son nom. « Je désire que tu te rendes immédiatement à la menuiserie. Entres-y par la porte qui donne dans la Rue C. Tu y verras le gaffe Ed Berger. C'est lui qui surveille l'endroit. Même s'il ne te pose aucune question, dis-lui que tu vas trouver le c h e f (en civil) de la section des ébénistes au sujet d'une table que le directeur a fait repolir, et que le bureau de cette autorité locale se trouvant à l'autre extrémité du bloc, tu ressortiras par la porte donnant sur la Rue D. »

— « Pourquoi faut-il que je fasse tout cela, Fred ? »

— « Afin que Berger ne s'inquiète guère de ne pas te voir ressortir par où tu es entré. Ensuite, Hector, sitôt que tu seras à l'atelier de menuiserie, repère le débarras et profite d'un moment où nul ne t'observe pour te couler à l'intérieur et t'y cacher dans un recoin ou l'autre.... en attendant. »

— « Compris, Fred. »

A présent, le ciel crachotait un début de bruine. Hector abaissa la visière de sa casquette et s'en fut.

Fort de ma seconde « Réquisition », je n'eus aucune difficulté à soustraire Duke au labeur que lui imposait son stage à la blanchisserie.

Nous fîmes une courte halte à l'habillement pour y prendre livraison des trois paquets que l'interne Elmet Henning, promu chef d'atelier, avait mis de côté à notre intention. Chaque colis contenait des vêtements civils, des papiers d'identité et même un peu d'argent.

A la porte d'entrée de la menuiserie, Rue C, le surveillant Berger n'accorda qu'un médiocre intérêt aux colis dont nous étions porteurs.

— « Qu'y a-t-il l à - d e d a n s, Fred ? » demanda-t-il pour la forme.

— « Du tissu pour recouvrir les sièges, » répondis-je. « Mrs. Brincker, la femme du directeur, a deux ou trois fauteuils et un divan à regarnir. »

Quand Duke et moi, nous fûmes introduits inaperçus dans le débarras, Hector sortit de sa cachette.

J'explorai du regard le vaste local où se trouvaient entreposés des monceaux de bois brut.

— « Je présume que ton tunnel a son entrée sous un de ces tas de planches ? » dis-je en hochant la tête, l'air sceptique. « A parler franc, Duke, je ne vois pas du tout comment il se fait que les gaffes n'aient pas éventé ta ruse. Les traces de cette excavation n'auraient pas dû échapper à l'œil exercé des spécialistes chargés de l'inspection périodique des locaux : ils retournent systématiquement les débarras, réserves et entrepôts de fond en comble. »

La mine railleuse, Duke escalada un haut tas de bois brut :

— « Le meilleur endroit pour forer un tunnel, c'est à partir du plafond. »

Du bout des doigts il appuya sur le plafond dont une plaque rectangulaire céda sous la poussée, découvrant une ouverture correspondante.

Suivi d'Hector, je m'empressai de rejoindre Duke sur le perchoir.

Comme il nous l'exposa sommairement alors, cette bâtisse était vieille d'au moins un siècle, avec ses murs de brique aussi épais et solides que des murailles de forteresse. Le réseau électrique et les canalisations du chauffage central n'avaient été installés, évidemment, que beaucoup plus tard et, à l'époque, les ouvriers avaient dû se contenter de faire une installation *apparente*, faute de pouvoir la loger dans l'épaisseur des murs comme le préconisaient déjà les architectes contemporains à l'égard des constructions nouvelles. L'installation achevée, et vu son aspect rien moins que décoratif, on avait masqué l'ensemble de cette tuyauterie en dotant le local d'un faux plafond.

Duke se hissa dans l'ouverture qui se découpait aussi nettement qu'une trappe. Il y fit passer un par un les trois colis que nous lui tendions à bras levés. Ensuite il nous aida à le rejoindre là-haut sous les combles.

Tassé comme nous dans cet espace très bas où il fallait se tenir accroupi, Big Duke replaça la plaque dans l'alvéole du faux plafond devenu plancher. L'obscurité se fit totale jusqu'au moment où il eut revissé à fond une ampoule nue qui se balançait au-dessus de sa tête.

A quatre pattes nous le suivîmes jusqu'au rempart de place-forte qu'était le mur. Précédemment, Duke et ses compagnons l'avaient foré par énucléation ; un peu, toutes proportions gardées, comme on extirpe un trognon de pomme. Après la traversée du mur, nous dévalâmes un passage secret au bas duquel nous atteignîmes une sorte de cave exiguë, située sous les fondations du bâtiment. Quelque vingt-deux mois auparavant, les cinq fugitifs l'avaient utilisée comme remise à outillage ; et c'était à partir de là qu'ils avaient creusé le tunnel proprement dit. A grand-peine ils avaient progressé en déblayant pelletée par pelletée, et il leur avait fallu monter les déblais à bras et à dos d'homme jusqu'au

niveau du faux plafond pour les déverser à cet endroit, au fur et à mesure de l'avancement du travail.

Nous prîmes quelques minutes de repos à l'intérieur de la petite remise à outils.

— « Le tunnel passe sous les différents murs et aboutit au fossé, juste à l'extérieur de l'enceinte, » précisa Duke. « Une fois dehors, on marchera carrément dans le fossé qui, cent mètres plus loin, débouche à l'entrée de la forêt. Et alors, à nous la liberté ! »

Sondant du regard la profondeur du boyau qui s'ouvrait devant nous, j'émis deux ou trois réflexions de nature claustrophobique. Mais Duke me rassura illico :

— « Le tunnel est bien éclairé. Sur toute sa longueur y a une ampoule tous les dix à douze mètres. Et puis, on ne l'a pas foré à la taille d'un ver. Faut pas vraiment se traîner à plat ventre. »

Il se baissa derechef et, s'appuyant sur les genoux et les mains, s'engouffra par l'ouverture en poussant devant lui son paquet de frusques. Je l'imitai, avec Hector sur mes talons.

Nous parcourûmes ainsi en quadrupèdes et à la queue-leu-leu des kilomètres de tunnel, me sembla-t-il. A vrai dire, cette progression souterraine me parut sans fin, en particulier pendant les phases du parcours où la silhouette massive de Big Duke éclipsait la lumière de l'ampoule suspendue en avant de nous tandis que l'ami Hector projetait une ombre dans le tronçon de tunnel qu'aurait dû éclairer, à mes yeux, l'ampoule située en arrière.

Au bout d'une éternité, mes narines perçurent enfin la fraîcheur de cette journée de pluie et j'affleurai, à l'air libre, le bord de ce qui ressemblait effectivement à un fossé. Hector apparut juste derrière moi. Les rebords intérieurs du fossé nous dissimulaient par rapport aux surveillants postés dans les tours qui jalonnaient l'enceinte. Ces saillies en surplomb nous abritaient aussi du crachin.

Duke camoufla la sortie du tunnel en l'obturant de broussailles.

— « Qui sait, » dit-il, si un jour on ne devra pas repasser par là ? »

Lorsque Big Duke en eut terminé avec le camouflage, Hector et moi lui emboîtâmes le pas en pataugeant dans le lit boueux du fossé. Quand nous finîmes par atteindre le havre sylvestre sur lequel nous avions mis le cap, la bruine s'était muée en une pluie diluvienne qu'un vent assez fort chassait en rafales.

Duke courut s'abriter sous un pin géant et déficela son paquet.

— « Pourvu qu'on y ait ajouté un imper, » souhaita-t-il à voix haute.

— « Bien sûr qu'il y en a un dedans. J'ai tout prévu, » dis-je.

En moins de deux, Duke se métamorphosa en civil.

Il rabattit le bord du chapeau sur ses yeux, releva jusqu'aux oreilles le col de l'imperméable, et s'écria :

— « Au poil ! Eh bien, les

gars, à partir de maintenant, chacun pour soi. A plus tard ou jamais ! » Il nous fit un bref salut de la main et disparut dans la tourmente.

Apparemment, Hector éprouvait quelque difficulté à boutonner la chemise.

— « Tu es certain que ces vêtements sont à ma taille, Fred ? »

— « Evidemment. On avait pris tes mesures, non ? »

De sa manche de chemise, mon compagnon transi essuya son visage ruisselant.

— « Comme il pleut ! » fit-il.

— « Eh oui, il pleut. Tu ne m'apprends rien. »

— « Je veux dire qu'il fait froid. »

— « D'accord, c'est le déluge et on gèle ! » aboyai-je. « Mets l'imper et le galurin. Et cesse de pleurnicher comme un môme ! »

Il obéit à contrecœur.

— « Si j'avais su que ça se passerait ainsi... »

— « Que veux-tu dire par *ainsi ?* »

— « Dans la pluie et le froid... Et quel vent ! »

A la minute présente, moi j'étais fin prêt en civil.

— « Allons, viens, Hector. On fonce ! »

J'avais déjà fait une douzaine de longues foulées lorsque je m'aperçus que je marchais seul. Je me retournai tout d'une pièce.

Hector glandait toujours là où je l'avais laissé. Il avait le chapeau sur la tête mais tenait encore, d'une main crispée, sa casquette de détenu.

— « Sacrebleu, Hector ! Lâche ça et viens donc ! »

Mais il ne bougea pas d'une semelle. Il semblait pétrifié.

Revenu sur mes pas, je voulus m'emparer du couvre-chef pénitentiaire pour le jeter au loin, mais la main du traînard ne s'y resserra que plus fort. Ses yeux écarquillés me parurent vitreux et d'une fixité singulière.

— « Hector ! ! » hurlai-je. « Ben quoi ? Qu'est-ce qui te prend ? »

Enfin ses lèvres remuèrent :

— « Là-bas, au réfectoire, les gars auront des patates douces pour dîner ce soir, Fred. J'adore les patates douces, et on en a eu si rarement... »

Un brusque coup de vent me fit pivoter pour y faire front. En avant de moi, un épais rideau de pluie formait écran entre nous et le monde que j'avais quitté vingt-deux ans plus tôt...

Avait-il beaucoup changé ? Quel serait actuellement son véritable aspect ?

J'empoignai H e c t o r par les épaules et le secouai comme un prunier.

— « Là où nous allons, il n'y a rien à redouter, mon vieux. Ni requins ni fauves. Rien que des gens, et qu'as-tu à craindre d'eux ? »

— « T o u t, » répondit-il en plongeant son regard dans le mien. « Oui, *tout !* »

Après dîner au réfectoire, nous nous joignîmes au groupe qui sortait du local pour se rendre à la salle de cinéma.

Arrivés là, nous nous carrâmes dans nos fauteuils habituels.

— « Crois-tu qu'ils vont découvrir le tunnel ? » demanda Hector.

— « Je n'en sais rien, » dis-je. « Une chose est certaine : ils ne savent toujours pas comment Big Duke s'est évadé. »

— « Et nous deux, nous n'aurons pas d'ennuis, hein ? »

— « Non. Je m'arrangerai pour nous couvrir. Comme tu le sais, j'ai un peu d'influence dans la maison. »

— « Un peu ? Tu es vraiment trop modeste, Fred. N'es-tu pas le secrétaire du directeur, l'homme de confiance numéro un ? Nul doute que tu puisses arranger ça. »

J'ébauchai un sourire. Au fond, Hector disait vrai. Ici, j'étais un type considéré, un personnage en quelque sorte. Hors ces murs, je ne serais plus rien.

— « Sais-tu ce qui m'a décidé à revenir ? » confessa Hector. « Eh bien, en vérité, ce mode d'évasion ne me paraissait pas régulier du tout. A mon sens, ce n'était pas bien de s'évader ainsi... En utilisant un tunnel conçu et foré par d'autres, veux-je dire. Vis-à-vis de nous mêmes, nous aurions plus de mérite à nous en tirer par nos propres moyens. »

— « Incontestablement, Hector. A moi, ça m'a fait la même impression. »

— « Je viens de songer à un nouveau projet... Ce sera notre Plan 19. »

— « L'étiquette est prometteuse, » commentai-je sans malice.

— « En principe, le projet est tout simple... mais, bien sûr, son étude exigera un bout de temps. »

Dans la salle, les lumières s'éteignirent et l'on projeta sur l'écran la bande des actualités.

Je cherchai des yeux une silhouette familière dans la pénombre... et sortis de ma poche la sarbacane qui me servait de joujou. J'y introduisis un haricot sec, et soufflai.

— « Tu l'as eu ? » s'enquit Hector à voix basse.

— « En plein sur le caillou, » répondis-je de même.

Je desserrai les lacets de mes chaussures, soupirai d'aise et goûtai une pleine détente. Que c'était bon, la rentrée au bercail !

Traduit par Jean Laustenne.
Titre original : Plan 19.



A MORT, LE VAMPIRE !

par

Robert Specht

ILLUSTRÉ PAR

GUY MICHEL

Charlie Atkinson et Tad Winters furent internés le jour même à l'asile de fous. Charlie accepta docilement son sort : pour le simple d'esprit, un gîte en valait un autre. Avec Tad, ce fut tout différent. Déjà au moment où les infirmiers s'étaient emparés de lui, il hurlait comme un chien écrasé.

⁂

Toute agglomération a son idiot du village et son mauvais plaisant, et il semble que le premier soit continuellement en butte aux moqueries du second. Ainsi en allait-il entre Charlie et Tad. Mais Charlie semblait n'en garder nul ressentiment. Quelque mauvais tour que lui jouât Tad Winters, il souriait niaisement, en disant : « Ce Tad, tout de même, quel rigolo ! Pour sûr qu'il est marrant. »

Charlie dormait dans un petit local situé derrière la chapelle ardente de Maître Eakins, l'entrepreneur de pompes funèbres. Le locataire tenait parfaitement en ordre sa chambrette qu'il balayait plutôt trois fois qu'une. Il y habitait gratis. Toutefois, Maître Eakins lui laissait faire de menues corvées afin que le pauvre n'eût pas le sentiment d'être hébergé par pure charité. Charlie aimait son petit intérieur en dépit du mobilier sommaire et du funèbre voisinage. Il n'était pas offusqué le moins du monde à l'idée que, la plupart du temps, une dépouille mortelle reposait dans la pièce contiguë.

Il advint qu'en avril, cette an-

née-là, le quartier fut mis en émoi par la rupture d'une conduite d'eau. L'inondation transforma le cimetière en un véritable bourbier. Avant que toute cette eau pût être évacuée à grand renfort de pompes, la chapelle ardente de Maître Eakins abritait déjà trois défunts attendant le dernier voyage. Charlie fut dès lors contraint de partager sa chambrette avec la fille Dayton qui avait succombé à une pneumonie quelques jours auparavant.

Lorsque Tad eut vent de la chose, il ne put résister à l'envie de se moquer de Charlie une fois de plus. Et il l'apostropha à la première occasion :

— « Alors, Charlie, il paraît que tu ne vis plus seul... Tu as de la compagnie, pas vrai ? »

Charlie le dévisagea, intrigué.

« Mais oui, » reprit l'autre, « il y a là un joli brin de fille qui habite avec toi. »

— « Tu charries, Tad. C'est la fille Dayton et tu le sais bien. » Charlie promena son regard à la ronde pour voir si les vieux copains et compères habituels de Tad avaient le sourire moqueur aux lèvres. Il n'était pas encore très sûr de faire l'objet d'une nouvelle farce.

— « Allons, grand cachottier, avoue que tu vis avec elle comme mari et femme ! »

— « Voyons, Tad, cette jeune fille est *morte*. Elle ne pourrait plus être la femme de personne. Tu veux me mettre encore en boîte, hein ? »

Parmi les gars autour d'eux, certains s'apprêtaient déjà à rire un bon coup, mais Tad leur lança un regard hostile. Il avait son idée.

— « Charlie, » dit-il alors, « as-tu vu cette fille sortir en pleine nuit de son abri mortuaire pour aller faire une balade au clair de lune ? »

— « Ah ! maintenant je vois bien que tu veux te moquer de moi ! »

— « Pas du tout, Charlie, » rétorqua Tad, la mine sombre. « Et si je peux te donner un conseil, assure-toi que la fermeture du couvercle tient bon. »

Autour des deux hommes, les visages avaient repris une expression sérieuse.

— « Pourquoi ça ? » demanda le simplet.

— « Le bruit court en ville, que cette fille avait été mordue par un loup avant de mourir. » Tad se rapprocha encore de Charlie pour achever à brûle-pourpoint : « Et pas par un loup ordinaire, mais par un *loup-garou !* Tu sais ce que deviennent les gens mordus par un loup-garou ? »

— « Des vampires ? »

Sans doute y avait-il dans l'esprit de Charlie une manifeste confusion de légendes. Loin de la dissiper, Tad en tira parti :

— « Exactement. Il est certain qu'une de ces prochaines nuits, cette charmante créature viendra t'arracher à la douceur de tes rêves en te plantant ses crocs dans la gorge pour te saigner à blanc ! »

Sur ce, Tad s'éloigna avec sa bande de flagorneurs, abandonnant Charlie à ses réflexions solitaires.

Un peu plus tard dans la journée, le malheureux questionna Maître Eakins au sujet des vampires, et le brave homme le renseigna sur c e t t e superstition. Avant qu'il pût s'enquérir du motif de cette curiosité insolite de la part du nigaud, l'arrivée d'un client vint distraire son attention et lui faire oublier l'incident.

Regrettablement d'ailleurs car, le soir même, Tad et consorts se réunirent derrière le rez-de-chaussée abritant le magasin et la chapelle ardente, au pied du mur extérieur de la petite annexe h a b i t é e par Charlie. Certains commerçants offraient à Charlie cinquante cents pour que, chaque nuit, il vînt vérifier que leur porte était bien verrouillée. C'était donc l'heure de sa rentrée au logis que le groupe des farceurs attendait présentement dehors.

Tad se tourna vers Susan, la seule fille parmi eux. Il devait l'épouser prochainement ; mais ce soir, le maquillage de Susan la rendait épouvantable même aux yeux de son fiancé. D'apparence spectrale, elle avait les paupières affreusement cernées au crayon noir et les lèvres peintes écarlate. Le reste de son visage paraissait blanchi à la chaux, excepté les joues que semblait creuser profondément, sous chaque pommette, une ombre très accusée provenant du même crayon.

— « Vraiment, Tad, ça ne me plaît pas du tout, » protesta-t-elle en un murmure.

— « Allons, chérie, ce n'est en somme qu'une bonne blague... »

— « Ouais ?... En tout cas, je ne me réjouis guère à l'idée de m'étendre dans ce cercueil. »

— « Tu n'y resteras pas plus de quelques minutes, car Charlie ne tardera pas à rentrer. Comme je te l'ai dit, nous allons t'installer dans le cercueil que le vénérable Eakins présente comme modèle dans la pièce du devant ; puis nous le substituerons à celui qu'on a garé dans la piaule de Charlie. Dès que notre homme est de retour, tu t'annonces par une série de gémissements lugubres. Ensuite tu lèves lentement le couvercle... et on va bien rigoler. »

— « Et si le pauvre en faisait une crise de nerfs ou une crise cardiaque ? »

— « Penses-tu ! Charlie est plus coriace que ça, tout de même ! Mais, bien sûr, il va faire un foin à ameuter toute la région... Dans deux minutes ce sera le moment de t'emballer. »

Susan acquiesça d'un gloussement retenu.

— « Chchcht... » souffla l'un des gars faisant le guet à un angle arrière de l'immeuble. « Il va faire sa ronde... » Puis, au bout d'un moment : « Le voilà parti. Profitons-en. »

En file indienne, le groupe rasa furtivement le mur latéral pour s'avancer vers la façade. Et quand Charlie eut disparu au tournant de la rue, ils se glissèrent un par un dans le magasin en franchissant le seuil de la porte non encore vérouillée.

Quelques minutes plus tard, au retour de Charlie qui vérouilla consciencieusement la porte du

magasin avant de monter à sa chambre, tous les conspirateurs avaient repris leur faction à l'extérieur, derrière l'annexe, juste sous l'œil de-bœuf assez haut perché qui aérait la petite pièce d'habitation.

— « Empoignez-moi chacun par une jambe pour me soulever à bonne hauteur, » dit Tad à deux de ses complices. Quand on l'eut hissé de la sorte, Tad, les yeux au niveau de la lucarne ronde put voir distinctement ce qui se passait chez Charlie. « Le voilà qui entre dans sa turne, » chuchota l'incorrigible farceur à l'adresse de ses compagnons qui l'écoutaient d'en bas. « Il s'assied sur son lit... Il enlève ses chaussures... »

Tad n'eut pas à poursuivre ce reportage, car les autres entendirent comme lui la lugubre plainte qui émanait du cercueil d'osier. Charlie se redressa brusquement sur sa couchette. Au nouveau gémissement sorti du même endroit, ses mains se crispèrent sur l'arête du sommier. Pendant ce temps, Tad se cramponnait d'une main au châssis de la lucarne tandis que de l'autre, appliquée sur sa bouche, il réprimait difficilement un fou rire.

— « Et alors, que se passe-t-il dans cette turne ? » interrogea une voix sourde, venue d'en bas.

— « Minute ! » Le rire prêt à fuser, il reprit en un murmure haletant : « Le couvercle se soulève... Notre vampire femelle se dresse dans le panier... La scène est d'un réalisme saisissant !... Je crois que Charlie va... » Mais les paroles du plaisantin s'étranglèrent dans sa gorge car déjà Charlie se mouvait avec une rapidité stupéfiante... Non pas vers la porte pour détaler à toutes jambes comme Tad s'y était attendu. En fait, il fonçait droit sur Susan que le saisissement clouait sur place et, d'une poussée irrésistible, il la rejeta au fond du panier dont il rabattit et verrouilla le couvercle !

— « Et alors, Tad ? Dis-nous donc ce qui se p a s s e, bon sang ! » insista l'un des chuchoteurs.

Médusé, Tad put à peine répondre :

— « Ça, alors ! Je... je n'y suis plus du tout. Il l'a enfermée dans le panier. A présent il vient de se baisser devant le lit... On dirait qu'il prend quelque chose de là-dessous... Ça ressemble à... Seigneur ! Oh non ! Pas *ça !* Bon Dieu, *NON* ! ! »

Son cri d'horreur trancha dramatiquement sur l'hilarité contenue des autres. L'un des deux gaillards qui le soutenaient par les jambes eut un tel sursaut que Tad dégringola par terre. Avant que les trois hommes aient pu se dégager de cette mêlée de bras et de jambes, ils furent glacés jusqu'à la moelle par un cri d'épouvante, un cri presque inhumain en provenance de la chambre de Charlie, cependant que Tad hurlait : « Au nom du Ciel, *ARRETE !* » Le tragique hurlement de femme fut suivi d'un autre, plus déchirant encore...

Affolé, Tad se releva d'un bond et courut faire le tour de l'immeuble aussi vite qu'il le put.

Quand ses copains le rejoignirent devant l'entrée, il livrait de furieux assauts à la lourde porte du magasin, s'acharnant contre elle en une vaine tentative pour l'enfoncer. Parmi ses compagnons, l'un des rares qui eût gardé la tête froide s'empara d'une chaise qui restait ordinairement sur le côté de l'entrée et s'en servit pour briser la vitrine. Ce fut Tad qui, le premier, s'introduisit dans le magasin par la trouée, au milieu des éclats de verre. De la chambre de Charlie s'échappaient des coups sourds et des cris perçants, atroces à entendre. Subitement tout se tut après un râle d'agonie au moment où les hommes atteignaient le seuil...

Tad arriva en tête de la horde faisant irruption dans la pièce. Ce qu'il vit lui arracha un douloureux sanglot.

Le panier oblong reposait toujours sur les tréteaux où on l'avait installé quelques minutes auparavant. Mais devant lui se tenait Charlie, les bras ballants et un maillet au poing. Un gargouillis confus provenait du panier, et le long pieu enfoncé à travers les fibres d'osier remua légèrement lorsqu'à l'intérieur, le corps transpercé de la jeune femme fut secoué par les spasmes ultimes avant de se figer dans la mort. Du sang avait suinté sur le parquet...

Tad se mit à pousser des hurlements démentiels.

Au cours des journées qui suivirent le drame, lequel s'était achevé par l'internement de Tad et de Charlie à l'asile d'aliénés, tout le monde s'accordait à voir en Tad Winters l'artisan de cette tragédie. Tout le monde, sauf Maître Eakins. Il s'enivra copieusement et ne dessoûla guère de toute une semaine. Au cours de ses lamentations bachiques, il s'accusa publiquement d'être l'imbécile qui avait dit à Charlie que le moyen radical pour supprimer un vampire, c'était de le pourfendre en lui enfonçant un pieu en plein cœur.

Traduit par Jean Laustenne.
Titre original : The real thing.

De quoi se distraire

par Isabel Field

ILLUSTRÉ PAR GÉRARD AUBLÉ



ELINOR portait un très petit bikini blanc et une robe vaporeuse qui ne cachait rien de ses charmes généreux.

Elle était installée dans un transat à fleurs, sur le balcon du club de yachting. Ses cheveux noirs, soigneusement tressés et enroulés, étaient tenus par un bandeau vert qui avait l'exacte nuance de ses yeux. Elle était en train de se faire les ongles des pieds.

L'ongle du petit orteil de son pied gauche était d'un orange éclatant. L'ongle du milieu rose pâle. L'ongle du gros orteil rouge vif. Elle étudiait chaque coloris de loin, appréciant le contraste avec ses pieds lisses et bronzés. Ayant conclu que l'orange était trop violent, le rose trop pâle, elle fit disparaître les deux nuances, puis peignit soigneusement chaque petit ongle en rouge.

Maintenant elle devait refaire les ongles de la main, puisqu'ils étaient d'un orange agressif. Chantonnant en sourdine, elle effaça le tout avec du solvant avant de passer le nouveau coloris. Quand elle eut terminé, elle se renversa en arrière pour apprécier son travail. A présent elle regrettait de s'être fait les ongles des mains. Si elle les avait gardés pour plus tard, ça lui aurait laissé une occupation, quelque chose pour remplir cette morne étendue de temps qui l'engloutissait. Soupirant, elle essaya de se laisser aller, mais une certaine angoisse nerveuse la saisit, la même sensation qu'elle avait déjà éprouvée avant que son mari décide de l'emmener à Miami pour quelques jours de vacances.

— « Tu n'as pas besoin de rester ici seule dans l'appartement, » avait dit Georges. « Achète-toi quelques affaires et prépare tes valises. Après la convention j'aurai deux jours de libres et nous nous offrirons une seconde lune de miel. » Puis il lui avait tapoté la joue de sa main dodue, comme si elle était sa sœur, alors qu'ils étaient mariés depuis deux ans.

Deux ans. Cette pensée la frappa brusquement. Deux années pleines de Georges : bon, solide, sûr ; de Georges : cinquante et un ans, bedonnant, une tendance à la calvitie, riche. Elle soupira et chassa cette pensée, étudiant délibérément la beauté et la tranquille dignité du club et des somptueux bateaux se balançant à leurs amarres dans le port.

« Pourquoi ne cherches-tu pas quelqu'un de gentil ? » lui avait suggéré Amy. « Et n'aie pas l'air si offusquée, chérie. Quelquefois tu es bien trop naïve. »

Oui, bien sûr qu'elle savait qu'Amy avait quelqu'un. Elinor l'avait vu une fois de loin : grand, jeune, très beau et bien fait, et plein d'attentions pour Amy. Mais, de toute façon, ce genre de chose ne disait rien à Elinor — pas encore du moins. Elle eut un soupir de regret, se laissant aller à imaginer quelqu'un de fort et de passionné murmurant à son oreille, puis elle se morigéna : pas de rêverie. Retour à la réalité. Elle remit dans la trousse les flacons et le coton et rentra au club.

Comme elle traversait le couloir vers la porte d'entrée, une femme de haute taille dont la peau

semblait aussi tannée que celle d'un marin courut après elle. « Oh, vous voilà, Mrs Bartlett. Votre mari a appelé. Il ne rentrera pas pour le dîner, finalement. Pourquoi ne rentreriez-vous pas à l'hôtel danser ou quelque chose comme ça ? »

— « Merci, » dit Elinor, souriant pour dissimuler sa contrariété. « S'il rappelle, dites-lui que je vais au cinéma. »

La femme secoua la tête d'un air absent, l'esprit déjà ramené à des occupations pressantes, et elle commença à s'éloigner, mais Elinor la rappela. « Attendez. Dites-lui que je suis allée faire du bateau et ensuite dîner. »

— « Bien sûr, Mrs Bartlett. » La femme regagna précipitamment son bureau.

Maintenant, Elinor avait des heures devant elle. Elle jeta un coup d'œil à la pendule au-dessus du bar. Deux heures. Une heure pour une longue balade en bateau à l'intérieur de Biscayne Bay, peut-être jusqu'à un des petits îlots déserts pour chercher des coquillages ; ensuite dîner dans ce ravissant endroit où l'on mangeait des fruits de mer qu'elle avait découvert à Coconut Grove, enfin retour à l'hôtel pour prendre un cocktail et un bon bain. Elinor savait maintenant que si elle ne prévoyait pas chaque détail de son emploi du temps, le terrible ennui s'installait, ne cessant d'augmenter et d'envahir le moindre petit plaisir. Elle paraissait belle cette randonnée depuis le port de New York, mais au bout de deux jours seulement Elinor en avait assez, et il restait six jours avant que Georges en ait terminé avec la dernière de ses interminables réunions et consultations ; ensuite, viendraient d'autres jours où ils seraient seuls, elle et Georges.

Frissonnant, Elinor sortit sous le resplendissant soleil de mars. Elle chercha des yeux le maître de quai qui pourrait l'emmener jusqu'au beau petit Flying Scot qu'ils avaient loué pour la durée du séjour de Georges. N'apercevant pas le vieil homme, elle frappa à la porte de sa remise.

— « Entrez. Qu'est-ce que vous voulez ? »

Elinor passa la tête et dit : « Je cherche le maître de quai. J'aimerais qu'il me mène à mon bateau, et si possible qu'il m'aide à trouver quelqu'un pour compléter l'équipage. Je doute de pouvoir manier ce Scot toute seule dans la baie. »

— « Je vais vous y emmener, » proposa le jeune homme qui sortait du fond de la remise, ses yeux bleus clignotant à la lumière du soleil.

Elinor eut le temps de l'étudier avant qu'il la vît. Ses cheveux la frappèrent en premier. Longs, doux et bouclés, presque comme ceux d'une femme, ils étaient décolorés par le soleil, de la couleur de la soie écrue. Les traits de son visage étaient forts et doux et très jeunes. Quand ses yeux se furent adaptés à la luminosité, il rougit un peu et baissa les yeux, comme gêné devant sa beauté.

— « Le vieux Eberhardt me demande d'aider comme ça quelquefois, » expliqua-t-il, la fixant tou-

jours. « J'm'appelle Andy, M'dame. »

Elinor sourit, mesurant l'effet qu'elle produisait sur lui. « Eh bien, Andy, pouvez-vous me servir de second pendant deux heures ? »

— « Oui, M'dame, » répondit-il, en bégayant un peu. « Je vais chercher un garçon pour nous emmener d'ici à la rame. Mr Eberhardt dit que je dois servir les membres du club. »

Sa candeur l'excita, lui donnant le sentiment de sa propre mondanité et de sa grande sophistication. Elle sourit à nouveau et posa sa main sur son bras. « Eh bien, allons, Andy. Servez-moi. »

Ils rirent tous les deux et se dirigèrent vers le bassin. L'un des garçons les emmena à la rame jusqu'à la bouée d'amarrage. Elle observait le jeune homme tandis que le vent ébouriffait sa chevelure dorée. *Ce n'est guère plus qu'un enfant, vingt-deux ans peut-être, huit ans de moins que moi,* pensait-elle. « C'est le Scot en fibre de verre, » dit-elle à voix haute au garçon de bassin, en pointant un doigt à l'ongle écarlate.

Andy la regarda à la dérobée, encore timide, et suivit le doigt des yeux. Elle se tenait plus droite sur le siège et laissait le vent jouer avec sa robe légère, consciente des yeux posés sur le tout petit maillot de bain blanc, sur sa peau dorée.

Ils grimpèrent à bord du bateau à voile. Elinor enfila un gilet de sauvetage et en lança un autre à Andy. « Tenez, » dit-elle. « Il vaut mieux mettre ça. »

Il attrapa habilement le vêtement, mais le posa à ses pieds. « Non, merci, » dit-il, « ces sangles sont toujours gênantes. »

Elle haussa les épaules : « Très bien, mais si le garde-côte nous arrête, vous paierez vous-même votre amende. »

Il sourit, découvrant de magnifiques dents blanches. « Ils ne contrôlent jamais. »

Elle manœuvra le bateau pour le faire sortir du bassin d'amarrage en direction de la baie proprement dite. Un cordon d'îlots de sable, recouverts de grandes herbes de marais salant, d'arbrisseaux entortillés et de quelques palmiers nains, s'alignait le long de la plage, cachant la terre. Le vent était bon, frais et fort, et ils entrèrent dans l'eau agitée. Le bateau était magnifique. Elinor aimait sentir la réponse aux ordres qu'elle lui donnait à travers la toile et le gouvernail. Elle ne parlait pas à Andy sauf pour lui lancer des ordres brefs, mais elle était consciente qu'il l'admirait, et consciente également qu'il y avait un certain courant entre eux.

De retour au bassin d'amarrage, il fit venir un garçon pour les prendre. Il l'aida à monter dans la barque. « On s'est bien amusés, Mrs Bartlett, » dit-il.

— « Aimeriez-vous sortir encore avec moi demain matin, Andy ? » interrogea-t-elle, regardant dans ses clairs yeux bleus.

— « Sûr que j'aimerais, M'dame, » dit-il, en rougissant.

— « Mon nom est Elinor. Elinor, » répéta-t-elle, surveillant son visage. « Devant vous j'ai l'air d'un maître d'école, ou de votre

vieille mère ou quelque chose comme ça. »

Le garçon se mit à rire. « J'allais au lycée dans le sud, » expliqua-t-il, plus à l'aise. « Tout le monde est M'dame, sauf peut-être l'employé de service. »

Ils se mirent à rire tous les deux et il tira le petit bateau contre l'embarcadère et lui tendit la main.

— « A demain matin alors, Andy. Vers neuf heures ? »

— « Oui, M'dame... Elinor. »

Elle sortit pour le dîner et ensuite revint à l'hôtel. Quand George rentra elle dormait, et elle dormait encore quand il sortit pour un rendez-vous très matinal, mais elle se réveilla en sursaut à huit heures et demie, se souvenant de son rendez-vous avec le garçon. Elle se leva rapidement et prit un bain, chantonnant pendant qu'elle s'habillait. Puis elle rit à sa propre folie, et cessa de se hâter. *Ce n'est pas la peine d'agir comme une gamine,* se dit-elle. Elle mit un autre maillot de bain de tissu mauve, sous une sage robe de tissu éponge.

Andy s'impatientait au bord de l'embarcadère quand Elinor descendit les marches et traversa l'étendue de pelouse verte. Son visage s'illumina quand il la vit.

— « Hello, Elinor ! » cria-t-il, puis il courut à sa rencontre. « J'ai pensé que vous aviez peut-être changé d'avis ou oublié. » Il était heureux et cela ajoutait à son plaisir à elle.

— « Bien sûr que non, idiot, » répliqua-t-elle. « J'ai tout juste un petit peu trop dormi. »

Ils sortirent du bassin et contournèrent le premier groupe d'îles. Elle le regardait hisser les voiles et manier la barre tandis qu'elle tirait sur les cordages et se penchait pour conserver l'équilibre du bateau. Elle détaillait le corps musclé du garçon, luisant sous les embruns, le dessin de son visage et ses cheveux ébouriffés par le vent, sa bouche...

— « Mettons le cap sur cette grande île ! » cria-t-elle pour dominer le sifflement du vent.

Le bateau léger s'inclina et Elinor se suspendit à un cordage de tout le poids de son corps, arquant les reins. Ses yeux ne quittaient pas la silhouette du garçon et, peu à peu, elle sentit s'infiltrer en elle un trouble qu'elle croyait avoir oublié depuis longtemps. C'était comme si l'océan était soudain devenu bouillant, chaque vague apportant une volée d'embruns qui lui fouettaient les reins et les cuisses, faisant naître en elle un chaud plaisir.

Andy manœuvra adroitement à quelques mètres de l'étroite plage de l'île. Elle se redressa lentement comme il l'invitait du geste à débarquer, se leva et glissa presque aussitôt. Elle tomba brutalement mais, presque dans le même instant, il fut sur elle et elle sentit l'étonnante chaleur de sa main sur son dos comme il demandait : « M'dame, vous ne vous êtes pas fait... » Il n'acheva pas sa question. Elle s'était retournée et le regardait. Une seconde, il hésita et ce fut elle qui croisa les mains derrière sa nuque et attira sa bouche contre la sienne. Longtemps, ils roulèrent sur le pont

avant de gagner la plage en silence et de trouver un abri entre les buissons.

Toute la semaine qui suivit, chaque jour, ils retournèrent sur l'île. Andy, dès le second jour, avait apporté un appareil photo et Elinor découvrit quel jeu fascinant c'était que d'offrir l'image de son corps à un homme avant de s'offrir tout entière. Devant lui, elle se cambrait, s'agenouillait dans le sable en tendant sa poitrine au soleil et au vent. Les embruns, jour après jour, lui semblaient toujours aussi chauds. Comme les mains d'Andy courant sur sa peau, s'arrêtant avec audace. Elle ne cessait de poser pour lui, multipliant l'amour par les images de l'amour, s'amusant à l'exciter jusqu'à ce qu'il pose l'appareil ou le laisse tomber, courant alors pour qu'il la poursuive, la rattrape et tombe avec elle. Mais le samedi, il resta assis à l'ombre d'un palmier, silencieux, sans prendre une photo, sans la regarder, les yeux fixés sur un point précis de l'horizon où il n'y avait rien.

— « Qu'y a-t-il ? » demanda-t-elle. Demain, c'était dimanche et elle resterait avec George. Lundi... ils repartiraient, ils retourneraient chez eux. Elle n'en avait pas encore parlé à Andy, mais elle avait hâte d'en finir, maintenant. Il lui fallait autre chose. Autre chose qu'Andy ou George. Quelqu'un de régulier et de son niveau.

Andy gardait son beau visage tourné vers la mer et la brise agitait ses cheveux. « J'ai pris une décision, » dit-il.

Elle soupira et se retourna de façon à exposer son dos au soleil. « A propos de quoi ? » demanda-t-elle, étouffant un bâillement.

— « Je viens à New York, » répondit-il d'un trait.

Elle se redressa si soudainement qu'elle heurta sa main de l'épaule. L'affolement s'empara d'elle : « Tu... quoi ? »

Sa bouche d'adolescent était figée en une moue résolue. « Je viens à New York. » Il se rapprocha et commença à la prendre dans ses bras, mais elle se dégagea.

Elinor contrôla sa frayeur et arbora un sourire prudent. « Oh, c'est... gentil, Andy. Mais pourquoi ? Comment vivrons-nous ? Ce n'est pas la même chose là-bas qu'ici. » Elle était calme maintenant, parfaitement lucide, mais elle observait son visage afin de ne rien perdre de sa réponse.

Andy posa un doigt sur sa main, timidement, mais il répondit avec une calme détermination. « Tu m'aideras, n'est-ce pas, Elinor ? Je ne pourrai pas supporter d'être loin de toi. » Il parlait très vite, à présent, comme s'il avait préparé ce qu'il allait dire et ne voulait pas oublier la moindre partie de son discours. « Je t'aime et je sais que tu m'aimes. Je sais que tu voudras m'avoir toujours près de toi. Tu peux m'aider à trouver une chambre ou peut-être même un petit appartement, et je peux trouver du travail et avec ce que tu me donneras... »

Sa voix se perdait et elle comprit qu'il était en train d'épier les réactions de son visage, attendant une réponse. Elle se composa une

expression et prit sa respiration pour calmer les battements de son cœur, puis elle sourit et sortit sa bourse du tas d'affaires au pied du palmier voisin. « Andy, je ne veux pas être méchante, mais ça ne peux vraiment pas marcher comme ça. J'ai un mari, des amis, des obligations mondaines. Ici, ça a été merveilleux, mais les vacances sont finies, tout est fini. Maintenant je retourne chez moi et toi tu dois rester ici. Ta vie est ici. »

Elle se leva et commença à épousseter le sable de son corps. Puis elle sortit un peigne et un miroir de sa bourse et mit de l'ordre dans sa chevelure. Puis elle sortit de son porte-monnaie les dix billets de vingt dollars que George avait laissé pour elle sur la commode ce matin.

— « Tiens, A n d y, » dit-elle. « Offre-toi ce que tu veux. Peut-être pourras-tu trouver un bateau d'occasion pour toi comme tu disais en vouloir. »

L'expression qu'elle décela sur son visage l'arrêta. Elle redouta qu'il se mette à pleurer, mais il se retint. « Non, » murmura-t-il. « Tu me fais honte. C'est une façon moche pour toi de me parler. » Il se leva d'un bond, manifestement blessé, presque écœuré. « Vous n'êtes pas ce que je croyais, Mrs Bartlett. Vous n'êtes vraiment pas très g e n t i l l e. Je crois que je devrais parler de vous à votre mari. »

Elle sentit la colère monter en elle. « Oh, Andy, cessez de vous conduire comme un enfant gâté. Regardez les choses en face. Je suis mariée, et je n'ai pas la moindre intention de gâcher ça. » Elle s'arrêta pour reprendre sa respiration.

— « C'est ce que je vais faire, » dit-il, comme s'il n'avait pas entendu. « Je vais lui dire, et s'il ne me croit pas, je lui montrerai les photos. »

Dissimulant sa terreur, Elinor sourit doucement et tendit la main pour lui tapoter le bras. « Allons, Andy, ne nous mettons pas en colère, voulez-vous ? » Elle se rendait compte à présent qu'il n'était qu'un petit garçon dans un corps d'homme et elle le calmait comme un enfant buté. « Soyons amis. S'il vous plait, Andy. Vous me faites beaucoup de peine. »

Son visage se détendit un peu, et elle vit qu'elle pouvait le ramener à sa cause. Elle se rapprocha de lui et mit ses bras autour de sa taille. « Ne sois pas fâché, mon amour. Embrasse-moi. »

Il l'embrassa, et elle ébouriffa ses cheveux pour le faire rire. Elle l'observait à la dérobée pendant qu'il empaquetait les affaires du pique-nique, et il sifflait lorsqu'ils tirèrent le bateau dans l'eau et regagnèrent la baie venteuse. Il commença à prendre la barre, mais elle le renvoya à l'avant.

— « Laisse-moi guider. Toi tu me secondes, d'accord ? »

Il sourit et alla se mettre sur le rebord du bateau, les pieds calés dans les sangles de façon à pouvoir pencher le corps hors du bateau pour lui conserver son équilibre dans la brise violente.

Ayant remarqué cette position, en équilibre instable, sans vêtement de sécurité, Elinor fit sortir

le bateau des aires normales de navigation et le dirigea vers l'eau libre. Ayant pris une forte brise, le bateau bondit sur les vagues déchaînées. Elinor aimait se sentir en parfaite maîtrise.

Une idée commençait à prendre forme dans son esprit. Elle fouillait mentalement le bateau à la recherche d'une arme. L'ancre ? Trop lourde, trop difficile à manier. Elle ne pourrait l'approcher par surprise avec un ustensile de cette taille. La boîte à outils près du mât retint son attention. Elle savait qu'elle contenait des clés anglaises, un bon et lourd marteau. Mais comment les atteindre ?

Comme elle laissait son esprit dériver loin de la réalité du maniement du bateau, une grosse rafale de vent frappa la voile. L'embarcation fit une embardée et Andy poussa un cri, puis glissa du pont en fibre de verre et tomba dans l'eau verte, une expression de surprise et de tristesse sur le visage tandis qu'il disparaissait.

Elinor luttait pour tenir l'aplomb du bateau. Elle le laissa continuer pendant un moment encore, puis vira en direction de Andy qui se débattait dans l'eau. Donnant de la voile et prenant de la vitesse, elle fondit littéralement sur lui, riant et agitant la main, de façon qu'il ne fût pas prêt à se protéger du bateau qui allait le broyer. Elle sentit le choc contre la coque au moment où elle passa sur son corps sans défense, puis elle redressa face au vent et maintint le bateau. Elle fouillait la mer du regard et fit tourner le bateau plusieurs fois autour de l'endroit où Andy avait disparu, sans distinguer aucune trace de lui.

Il faisait presque nuit quand elle ramena le bateau dans le bassin, à l'abri des îles. Après l'avoir amarré à une bouée, elle chercha des yeux un moyen de revenir à terre. Ne voulant pas appeler le maître de quai, elle empaqueta bien tout dans le caisson sous le pont, puis se laissa glisser par dessus bord dans les eaux troubles du bassin. Heureusement, personne ne la vit regagner la rive. Elle regagna l'hôtel en voiture et se trouva dans la baignoire quand George rentra de sa dernière réunion.

Il resta à la porte de la salle de bain et la regarda se sécher. « Tu sais, tu t'es vraiment très bien sortie de ton problème de distractions. D'autres épouses se seraient ennuyées à mourir, grognant à propos de tout, se plaignant d'un rien. » Il l'entoura de ses bras et l'embrassa sur la joue. « Tu es une b o n n e épouse, Elinor. »

— « Merci, George, » répondit-elle. « Oh, chéri, je suis vraiment lasse de cet endroit. Ne pourrions-nous pas faire nos valises et rentrer à la maison ? Nous pouvons nous arrêter dans quelques charmants endroits et continuer ainsi nos vacances. Je t'en prie. »

Il lui caressa l'épaule et l'embrassa sur le front. « Bien sûr, chérie, tout ce que tu veux. »

Juste avant de quitter la ville, ils passèrent au yacht-club, et le maître de quai emmena Elinor au bateau pour récupérer les affaires

qu'elle avait laissées à bord. George attendit dans la voiture.

Arrivé au bateau, Eberhardt arrêta le moteur de son dinghy. Se tenant au rebord du pont, il la regardait ramasser le panier du pique-nique et le vêtement de plage.

— « On n'a pas encore revu Andy, M'dame Bartlett, » dit-il d'une voix traînante.

Elinor leva les yeux vers son visage marqué par les intempéries, conservant une expression amicale mais indifférente.

— « Ah ? » dit-elle. « Eh bien, je ne l'ai pas vu depuis hier. Nous sommes partis faire un tour et puis je l'ai ramené là-bas, à l'autre quai. Il m'avait dit qu'il avait un rendez-vous avec une jeune fille à Miami Beach. »

Le visage de l'homme restait calme, mais ses yeux brillaient. Il secoua la tête et se pencha plus près. « Pour sûr. J'devine qu'il va se montrer. On peut pas savoir avec ces garçons de plage. Ils vont, ils viennent, mais je me suis quand même fait de la bile à son sujet cette nuit et j'ai jeté un coup d'œil dans ses affaires. »

Elinor le regarda rapidement, une crainte aiguë montant en elle.

Eberhardt souriait doucement, d'un air entendu. « J'ai trouvé une petite enveloppe pleine de photos. Peut-être que vous aimeriez les voir, M'dame Bartlett. »

Elle frissonna. « Non, » murmura-t-elle. « Je ne crois vraiment pas. » Se souvenant des poses qu'elle avait prises, juste pour Andy, des gestes oppressants et engageants auxquels sa présence l'avait incitée, elle répéta sur un ton morne, « Non, je ne veux pas les voir. »

Le sourire de l'homme s'élargit à vue d'œil. « J'ai aussi trouvé les négatifs et je les ai mis dans un petit endroit sûr. »

Il l'observait très attentivement tout en parlant. Il y avait *quelque chose* dans son regard. Elle essaya de ne pas trahir la peur qu'elle éprouvait. Elle se contenta de secouer la tête.

— « J'aimerais avoir mon confort, ma tranquillité, » reprit-il sans la quitter des yeux. « Peut-être que, si j'avais un petit revenu régulier, je pourrais prendre ma retraite. Je m'achèterais une petite roulotte et je me baladerais un peu partout, peut-être même jusqu'au Mexique... »

— « Bien sûr, » murmura-t-elle. « Bien sûr, ce serait très bien pour vous. Et ce... petit revenu, s'il se montait à cent dollars... »

Il leva les yeux vers le ciel limpide, effectuant un rapide calcul, puis secoua la tête : « Je pensais un peu plus, disons dans les trois cents dollars. » Son regard était brillant et le *quelque chose* qui l'habitait était encore plus perceptible.

— « Trois cents ? » fit-elle, la gorge sèche, douloureuse. Elle guettait l'expression de son visage mais, au fond d'elle, elle avait déjà compris depuis un moment. Lentement, il s'approcha encore. Un léger sourire était apparu sur ses lèvres.

— « Ces photos, » dit-il lentement (et sa voix était plus rauque), « elles sont belles... Elles font... comment dirais-je : penser... »

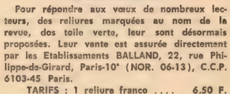
Elle ne répondit pas. Elle ne pouvait quitter son visage du regard.

« Pour vous souhaiter bon voyage, » dit-il encore en lui prenant le bras. Et sa main remonta doucement vers son épaule, passa sous son aisselle, lui emprisonna un sein. D'un mouvement de tête, il montra un petit hangar à bateaux, tout proche.

Tandis qu'elle marchait devant lui, elle sut que ce qu'elle éprouvait n'était nullement de la peur.

Traduit par Maxime Didier Barrière.
Titre original : A cure for boredom.





Faire-part en haute-fidélité

par Bob Bristow

ILLUSTRÉ PAR PIERRE KŒRNIG



Assis dans son bureau luxueusement lambrissé, Herbert T. Harkness observait les magnifiques courbes de sa secrétaire tout en finissant à contrecœur de lui dicter le courrier de l'après-midi.

— « Je crains de vous avoir trop retenue, » dit-il, s'excusant à moitié, mais de façon telle que cela revenait en fait à ne pas s'excuser du tout.

Elle décroisa ses jambes et sourit, d'un sourire peut-être un peu forcé, mais qui ne révélait toutefois rien de son profond mépris. « Cela ne fait rien, Mr. Harkness, » dit-elle en tirant sur sa jupe. « Mais si vous n'avez plus besoin de moi, je pourrai aller rejoindre mon mari chez moi. »

Herbert laissa son index tortiller la moustache élégante et bien taillée qui accentuait le dessin de sa lèvre. « Très bien, » dit-il, « mais avant de partir pouvez-vous me préparer un verre, si cela ne vous ennuie pas. »

— « Bien, Monsieur, » dit-elle.

Il aimait cela. Il aimait savoir qu'il la privait un peu plus longtemps de son mari. D'ailleurs, elle-même n'avait absolument pas été dupe quand elle l'avait vu l'observer tout à l'heure. Eh bien, tant pis, son jeune mâle pouvait attendre. Lui boirait d'abord.

Yvonne lui apporta le verre, puis se retira dans le bureau d'à côté. Elle réapparut quelques instants après avec un paquet. « Un commissionnaire a déposé ceci pour vous, » dit-elle.

Il jeta un coup d'œil à la petite boîte. « Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il tout en buvant à petites gorgées.

— « Je ne sais pas, Mr Harkness. »

— « Eh bien, ouvrez-le moi avant de partir, s'il vous plaît. »

— « Bien sûr. »

Il termina son verre et fit semblant d'examiner quelques papiers sur son bureau.

— « C'est un petit magnétophone. Il me semble qu'il y a une bande enroulée dessus et un mot qui vous est adressé. Je lis, *Avec mes meilleurs v œ u x, Charlie Ewell.* »

Il tourna curieusement la tête en entendant ce nom. *Charlie Ewell.* ...Ils avaient démarré ensemble quelques années auparavant. En fait, après que l'idée de Charlie au sujet du projet d'ordinateur électronique lui ait servi à lui de tremplin p o u r le succès, Herbert T. Harkness s'était débarrassé d'un associé qui était totalement incapable d'exploiter sa propre idée. Concevoir l'idée, sûrement, mais l'exploiter...

Redoutant que Charlie ne fut un poids désormais inutile, il l'avait enivré une nuit et... Eh bien, il lui avait fait signer des papiers qui lui accordaient quelques milliers de dollars pour son idée.

Un mauvais tour en vérité, mais Charlie ignorait la valeur de l'argent. A vrai dire, il n'avait même pas paru trop mécontent. Il était parti pour le Mexique avec une femme et, grâce à l'argent, y était resté un bon moment.

Herbert ignorait ce qu'était devenu Charlie, mais ne se tracas-

sait nullement sur son compte. Il avait réussi avec l'ordinateur et avait engagé tous les spécialistes dont il avait besoin. L'organisation, voilà la clé, et lui la possédait. Le reste était l'affaire de brillants techniciens qu'on trouvait à la douzaine.

— « Puis-je m'en aller maintenant, Mr Harkness ? »

Il sourit innocemment. « Mais certainement. Merci. »

Après son départ et pendant une vingtaine de minutes, il n'accorda aucune attention au petit magnétophone posé sur son bureau. Non qu'il l'ait exactement oublié, mais il feignait de ne pas le voir. Mais à peine détournait-il les yeux de la bobine qu'il les y reportait aussitôt, se demandant pourquoi diable Charlie Ewell lui avait envoyé cet appareil... et ce qu'il y avait sur la bande.

Entre deux coups d'œil, il imagina Ewell sortant en quelque sorte le grand jeu pour avoir encore de l'argent ; mais il trouva cela ridicule parce que même un Charlie Ewell ne pouvait ignorer que les papiers signés par lui le désintéressaient proprement, adroitement, et très, très légalement.

Ou alors — il envisagea cette hypothèse — Charlie pouvait s'être finalement rendu compte qu'il avait été « endormi », et le message en question pouvait donc contenir comme une sorte de menace. Mais, plus Herbert y réfléchissait, moins il trouvait plausible cette hypothèse, car la bande, la voix de Charlie et tout seraient autant de preuves, et même Charlie avait trop de bon sens pour...

Mais c'est que ce n'était peut-être pas Charlie après tout. Ça venait *de* Charlie, mais il ignorait encore s'il s'agissait réellement de lui.

Herbert se leva pour remplir à nouveau son verre. Qu'avait dit Yvonne ? Que l'appareil avait été remis par un commissionnaire. Charlie avait probablement pensé qu'il aurait refusé de le voir s'il s'était présenté en personne. Se demandant en lui-même s'il aurait accepté de voir Charlie Ewell, il sut qu'il aurait refusé et demandé à Yvonne de lui dire qu'il était absent. Eh oui, il ne désirait pas voir Charlie, et celui-ci le sachant avait voulu lui envoyer ce message — à *quel* sujet ? Un appel à sa générosité ?

Herbert agita son verre et revint à son bureau. Il examina le coûteux petit appareil à piles et la bobine qui, si on déroulait complètement sa bande, ne devait durer que dix ou quinze minutes. Il tira l'appareil à lui et le souleva : un modèle en plastique fabriqué par une grande firme.

— « C'est bon, Charlie, c'est une idée astucieuse. Ecoutons ce que tu as à me dire. »

Il mit l'appareil en marche et, ayant monté le volume, se renversa paresseusement dans son fauteuil pivotant, les pieds posés sur le bureau à côté du magnétophone.

La bande resta muette quelques instants puis, au moment même où il présumait que quelque chose n'allait pas, Herbert entendit la voix de Charlie sortir nette,

douce et, à vrai dire, parfaitement aimable, du haut-parleur ;

— « Comment vas-tu, Herb, vieille canaille ? Je donnerais ma tête à couper que tu as engraissé, maintenant que tu as si bien réussi. Ecoute, Herb, j'ai une nouvelle idée, terrible, absolument fantastique, qui, je crois, va complètement révolutionner l'industrie, et quand je te l'aurai exposée, je voudrais que nous la développions un peu comme nous l'avons fait la dernière fois, c'est-à-dire pas mal du tout, même si cela t'étonne. Cela a été du tonnerre tout le temps qu'a duré notre collaboration. Je crois que je suis comme ça et j'aimerais travailler à nouveau comme nous l'avons déjà fait. Une grosse idée de moi au départ, et puis à toi de l'exploiter dans tous ses développements et de lui faire le maximum de publicité, comme tu sais si bien le faire. C'est une affaire pour toi, Herb. Tu as du talent pour lancer une idée, deviner tous ses développements possibles et puis en faire quelque chose de vraiment magnifique, comme pour le premier projet concernant l'ordinateur. »

Et bien ce n'était pas désagréable de se rendre compte que Charlie ne s'énervait pas au sujet de l'ordinateur. De fait, c'était même agréable d'apprendre qu'il était plutôt satisfait. D'une certaine façon, ce n'était pas tellement surprenant. C'était bien de Charlie...

» Avant de t'exposer cette nouvelle idée, je voudrais te raconter ce que je suis devenu ces quelques dernières années. Tout d'abord, tu te rappelles quand tu m'as donné les 25.000 dollars ? Je suis alors parti. Je suis parti avec cette fille, tu t'en souviens, qui travaillait à l'usine avec moi, une jolie gosse, une petite Irlandaise, bien roulée, une vraie petite beauté. Quand j'eus l'argent, j'allais chez elle et nous y fêtâmes l'événement comme il convenait. Quand nous eûmes repris nos esprits, je réalisai que j'étais passablement fou de cette môme, au point de lui demander de laisser son travail et de quitter avec moi New York pour le Mexique, ce que nous fîmes aussitôt. Nous y atterrîmes donc, et je crois que nous eûmes assez de jugeotte pour éviter les endroits trop coûteux et nous débrouiller parfaitement avec l'argent. En faisant attention, on peut drôlement circuler avec 25 000 dollars au Mexique. A ça, tu n'y as pas pensé. C'est dommage que tu n'aies pas tout envoyé balader, Herb. Ça te conviendrait tout à fait. »

En effet, si j'avais tout laissé tomber, je serais dans la purée exactement comme toi actuellement. Au lieu de tenir le coup et de profiter des autres et de l'argent, je pourrais fort bien être quelque part sans le sou et la faim au ventre. Merci du conseil, Charlie.

» Mais, au bout d'un certain temps, toutefois, nos fonds commencèrent à s'épuiser. On a beau parcourir beaucoup de kilomètres,

tout a quand même une fin. C'est à cette époque que Letta commença à présenter des signes de fatigue. Pensant que c'était la conséquence de notre vie agitée, nous nous assagîmes et nous la coulâmes douce pendant quelque temps, mais malheureusement sans résultat. Finalement, je l'emmenai chez un médecin qui l'examina attentivement et lui fit subir plusieurs tests. Son diagnostic fut atroce, Herb. Elle était atteinte de leucémie, et le médecin nous laissa entendre qu'elle vivrait peut-être encore cinq ans, à condition de ne pas trop bouger et de subir de temps en temps des transfusions. Ce qui signifiait à la fois beaucoup de ménagements et d'argent, surtout pour les transfusions et les soins médicaux. Aussi, comme nous étions déjà presque dans la dèche, t'écrivis-je une lettre pour te raconter la vérité. J'ignore ce qui est arrivé, mais environ deux mois s'écoulèrent sans que nous reçûmes de réponse. Aussi, en m'imaginant que la bizarrerie des postes mexicaines était peut-être pour quelque chose dans ce retard, t'écrivis-je une seconde lettre. Deux nouveaux mois s'étant écoulés, je crus que, étant devenu très important, tu avais chargé quelque employé de passer au crible tout courrier contenant des demandes d'argent. Et comme ma lettre entrait dans cette catégorie... Je n'avais aucun droit d'agir ainsi, je m'en rends compte, mais Letta étant malade et s'affaiblissant à vue d'œil, je pensai que je pouvais faire taire mon orgueil et te taper de quelques milliers de dollars. De toute façon, tout ce que j'étais capable d'imaginer c'est qu'un employé détruisait mes lettres avant même que tu les aies vues. »

C'est exact, Charlie, du moins pour ce qui est des quelques premières lettres. Mais finalement, on a bien dû me montrer l'une des dernières dont le ton était assez désespéré. On me l'a montrée parce qu'elle était particulièrement affligeante. Je l'ai lue, Charlie, et si j'avais jamais entendu un tapeur crier à l'aide, je me rattrapais avec toi. Toute cette description complaisante des souffrances de Letta... Tu étais là-bas avec la gueule de bois, pas désireux le moins du monde d'en finir avec la belle vie, et tu t'imaginais que le vieil Herb allait relancer la mise pour encore un an ou deux. Eh bien, tu t'es trompé, mon petit. Tu as négocié une fois avec moi, mais maintenant c'est fini. Voilà pourquoi tu n'as reçu aucune réponse, Charlie.

» Finalement, ayant conclu que tu devais n'avoir pas vu mes lettres, je laissai tomber. Nous étions déjà dans une dèche terrible et je te prie de croire qu'être dans la dèche au Mexique est la chose la plus lamentable du monde. Crois-moi, Herb, les gens s'intéressent à toi tant que tu as du fric, mais dès que tu n'en as plus... bref, tu me comprends.

» Franchement, nous étions à sec au point de ne même plus pouvoir quitter le Mexique. Aussi,

me rendant à Mexico, j'y repérai une usine de produits chimiques et, l'ayant visitée, vis sur le champ tout ce qu'on gaspillait comme temps et énergie. Je m'entendis avec le responsable de la production pour qu'il me donne un pourcentage sur tout l'argent que je leur ferais économiser. Cet arrangement marcha très bien pendant deux ans, puis peu à peu la production devint rentable et, comme tu l'aurais sans doute dit, je devins « déphasé », car, vers la fin, je ne servais plus à grand chose. Toutefois je m'étais arrangé pour faire hospitaliser Letta et, quand nous avions suffisamment d'argent, nous faisions même de petites excursions vers la côte. Pendant quelque temps, comme sous l'effet d'un charme, tout fut presque comme autrefois.

» J'avais dû quitter l'usine, mais j'avais eu le temps d'apprendre assez bien la langue. Tu ne croiras jamais ce que je fis ensuite : je m'entendis avec le Gouvernement Mexicain pour traduire des articles techniques concernant l'industrie, articles qui étaient transmis aux savants et aux industriels mexicains. Si je pus mener à bien ce travail, c'est parce que, étant un technicien, je comprenais la partie scientifique des articles. Ce n'était pas très bien payé, mais c'était suffisant pour vivre. Le seul point noir, c'est que Letta commença à se sentir de plus en plus mal pendant ces deux dernières années. C'est alors que je me souvins d'un article que j'avais lu et traduit... il parlait de ton ordinateur et de la façon dont tu avait gagné énormément d'argent depuis le début, depuis le moment où tu m'avais spolié. »

Ah, nous y voilà... Il va cracher son amertume et demander encore de l'aide. L'imbécile. Le parfait imbécile. Mais non, après tout, il a dit qu'il avait eu une nouvelle idée, une idée formidable. Il a dû probablement laisser échapper seulement un peu de rancœur. Ça doit être ça.

» C'est la première fois que je m'en suis vraiment voulu. Je regrettai de n'avoir pas tenu le coup et de n'être pas resté avec toi, car alors une partie de tout cet argent me serait revenue. Mais ce genre de réflexion est hors de propos et puis, après tout, vingt-cinq mille dollars, c'était une grosse somme et je n'avais qu'à m'estimer heureux de l'avoir. Je dois reconnaître que je t'en ai un peu voulu, et qu'à la fin j'ai même haï ta réussite, alors que Letta allait de plus en plus mal.

» Je ne sais comment achever ce récit parce que s'il m'en coûte beaucoup à moi, je suppose qu'il ne signifie rien pour quelqu'un d'autre. Les six derniers mois — Letta n'a pas vécu cinq ans, mais seulement quatre — les six derniers mois furent terribles pour moi. Ne pouvant plus la faire soigner, et la voyant si faible, je me prenais souvent la tête dans les mains et essayais en vain de trouver un moyen de

gagner un peu plus d'argent. Les choses empirèrent, et vers la fin je me contentais de rester auprès d'elle, repensant au bon temps, lorsque nous étions heureux, abusant du bon vin et de l'amour, et me rappelant surtout combien je buvais quand j'étais avec toi et combien j'y étais allé fort cette nuit où j'avais signé les papiers. Mais, heureusement tout fut bientôt fini pour elle. Alors je la prenais dans mes bras, je la sentis molle, comme endormie ; je la tins serrée contre moi un long moment, puis ayant réalisé qu'elle était morte, je la berçai en pleurant jusqu'au matin.

» Bien sûr que je sais que tu n'avais pas besoin d'entendre tout ça mais il fallait bien te faire comprendre ce qu'avaient été pour moi ces quatre années. Après l'avoir enterrée là-bas, je revins aux Etats-Unis, l'esprit en effervescence. Je pensais beaucoup à toi, me disant que si je pouvais te soumettre une idée intéressante, nous pourrions peut-être faire encore affaire ensemble. Et maintenant, voilà l'idée en question. »

Ah, enfin, Charlie... Je commençais à me demander si tu n'allais pas te noyer dans tes propres larmes. Et maintenant, qu'est-ce que ton génie a bien pu pondre ?

» Une nuit, au Mexique, comme je réfléchissais, il me vint une idée. Comme il m'apparaissait que nous allions avoir encore pendant longtemps des petites guerres de par le monde, et pensant qu'il serait bon de s'y connaître en armements, je me suis fait embaucher dans une petite usine de munitions de la Côte Ouest pour me documenter le plus possible sur les derniers explosifs au plastic. Maintenant c'est un vaste domaine, Herb, c'est quelque chose qui pourrait être vraiment très important, mais un type doit pouvoir s'en sortir avec une nouvelle idée. C'est ce que j'ai fait.

» Dans le monde il y a plein de guérillas, et maintenant qu'on utilise les explosifs au plastic, dont de petites quantités sont capables de faire sauter d'énormes installations, tout ce qu'on peut faire c'est d'inventer un nouveau dispositif. Je commençais à étudier la mise à feu et surtout tout ce qui concerne les détonateurs à retardement qui sont particulièrement avantageux dans toute opération de guérilla. A partir de là tout fut très simple. Avec une petite quantité d'explosifs et une idée de détonateur à déclenchement retardé, je sus que j'avais trouvé quelque chose de particulier.

» Maintenant voici mon projet, Herb : tu prends un récipient ordinaire, l'un des plus anodins possible, tu le bourres d'explosifs et tu lui adaptes un système d'horlogerie tel qu'une fois mis en marche, environ cinq, dix minutes ou plus, s'écoulent avant qu'il explose. »

Qui a besoin d'un dispositif qui... Charlie, je crains que cette fois tu ne dérailles complètement.

Tu as dû un peu trop abuser des boissons mexicaines.

» J'ai dit, un récipient discret, Herb, qui sera également détruit par l'explosion, éliminant de ce fait toute preuve. Un récipient tel que — eh bien, Herb, disons un magnétophone qui déclenche le système d'horlogerie quand on le met en marche. »

Herbert finit son verre.

» Adieu, Herb... c'est pour Letta. »

Soudainement, Herbert T. Harkness se mit sur pieds et bondit vers l'appareil. Comme il l'atteignait, la fin de la bande défila devant la tête de lecture. Agrippant sauvagement le magnétophone, il se retourna pour le projeter par la fenêtre.

Il fut presque sur le point d'y parvenir.

Traduit par Claude-Alain Barrière.
Titre original : The message.





LE PLUS FORT TIRAGE DU ROMAN POLICIER
PIERRE NEMOURS
MEURTRE EN GROS PLAN
RETOUR GRINÇANT
LES CHEVEUX D'ELEANOR
SPÉCIAL-POLICE
EN VENTE TOUTES LIBRAIRIES 2.40 Fr+T.L.
Dans la collection
SPÉCIAL-POLICE
à paraître MAI
H.S. 3F.30+T.L.
H.S. 3F.30+T.L.
ÊTES-VOUS EMILIE?
G.-J. ARNAUD
LES YEUX FOUS
ADAM SAINT-MOORE
L'AIGUILLE DANS LE FOIN
Allemagne, Bénélux, Canada, Espagne, France, Pays d'Outre-Mer, Suisse *
EXIGEZ LA SIGNATURE
UNE GARANTIE DE QUALITÉ *
Editions FLEUVE NOIR



AMEN !

par Ed Lacy

Je suis un vrai croyant, mais, voyez-vous, à ma façon, c'est-à-dire que je ne vais pas beaucoup à l'église. Non, je n'ai pas l'intention de discuter religion avec vous. Avec ma femme non plus. Un soir, elle a rapporté à la maison cette statuette de vingt-cinq centimètres représentant saint Christophe et faite d'un plastique lourd avec un socle aimanté. « Pour ton camion, Joe, » me dit-elle. « Saint Christophe est le saint patron des chauffeurs et des voyageurs. Je serais plus rassurée si tu mettais cette statuette sur ton tableau de bord. »

Ce fut donc ce qui se passa. Je conduis depuis l'âge de douze ans et je suis ce qu'on appelle un bon conducteur. Je n'ai donc pas besoin de statuette pour m'aider à tenir un volant. Mais je sais aussi qu'il vaut mieux ne pas discuter avec ma femme d'une chose comme *celle-là*. Je me contentai de la remercier, sans même remarquer que mon patron me dirait sûrement de mettre cette sculpture ailleurs que dans mon camion parce que c'est contraire aux règles établies par les assurances.

Et naturellement, le lendemain matin, comme je sortais mon véhicule du dépôt, le patron l'aperçut. « Dis donc, Joe, si tu veux un saint Christophe, » me dit-il, « porte-le en médaille autour du cou. Mais enlève-moi celui-là d'où il est. Je ne veux pas d'accident. »

— « Il est au contraire là pour les éloigner, » répliquai-je.

— « Je parle d'un accident pour toi, idiot. Tu rentres dans quelqu'un ou quelqu'un te rentre dedans, et pan ! cette petite statue s'envole du tableau de bord comme une balle et peut-être te crève les yeux. Si la compagnie d'assurances l'apprend, adieu tous dommages et intérêts possibles. Et tu conduis toujours comme un bolide, alors enlève-moi ça ! »

A vrai dire, je me moquais de cette statuette, aussi, je m'arrangeai de cette façon : pour entrer et sortir du garage je mettais le saint Christophe dans le coffre à gants afin de ne pas me faire attraper par mon patron. Une fois que je roulais, je le replaçais sur le tableau de bord parce qu'il arrivait qu'en ville je passe devant ma femme en train de faire ses courses. Et si elle avait vu que je n'avais pas la statuette au pare-brise, elle aurait crié plus fort que mon patron.

Les choses allèrent ainsi pendant deux mois. Puis, un matin, en me tendant ma feuille de tournée, mon patron me dit : « Fais attention, Joe. Tu transportes un chargement de postes de radio d'une valeur de quatre-vingt-deux mille dollars. Essaie de te souve-

nir que tu es au volant d'un camion et non d'un jet. »

Je répondis quelque chose... quand je fus loin du dépôt, et collai ma statuette sur le tableau de bord. Quand j'arrivai dans les faubourgs de la ville, le trafic se fit moins dense. J'allais effectuer une livraison à la campagne, ce qui était pour moi un voyage agréable, d'autant plus que je ne devais pas en faire d'autre dans la journée. Arrêté à un feu rouge, je vis stopper à ma droite une petite voiture de sport rapide avec deux jeunes gens à bord.

— « Combien de kilomètres pour Newton ? » me cria le plus grand.

— « Newton ? » Je me mis à rire. « Vous n'êtes pas dans la bonne direction. Au prochain croisement, prenez à gauche et allez jusqu'à... »

— « Je ne vous entends pas, » dit le grand type qui, descendant de voiture, s'approcha de ma cabine.

Il aurait pourtant dû m'entendre. Nous étions les seules voitures à attendre à ce feu. « J'ai dit, au prochain croisement vous prenez à... » Mais je me tus en apercevant un très vilain revolver calibre 38.

Le type se glissa sur le siège à côté de moi. « Fais ce qu'on te dit, chauffeur, et personne ne te fera de mal. Mais si tu tentes quoi que ce soit, tu es mort ! Allez, je t'indiquerai quelle direction prendre. »

Je compris nettement que mes chances de demeurer en vie étaient minces. Un gangster conduit habituellement le camion visé dans quelque lieu écarté où en attend un autre. Et, après avoir déchargé la marchandise du premier pour la recharger dans le second, il est d'usage d'envoyer le chauffeur dans l'autre monde et de se débarrasser de son cadavre sur une route déserte.

Le feu passa au vert. Le type au revolver me fit signe de démarrer. Au croisement suivant je dus tourner à droite, Dans le rétroviseur, je voyais l'autre nous suivre au volant de sa voiture de sport. J'essayais de réfléchir, mais je n'arrivais à rien, quand, devant nous, je vis venir un nouveau carrefour. Il y avait là des feux de croisement et un flic. Une seconde, je repris espoir. Mais je sentis le gangster m'enfoncer son revolver dans les côtes. « Oui, » grogna-t-il, « il y a un flic. Alors fais attention. Un faux mouvement et tu reçois une balle. Je ne plaisante pas. »

Je n'en doutais pas. Il ressemblait à un diable plein de hargne. Je hochai seulement la tête. La sueur ruisselait sur mon visage. Si je brûlais le feu rouge, montais sur le trottoir, ou faisais n'importe quoi enfin pour rendre l'agent furieux ? Je pourrais me saisir du type et essayer de le retenir jusqu'à ce que le flic arrive. Mais le canon du revolver qui semblait me percer un trou dans les reins me fit comprendre que je n'avais aucune chance de réussir. L'autre, dans la voiture de sport, se chargerait du flic et le descendrait.

Au moment où nous arrivions au carrefour, le feu passa au vert. Je continuai donc d'avancer, mou-

rant d'envie d'appeler à l'aide, tandis que ma gorge était aussi sèche que du sable. Mais, soudain, un gosse surgit du bas-côté couvert d'herbe et traversa la route. Par réflexe, mon pied alors appuya à fond sur la pédale de frein. Le camion s'arrêta net, mais, glissant, il se mit en travers de la chaussée. Je ne touchai pas l'enfant, mais je vis, dans le choc brutal produit par le brusque arrêt, la statuette de saint Christophe partir du tableau de bord et s'en aller frapper en plein dans l'œil le type au revolver, l'aveuglant une seconde. Je m'empressai de lui enfoncer mon coude dans les côtes et de saisir son arme pendant qu'il s'effondrait sur le siège, bouche ouverte, cherchant l'air.

Je sautai du camion, et vis alors l'autre gangster qui essayait de faire demi-tour, mon camion bloquant la route. Le flic arrivait à ce moment-là en courant. Je voulus crier qu'il s'agissait d'un hold-up. Pas un son ne sortit de ma gorge. Mais le flic sortait déjà son revolver. Sans doute parce que dans mes mains qui tremblaient, je tenais moi-même celui du grand type.

Eh bien, les deux gangsters furent coffrés. Le flic reçut de l'avancement. Et, pour leur avoir sauvé quatre-vingt-deux mille dollars, les gens de la compagnie d'assurances m'écrivirent une belle lettre de félicitations.

Naturellement je n'affectionne toujours pas beaucoup cette statuette. Mais en regardant, sur mon tableau de bord, ce saint Christophe un peu abîmé, je ne sais plus... Peut-être même irai-je à l'église... un de ces jours.

Traduit par Simone Millot-Jacquin.
Titre original : Amen !



7.35 chronique du cinéma

L'OPERATION DIABOLIQUE

Film américain de John Frankenheimer, avec Rock Hudson.

Sans vouloir avancer aucun nom, il est permis de se demander ce qu'aurait donné un tel sujet traité par un **autre** réalisateur. Car il faut bien dire que John Frankenheimer a, pour la seconde fois dans sa carrière à ma connaissance, touché dans le mille avec le scénario d'**Opération diabolique**. La première fois, avec **The mandchurian candidate** de Richard Condon, il s'était fait remarquer assez favorablement en réalisant **Un crime dans la tête** et ceci, pourtant, sans aucune étincelle de mise en scène. En fait, il avait filmé honnêtement, parfois plutôt mal, une extraordinaire histoire à la frontière de la science-fiction et du « policier » noir dans laquelle le lavage de cerveau et le meurtre politique étaient mis en lumière avec une inquiétante netteté. Il a récidivé avec **L'opération diabolique** où il s'avance un peu plus dans le domaine du fantastique.

Un homme ayant la cinquantaine, de l'argent, une femme, une maison, une vie tranquille et morne, reçoit des appels téléphoniques d'un ancien camarade qu'il croyait mort dans un accident et qui lui donne au bout du fil des preuves irréfutables de son existence. Dans le même temps, il lui offre un espoir : celui de tout recommencer, comme lui, de changer de peau. Dans le métro, un inconnu lui remet un billet où est griffonnée une adresse et, d'un « pressing » saturé de vapeur à un abattoir, le candidat à la seconde vie se retrouve face à une espèce de curieux fonctionnaire qui lui expose les termes d'un véritable contrat de mort et résurrection. Son intention étant nettement arrêtée en dépit de ses dires, il signe, est opéré et, après des semaines de douloureuse rééducation, il contemple un jour dans le miroir un nouvel homme : lui, **lui deux**, c'est-à-dire Rock Hudson. Rejeté au jour, il garde une sorte de cordon ombilical avec la Compagnie : un homme qui veille sur lui, à la fois gardien et valet. Et le véritable drame s'amorce lorsqu'il découvre qu'il ne peut pas recommencer. Il faudrait, pour cela, qu'il reconstruise tout à partir de zéro. Mais la Compagnie fait bien les choses, trop bien, et lui offre une existence toute

préparée, quasiment « sous cellophane ». Les nombreux amis qui l'entourent dans sa nouvelle vie d'artiste coté sont eux aussi des « Seconds » comme le dit le titre anglais. Et la fille qu'il croyait pouvoir aimer n'est qu'une employée, une sorte de prime.

Le film (le scénario) prend alors une nouvelle dimension. Le « Second » veut retrouver sa vie antérieure. Mais la Compagnie est implacable et, pour lui restituer son passé, exige qu'il recrute un nouveau client, à la façon de certaines chaînes commerciales actuelles. Il ne le peut pas et l'étrange cycle, dans ce cas, sera complété et il terminera comme cadavre, puisqu'il a bien fallu un cadavre pour organiser sa première et fausse mort, puisqu'il en faut sans cesse à la Compagnie.

Tout cela n'est-il pas en somme une allégorie, vision moderne, non pas de l'Enfer, mais du Purgatoire ? L'Enfer, en fait, s'annonce à la fin du film, quand la vrille s'abaisse vers le crâne de l'homme fou d'horreur et que l'on entrevoit, par l'intermédiaire d'un de ces objectifs anamorphosants que Frankenheimer utilise tout du long, deux silhouettes imprécises sur une plage qui ondule.

Michel DEMUTH

LE SECRET DU RAPPORT QUILLER

Film anglais de Michael Anderson, d'après le roman d'Adam Hall « Berlin Memorandum », prix 1966 de la littérature policière, adapté par Harold Pinter, avec George Segal, Alec Guinness, Max Von Sydow et Senta Berger.

Dissipons d'abord une toute petite équivoque : **Le secret du rapport Quiller** est bien un film anglais et non pas un film américain comme on a pu le lire dans certains quotidiens victimes de la précipitation. La distinction est d'ailleurs rendue délicate par le fait que la **Rank Organisation** qui a financé le film et qui le distribue est une société plus ou moins anglo-américaine. Mais toute l'équipe technique est anglaise, dont Michael Anderson, le réalisateur (à ne pas confondre avec le jeune réalisateur du même nom, auteur de **This sporting life**, chef-d'œuvre du Free-Cinéma).

Le film est surtout marqué par la très forte personnalité d'Harold Pinter, le célèbre dramaturge londonien qui écrivit l'adaptation et les dialogues.

Signalons pour finir que la plus grande partie du film a été tournée sur les lieux de l'action, à Berlin. Voilà à peu près ce qu'il était le plus intéressant d'extraire de la fiche technique.

Le premier mouvement de curiosité professionnelle étant satisfait, nous pouvons exprimer simplement l'extraordinaire impression que nous a fait ce film, impression qui s'est confirmée lors d'une seconde vision : c'est sans doute l'œuvre la plus riche et la plus originale de tous les films d'espionnage jamais vus, des **James Bond** à **L'espion qui venait du froid.**

Cela tient d'abord au choix du sujet, le néo-nazisme en Allemagne, et surtout au roman lui-même et à la très fine adaptation qu'en a tirée Harold Pinter. Et l'efficacité exceptionnelle du sujet repose sur ses deux aspects aussi audacieux l'un que l'autre et parfaitement antithétiques : un degré de fiction qui peut aller jusqu'au fantastique et une manière de réalisme psychologique et politique qui élimine ou revitalise tous les poncifs du genre. Quiller est un espion professionnel comme celui **qui venait du froid**, mais ce n'est pas son comportement, sa vie et sa mort qui sont l'objet du film. Pour une fois enfin, c'est l'enquête que mène l'espion qui est le centre d'intérêt

de l'histoire, et pour une fois celle-ci n'est pas une série d'aventures rocambolesques, en couleurs et à grand spectacle mais concerne bel et bien un mouvement politique précis, clandestin, historique et actuel : le néo-nazisme en Allemagne. Voilà qui range définitivement au rayon des puérilités toutes les Organisations Secrètes Internationales avec lesquelles font joujou les James Bond et sous-James Bond, ainsi que le fameux poncif du passage du Mur de la Honte, etc.

Le néo-nazisme est-il un petit penchant sentimental ou un mouvement politiquement organisé ? On ne peut le savoir. Il n'empêche que poser la question dans un film était une magnifique astuce. Alors chaque phrase du dialogue devient extrêmement importante ; ce qui ne veut absolument pas dire que le film soit bavard (encore une fois ce n'est pas un film psychologique américain). On peut être farouchement partisan du scénario original et admettre qu'ici, à partir d'un livre excellent et grâce au travail d'un adaptateur de génie, le cinéma s'est enrichi d'une de ces œuvres qui font l'unanimité.

Rien de révolutionnaire au niveau de la réalisation, pas de recherches particulières, un certain classicisme au contraire, parfois même un peu théâtral, telle l'image nocturne de la rue déserte au bout de laquelle les deux espions font une sorte d'entrée en scène ou de sortie, successivement au début et à la fin du film. Au reste, le mélange est bien dosé entre les scènes de rue très réalistes et les séquences quasi fantastiques des deux interrogatoires de Quiller dans le repaire des nazis, vaste demeure abandonnée en surface mais aux sous-sols parfaitement conditionnés. Fantastique aussi le rapprochement des panoramiques sur la grande salle meublée à l'antique et les gros plans sur les seringues et les ampoules de sérums, monomanie du tortionnaire nazi... Fantastiques enfin les bruits, les sons et la musique et les parties sussurées ou chuchotées de l'interrogatoire.

Enfin tout le film baigne dans une étrange atmosphère d'approche subtile, d'avance imperceptible, de frôlements, de calculs furtifs où tous les personnages ont des allures de chats. Pas ou peu de coups de feu, pas ou peu de bagarres ou de courses-poursuites mais des regards en coin et des dialogues à double sens. Et là, il faut remarquer que les acteurs ont été très bien choisis : George Segal et Senta Berger, les espions de base, ont l'avantage de n'être presque pas connus ; quant aux deux monstres sacrés Alec Guinness et Max Von Sydow, ils incarnent tout naturellement les chefs des deux forces en présence, l'Intelligence Service et le néo-nazisme.

La chute du film elle-même n'est pas brutale et conserve ce charme subtil et troublant puisque, après avoir fait arrêter toute la bande, Quiller retrouve sa mystérieuse jeune institutrice qui a curieusement échappé au coup de filet de la police et qui continue tranquillement d'éduquer la jeunesse allemande.

Albert POMPARA

MES FUNERAILLES A BERLIN

Film anglais de Guy Hamilton, d'après le roman de Len Deighton, avec Michel Caine, Paul Hubschmid et Eva Renzi.

Ce film d'espionnage est encore l'adaptation d'un roman mais cette fois la fiche technique ne nous révèlera pas les étonnantes références que contenait celle de **The Quiller memorandum**. Au contraire, il s'agit d'une œuvre de série et plus exactement d'un de ces films à épisodes dûs au très ingénieux producteur Harry Saltzman

qui lança successivement la série des James Bond puis la série des **Harry Palmer**, son propre anti-héros, son anti-James Bond, l'espion à lunettes qui n'a même pas de revolver et que nous avons déjà vu opérer dans **Ipcress**.

Le scénario de ces **Funérailles à Berlin** est quelque chose d'assez torturé puisqu'il y est question d'organiser un passage clandestin du **Mur** pour un chef de la police soviétique, alors qu'en fait c'est le policier en question qui a mis ça au point pour coincer les passeurs. Mais parallèlement une autre intrigue se développe, animée à la fois par un groupe d'espions israéliens à la recherche d'un criminel de guerre nazi réputé mort mais bien vivant... et par un gros magot gelé dans une banque suisse que les Israéliens et le faux mort aimeraient bien récupérer au plus vite.

Peu importe finalement que vous suiviez le fil de l'intrigue ou non, tout ce que l'on vous demande c'est de suivre les évolutions pédestres (il n'a jamais de voiture) de notre Harry Palmer qui déambule bras ballants, l'air un peu distrait à travers les situations les plus dramatiques. Il faudrait appeler cela le principe du « suspense ambulant », quelque chose comme le contraire de **Mademoiselle Catastrophe**. Partout où « ça chauffe », et Berlin est la capitale de la guerre froide, Harry Palmer arrive, ou se laisse porter, déclenche quelques dialogues « pleins d'esprit » et part continuer sa tournée. C'est l'espion intellectuel, l'espion de salon. Et à sa suite tout le film badine avec l'espionnage.

Là où dans **The Quiller memorandum** il y avait un humour très fin et une satire politique réelle, il n'y a ici que de bons trucs (parfois presque audacieux, telle la séquence dans une boîte de nuit tenue par d'hénaurmes travestis germaniques) c'est-à-dire une bonne recette pour plaire à tous les publics.

A quand les « Harry Palmer contre James Bond » ?...

Albert POMPARA




2 F le volume
1 volume par mois
ANTHONY MORTON
NOCES POUR LE BARON
MABEL SEELEY
D'AUTRES CHATS A FOUETTER
POLICIER
FRANK GRUBER
UNE DROLE DE MINE
POLICIER
pour changer
que diriez-vous
ce soir d'un
vrai policier
J'AI LU
Editions J'AI LU
Diffusion Flammarion
POLICIER

OK ou KO ?

les livres du mois

Les livres élus par Michel Lebrun

TATOUAGE par G.J. Arnaud (Fleuve noir)

Avec Tatouage, G.J. Arnaud (que nous chicanâmes naguère pour un de ses romans d'espionnage) se surpasse en nous racontant l'histoire très simple d'une grève en Espagne. L'un des deux hommes chargés de transporter les fonds de l'aide aux grévistes, tue son compagnon et s'empare de l'argent. Des héros frustes, mais vrais, aux réactions constamment justes ; un décor qui pue la sueur et la misère ; une action émouvante ; un style sobre mais évocateur ; une fin qui serre le cœur... vous avez compris que j'adore ce livre et que j'aimerais le faire lire par le plus grand nombre. Non, ce n'est pas un roman policier. C'est un bon roman tout court, qui risque, par sa publication dans une collection populaire, de n'avoir pas tous les lecteurs qu'il mérite. Ce serait dommage.

L'opinion de M. B. Endrèbe :

Je vous la donne en deux mots : « Bravo, Arnaud ! »

LA VIPERE DE SHANGHAI par Paul Alpérine (S.E.G.)

Vous savez, Endrèbe (et nos lecteurs l'apprendront par la même occasion) que j'étais féru des bandes dessinées bien avant que le snobisme, le pop-art et la publicité ne s'en emparent. Eh bien, La vipère de Shanghaï, **c'est une bande dessinée sans dessins. Tout y est : le valeureux agent secret chargé de convoyer un précieux chargement, la redoutable secte aux membres tatoués d'un serpent, la vénéneuse asiatique**

et la charmante héroïne un peu sotte pour qui le jeune premier accomplira mille exploits. Je ne connais pas M. Alpérine, mais je suis prêt à parier qu'il a, comme moi, fait ses délices de Terry et les pirates et Red Barry au quartier chinois. **Une école qui vaut bien le Nouveau Roman !**

L'opinion de M. B. Endrèbe :

A chacun sa jeunesse ! Moi, c'est tout à la fois **Fu-Man-Chu, Le serpent jaune** et **Les mystères de New York** que je retrouvais en suivant les péripéties haletantes de cette histoire. Comme je ne suis pas le seul à en conserver une certaine nostalgie, nombreux seront sans doute ceux qui se réjouiront d'apprendre la réédition prochaine au C.L.P. de Wallace et de Rohmer (Sax, pas Eric). En attendant, je crois que ces amateurs se divertiront comme nous de ce roman sans prétention, qui nous ramène à l'heureuse époque où les œuvres de ce genre ne se souciaient que de divertir au lieu d'être prophéto-didactiques, et où la vertu d'une espionne avait encore son prix !

LE VERTUEUX MONTE A PARIS par Yvan Audouard (Plon)

Notre vieil ami Antoine le Vertueux affronte cette fois les margoulins de l'immobilier. Comme les précédents ouvrages de la série, il s'agit d'une aimable galéjade émaillée d'expressions provençales, et menée nonchalamment par un Audouard en pleine forme. A noter le monumental culot de l'auteur, qui n'hésite pas à faire intervenir dans l'action un des plus hauts personnages du Régime actuel, en le traitant ni plus ni moins de fada ! Pas étonnant qu'après ça, Antoine se trouve blanchi. (Vous voyez de qui je parle, collègue ?)

L'opinion de M. B. Endrèbe :

Té, je pense bien, mon bon ! Moi, je m'attendais à ce qu'il lui fasse ravaler son outrecuidance. Il est vrai que l'Antoine, il avait fait son autocritique : **« Ma vie, elle est pathétique, elle est gaie, elle est triste, elle est sublime... En tout cas, avec elle on ne s'ennuie pas. Elle se passe en décors naturels, avec des sentiments vrais. Je suis sûr d'une chose, c'est que ma vie elle finira par être portée au cinéma. Elle le mérite. »**

C'est tout à fait mon sentiment, et je regrette seulement qu'Antoine ne puisse plus être incarné par Berval, qui fut aussi bien **Maurin des Maures** que **Justin de Marseille !**

Les livres élus par Maurice-Bernard Endrèbe

LA « CANADIENNE » ASSASSINEE et LE PONT DE LA FOLIE
par Armand Lanoux (Fayard ou Edition club au C.L.P.)

Cette suite policière m'a fait penser aux crèpes Suzette et à Sans Famille. **A** Sans Famille **(avez-vous vu, Michel, comme ce cher bouquin vient d'être joliment réédité dans** Le livre de poche, **avec les touchantes illustrations de mon enfance ?) à cause du** « Cygne », **l'étonnant bateau avec sa tonnelle garnie de plantes grimpantes à bord duquel Mrs Milligan promène sur les rivières de France son fils atteint de coxalgie. Des années durant, j'ai rêvé de cette « maison qui marche » et, dans** La « canadienne » assassinée, **j'ai retrouvé, merveilleusement traduit, le plaisir que l'on éprouve à voir ainsi des rives tranquilles se mouvoir inlassablement. Quant aux crèpes Suzette (vous rappelez-vous le succulent roman que Kassak avait écrit sous ce titre alléchant ?) c'est un dessert que j'idolâtre et où, tout comme l'intrigue policière chez Lanoux, la crèpe n'est qu'un prétexte, mais indispensable, sans quoi il n'y aurait pas plus de roman que de crèpe Suzette. Autour de ce prétexte, Lanoux a brodé les plus exquis jeux d'eau que la fiction policière ait jamais connus, et cela donne à ces romans — surtout à la** « canadienne » **que je préfère au** « pont » **— une saveur sans pareille. Quand on referme ce beau volume, on comprend que Lanoux n'ait jamais remporté un prix policier, mais on s'étonne que les Goncourt aient attendu vingt ans pour le couronner.**

L'opinion de Michel Lebrun :

J'avais lu **« La canadienne »** peu après sa publication, ce qui ne nous rajeunit ni les uns ni les autres (d'ailleurs, je me demande bien ce qui pourrait nous rajeunir !). A l'époque, j'avais été très déçu, m'étant laissé prendre au titre prometteur de sang. A vrai dire, j'avais éprouvé une déception semblable avec **Le crime de Sylvestre Bonnard,** du regretté Anatole France ! Me voici, un quart de siècle plus tard, revenu à de meilleurs sentiments. Soit, le prétexte policier demeure d'une totale mièvrerie (ceci vaut également pour **« Le pont »**) mais c'est tellement secondaire ! On sent que M. Lanoux avait voulu restituer une atmosphère chère à Maupassant, et il y est bien parvenu. Il est amusant de constater, avec le recul approprié, que ses deux romans cadraient parfaitement avec l'esprit « retour à la terre » de l'an 40, ce qui leur confère une valeur historique non négligeable.

UN ESPION FATIGUE par Jacques Bourderon (Denoël)

Le nouveau roman de Jacques Bourderon se passe non plus au Congo mais au Cambodge, où les agents de plusieurs nations rivalisent d'astuce pour enlever un leader vietnamien. Ainsi résumé, ça n'est pas bien nouveau comme sujet, mais il y a trois choses qui font toute la différence. D'abord, Jacques Bourderon ne parle que

des pays qu'il connaît bien, et ça se sent ; ensuite et surtout, au lieu de recourir, comme la majorité de ses confrères, au superman invulnérable, il ne met en scène que des êtres dont nous pouvons partager les cas de conscience et les déchirements très humains ; enfin, il écrit dans une langue qui sait être belle le plus naturellement du monde. Voilà sans doute pourquoi, à l'opposé de bien d'autres, ses espions ne m'ont jamais... euh... fatigué.

L'opinion de Michel Lebrun :

Voulez-vous que je vous dise ? Notre grand Carnal est en train de faire école, ce qui prouve :

a) que nous avons toujours raison dans nos pronostics ;

b) que, si les espions sont fatigués, les auteurs le sont aussi de toujours ressasser la même antienne ;

et c) que les lecteurs — juqu'ici bien obligés d'ingurgiter ce qu'on fabrique pour eux — vont bientôt se trouver à l'heure du choix : d'une part, le roman d'espionnage standard — que l'on croirait sorti d'une machine électronique —, de l'autre, un « nouveau roman » d'espionnage, aux héros psychologiquement vrais et proches de la réalité. J'espère vivement que les lecteurs choisiront pour une fois la bonne route, démontrant qu'on a tort de les prendre systématiquement pour des crétins et que, parfois, la qualité paye. Cela dit, la critique est fatiguée !

UN ETRANGER DANS MA TOMBE par Margaret Millar (Dupuis)

Quand je les avais lus dans le texte, j'avais préféré ce roman à D'entre les morts **(id.), dont nous parlions le mois dernier, parce qu'il m'avait paru plus subtil, plus ambitieux, et aussi à cause de son extraordinaire point de départ. Au cours d'un cauchemar, l'héroïne a vu sa tombe et cette tombe portait une date remontant à plusieurs années. Alors elle a recours à un détective afin de savoir ce qui a pu lui arriver ce jour-là pour que la date en soit si terriblement gravée dans son subconscient.**

Après l'avoir relu en français, ma préférence a changé de côté. Mais cela tient peut-être, pour beaucoup, au fait que la présente traduction appelle autant de réserves que l'autre méritait d'éloges. Toutes deux étant signées du même nom, je suis obligé de conclure que quelqu'un avait revu le texte de D'entre les morts**, ou alors que cette traduction-ci a été bâclée au point de donner l'impression d'une pathétique image reflétée par un miroir déformant. Quand on a l'honneur de traduire un auteur comme Margaret Millar, un tel je-m'en-foutisme serait proprement scandaleux.**

L'opinion de Michel Lebrun :

Le point de départ est, effectivement, extraordinaire. Mais c'est l'écueil de ce genre de sujets : il faut expliquer in fine **d'une manière logique, et la logique est**

fatalement décevante, par rapport à la fantaisie et l'onirisme. Nous en avons eu récemment la preuve avec le dernier Japrisot. De plus, j'avoue que ces histoires super-américaines, avec recours à la psychanalyse, grand renfort de complexes et de traumatismes, me semblent aujourd'hui aussi démodées que les ballons dirigeables. Et tout ça pour aboutir à une banale révélation — je ne déflore rien en écrivant cela — d'enfant plus ou moins adultérin ! Au temps du mélo, on allait beaucoup plus vite avec « la-croix-de-ma-mère » !



Hitchcock
magazine

Edition française de « Alfred Hitchcock's Mystery Magazine »
Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Rédaction, Administration :
Editions OPTA, 96 rue de la Victoire, Paris-9e (PIG. 87-49).
Vente et Abonnements :
24, rue de Mogador, Paris-9e (TRI. 40-56) - C.C.P. Paris 1848-38).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de H.S.D. Publications, Inc. New York (U.S.A.) représentées à Paris par l'Agence Littéraire Maurice Renault.

Dépôt légal : 2e trimestre 1967 — Le Gérant : D. DOMANGE.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)

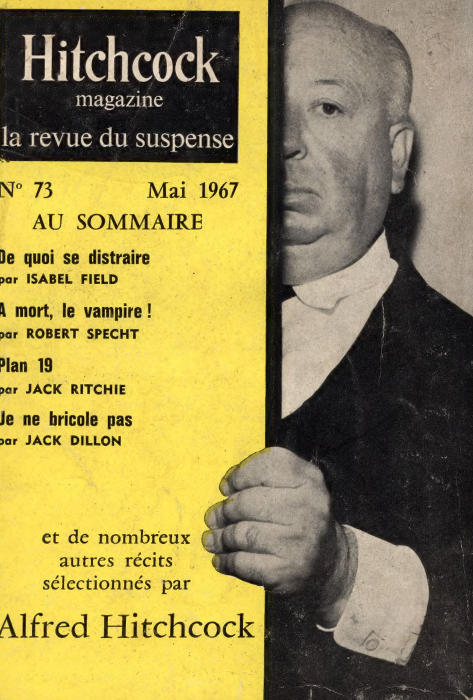
Frédéric Valmain

Mao sait TOUT

Devil Zéro X 13

Prix : [illegible],73 F/3,90 F t.t.

Fayard


Hitchcock
magazine
la revue du suspense
N° 73 Mai 1967
AU SOMMAIRE
De quoi se distraire
par ISABEL FIELD
A mort, le vampire !
par ROBERT SPECHT
Plan 19
par JACK RITCHIE
Je ne bricole pas
par JACK DILLON
et de nombreux
autres récits
sélectionnés par
Alfred Hitchcock